

L'enclos

Albert RICHARD

pour m.

en souvenir de notre voisinage.

1er juin 2011

Avec quelques corrections de septembre 2016

Prologue

Dans l'existence, il y a tellement de choses heureuses. Les femmes et les hommes savent-ils en profiter?

Combien de bonheurs j'ai dû garder pour moi! Ils étaient beaux pourtant!

Je les ai rangés dans un petit coin de ma vie.

Même si je pense que rien ne survivra dans le rien du futur, pourquoi n'ai-je su les donner?

Et chaque jour, me revient cette question. Ce n'est pas un regret, ce n'est qu'une interrogation: pourquoi n'ai-je pu les donner?

Jeanne

Chapitre 1

Jeanne venait pour la première fois à Plouques. En ville, elle aperçut plusieurs panneaux du genre publicitaire sur lesquels elle put lire: "Plouques, la ville au pluriel". Pourquoi? se demanda-t-elle. Personne ne sut lui donner la bonne explication, alors d'elle-même, elle supposa que cette appellation venait, à n'en pas douter, de la lettre s qui terminait le nom de la ville. Oh, et puis zut, se dit-elle, c'est pas important, cette histoire de pluriel, et elle ferma la porte à cette idée, elle n'y repensa plus jamais. Elle avait d'autres choses en tête.

Elle avait décidé, pour de nombreuses raisons, de trouver dans cette ville un endroit qui lui plaise bien pour y construire sa maison.

Elle arrivait aujourd'hui pour commencer les recherches. Et, pour faire vite, pour ne pas perdre de temps au hasard, elle avait pris rendez-vous avec un agent d'affaires qui pourrait certainement lui trouver un lieu à sa convenance, plus rapidement.

Depuis longtemps déjà, beaucoup de points étaient précis dans son projet. Au début, elle avait établi une sorte de canevas qui ressemblait à une liste de conditions

indispensables: l'exposition, la dimension du terrain, la distance par rapport au centre de la ville, la proximité des voisins, la hauteur de l'habitation, la surface qui resterait libre après la construction de sa maison, le nombre de pièces, le prix à ne pas dépasser pour le terrain et encore d'autres critères.

Elle n'avait pas l'intention de s'accrocher en particulier à un ou plusieurs points de cette énumération mais elle croyait bien que ça lui servirait de guide, de repère.

Elle n'ignorait pas que ses moyens financiers servaient eux-mêmes de limite à beaucoup de choses. Le terrain ne serait pas immense, ni la vue forcément imprenable et il en serait de même pour de nombreux autres avantages qu'elle ne pouvait pas se payer, qu'elle n'envisageait pas.

- Je me sens un peu juste dans mon budget, disait-elle à l'homme qu'elle avait maintenant devant elle.

Elle lui avait dit en quelques phrases ce qu'elle cherchait.

Il était assis derrière son bureau et semblait l'écouter. Il était brun de cheveux avec un visage qui respirait la santé; il était habillé d'une façon élégante et discrète à la fois.

Tout de suite Jeanne avait eu l'impression qu'il faisait deux choses simultanément: il l'écoutait, quelquefois prenait des notes ou cochait des cases qui figuraient sur un imprimé devant lui et, en même temps, il semblait être parti ailleurs à cause d'elle.

Alors, elle l'imagina sur un champ de bataille, le vit monter sur un cheval gris, elle lui donna une grande lance de bois blanche qu'il prit dans sa main droite comme dans les tournois anciens qu'elle avait pu voir sur les livres d'histoire, à l'école.

Il chevaucha un moment face à l'ennemi; quelques instants après ça y était, c'était terminé, il revenait vers elle, il avait

gagné (elle crut le comprendre à l'expression de son visage qui maintenant s'était détendu) et il ramenait la coupe du gagnant.

- Bon, je crois bien que j'ai ce qu'il vous faut, lui dit-il lentement.

Elle se pencha un peu vers lui pour mieux l'entendre car les mots semblaient sortir péniblement de sa bouche.

- J'ai ce terrain à la vente depuis je ne sais combien de temps mais personne n'en a jamais voulu. Et pour ne rien vous cacher, chaque fois que je l'ai proposé à un acheteur, chaque fois il a été refusé.

Je ne connais qu'une personne qui aimerait bien l'acheter mais comme elle n'a pas les moyens, il n'est toujours pas vendu, ce qui me permet de vous le proposer.

- Mais pourquoi n'en veulent-ils pas, les gens? demanda Jeanne.

- Eh bien, il ne leur plaît pas à cause de la pente du terrain. L'inclinaison est trop forte. Ça doit leur faire peur. Peut-être, s'imaginent-ils que leur maison va glisser jusqu'en bas de la pente.

Sinon, à part ça, il répond très bien à vos conditions: la vue est belle, dans ce quartier, il n'y a pas trop de monde, le prix est correct, il est assez grand comme vous voulez, il n'est pas trop loin de la ville.

Pour vous je crains que le seul problème, ce sera, comme pour tous les autres, la descente qui est au bout de la parcelle. Mais après tout, un terrain en pente ça a son charme.

Je vous laisse examiner tous les documents que j'ai dans le dossier. Il y a un plan de situation dans la commune, un plan du terrain avec les parcelles attenantes, plusieurs photographies dont quelques-unes aériennes.

Une fois de plus, Didier Moreau, agent d'affaires à Plouques, venait de proposer à un acheteur éventuel le terrain qui était mitoyen avec sa maison et qu'il convoitait lui-même depuis longtemps.

Ce terrain était à la vente depuis plusieurs années et à chaque fois qu'il le montrait à un client, il se faisait beaucoup de soucis car en réalité il aurait bien voulu l'acheter.

À chaque fois, il ne souhaitait qu'une chose: que l'acheteur n'en veuille pas. C'était pour cela qu'il insistait régulièrement sur cette fameuse pente. Et le plus fort, c'est qu'à chaque coup ça marchait.

Évidemment, Didier n'avait toujours pas l'argent pour devenir lui-même acquéreur.

Mais c'était une véritable lutte, il devait presque se l'arracher des mains. Il lui fallait reconnaître et admettre, surtout, qu'il n'avait pas assez d'argent pour l'acheter et puis, quand même, il devait bien finir par le vendre un jour ce terrain! Il n'allait pas le garder toute sa vie!

Après avoir examiné les papiers, les photographies puis fait quelques additions avec la calculette qui se trouvait sur la table, Jeanne se leva et exprima le désir d'aller le visiter pour se rendre compte sur place.

Avant de partir, elle posa d'autres questions, réclama des précisions sur les commodités qui se trouvaient dans le quartier. Didier répondit à toutes ses demandes avec une amabilité un peu forcée. Il fit le tour de tous les avantages et inconvénients environnant le terrain. Quand ils eurent épuisé, elle ses questions, lui ses réponses, il appela un taxi qui devait la conduire à l'adresse indiquée, lui montrer exactement l'emplacement du terrain, le lui faire plus ou

moins visiter puis l'attendre pour la ramener à l'agence quand elle aurait fini la reconnaissance des lieux.

Habituellement, les clients revenaient par leurs propres moyens quelques jours plus tard, d'autres rappelaient par téléphone et quelques-uns ne donnaient plus aucun signe de vie.

Ce jour-là, deux heures de temps n'étaient pas encore écoulées que Jeanne était de retour à l'agence.

Elle paraissait sérieuse, trop sérieuse car elle était très heureuse et ne voulait pas trop le montrer. Pourquoi cette attitude, se dit-elle; ce doit être les nerfs fut la réponse qu'elle se donna avant d'entrer dans le bureau de Didier.

Elle était encore debout, il allait certainement lui demander de s'asseoir, elle ne le laissa pas parler, elle dit:

- C'est d'accord; il me plaît, je signe tout de suite.

Ce fut si rapide que Didier ne savait que dire. C'était comme s'il avait reçu un coup qui l'enfonçait un peu plus dans son fauteuil. Immédiatement, il pensa: "Et alors moi? C'est foutu? Je l'aurai jamais? C'est fini?" Sa déception fut si forte qu'elle lui retira du visage un peu de couleur mais très vite il se reprit.

- Si vous voulez bien vous asseoir, je vais vous préparer la promesse de vente.

- Non, non, pas de promesse.

Je ne veux pas de promesses. J'ai l'intention de signer tout de suite le compromis.

Et je compte sur vous pour accélérer toutes les formalités.

J'ai confiance en vous.

Je m'en remets entièrement à vous. Je vous fais un chèque de combien?

À cette allure les choses prirent une tournure un peu différente. Didier venait d'un coup de perdre ses illusions mais il venait aussi de faire connaissance de sa future voisine. Sous le choc, il était tellement préoccupé à digérer son malheur qu'il en négligea de se présenter comme futur voisin. Un moment après quand il réalisa son oubli, il se donna un délai pour aller une dernière fois sur le terrain, pour en être certain que c'était fini, bien fini. Les événements de l'après-midi avaient passé trop vite. "J'irai encore le voir ce soir et puis je lui dirai après", pensa-t-il.

Quand elle eut signé tous les papiers, donné tous les renseignements nécessaires, convenu de dates, elle se leva pour partir.

Didier l'accompagna jusqu'à la porte de l'agence. Ils se dirent au revoir. Il la regarda s'éloigner mais au troisième pas qu'elle fit dans la rue, elle se retourna et vit qu'il était encore là, il l'observait. Elle lui dit, en haussant la voix pour être entendue: "Et merci pour tout".

Puis ce fut terminé.

Le soir, Didier fit le trajet jusqu'à chez lui à pieds pour mieux se faire à l'idée que jamais plus il ne pourrait devenir propriétaire de ce terrain qu'il avait pris l'habitude de considérer comme lui appartenant, un jour, dans le futur, pour mieux savourer les derniers moments de son rêve qui n'aboutirait jamais.

Chapitre 2

C'était un jour de repos pour Didier, il était chez lui, enfermé par un ciel gris qui menaçait tout le quartier. Les gros nuages devenaient de plus en plus lourds.

Il entendit du bruit au dehors. C'était un grand vacarme, un camion qui s'arrêtait dans le chemin, à grand renfort de coups de freins et de manoeuvres bruyantes.

Et comme prévu (peut-être), la pluie se mit à tomber, sûre d'elle-même, sans se presser avec certainement l'intention de passer l'après-midi par ici.

Didier regarda par la fenêtre le paysage endormi qui semblait lentement dans le mouillé.

Il aperçut le tas de feuilles et d'herbes mortes, de branchages, d'objets divers dont il voulait se débarrasser, prendre sérieusement l'eau. Il voulait détruire tout ça tantôt. "Ce sera pour une autre fois, oui, avec toute cette flotte, c'est pas cet après-midi que je les brûlerai. Il faudra attendre la semaine prochaine", se dit-il.

À peine avait-il décidé de reporter ce travail que le bruit reprit. Mais cette fois, ce n'était plus pareil. Il crut entendre comme l'approche d'une armée de ferraille.

Il sortit intrigué, marqua un temps d'hésitation devant la pluie qui maintenant arrosait tout. La température était plus que clémente aujourd'hui. Ce n'étaient pas les gouttes qui

tombaient qui allaient l'empêcher de sortir. Il faisait bon, l'air était presque chaud. Il avait envie de bouger. Il sortit carrément de la grande pièce et referma la porte de verre.

Il alla tout droit au tas de feuilles pour y donner un coup de pied, pour lui dire qu'il ne perdait rien à attendre.

Il regarda le mur de pierres. Elles commençaient déjà à se mouiller, leurs couleurs devenaient plus tristes. Elles paraissaient plus âgées, plus grises. Les lichens qui s'étaient accrochés à elles allaient reprendre un peu de vie avec toute cette eau.

Depuis combien de temps ces entassements de pierres étaient là? Qu'est-ce qu'ils attendaient? Avaient-ils gardé un souvenir quelconque de la vie qui avait trépassé par là? L'énormité du mur sur lequel il courait enfant avait perdu de son importance. C'était que lui aussi avait vieilli, il n'était plus tout jeune maintenant. Il ne s'amusait plus comme avant de cet entassement misérable de pierres, rebuts de la terre dans laquelle ses parents ou bien leurs parents à eux avaient voulu planter des arbres, faire pousser des légumes certainement.

Didier avait laissé faire les plantes, il ne s'occupait guère d'elles.

Pour lui, c'était redevenu un coin de verdure qui faisait avec les saisons, et c'était bien comme ça. Toute cette partie de sa propriété vivait avec un air d'indépendance qui lui plaisait. Ici la nature faisait un peu ce qu'elle voulait.

Il avait oublié le jardin de ses parents; la plupart des arbres fruitiers avaient crevé et ils étaient partis en fumées depuis longtemps. Il en restait bien un ou deux mais c'était plus pour le décor que pour de rares fruits maigrichons.

Au fur et à mesure qu'il s'éloignait de la maison, Didier aimait découvrir à chaque visite que le terrain autrefois

entretenu et cultivé par ses ancêtres s'était transformé en garenne même s'il n'y voyait presque jamais de lapins batifoler.

En pénétrant dans un fourré, il réalisa que l'eau des feuilles ruisselait à présent sur ses vêtements mais il faisait si bon qu'il ne s'était pas encore aperçu qu'il était complètement mouillé.

Un rugissement de mécaniques se fit entendre de l'autre côté du mur qui le séparait de Jeanne, sa nouvelle voisine.

Dès qu'elle eut signé le compromis, l'ancien propriétaire l'autorisa à prendre possession des lieux avant même que l'acte de vente soit enregistré. Elle fit tailler tous les bosquets, les arbres furent tous coupés à ras, un camion repartait chaque jour empli de toute la végétation qui se trouvait là.

Didier montait chaque soir sur le mur pour constater ce qui avait disparu dans la journée. Jour après jour, cet endroit où il avait vécu une partie de sa jeunesse prenait de plus en plus des allures de terre dévastée.

Cette femme, qu'est-ce qu'elle avait en tête pour tout raser, tout couper? En peu de jours, elle avait fait disparaître le visage familier du terrain que Didier avait pris l'habitude de considérer comme sien. Il y avait fait tant de cachettes. Il s'y était réfugié de si nombreuses fois. Et depuis qu'il travaillait à son compte, il avait toujours eu la ferme intention de l'acheter. Et elle, elle arrivait et saccageait tout, du haut jusqu'en bas. Avait-elle idée de tout ce qu'elle effaçait pour son bon plaisir?

Avait-elle eu conscience, l'espace d'un instant, que d'autres personnes avaient pu aimer cet endroit? Il avait le sentiment

qu'elle lui prenait quelque chose sans même lui avoir demandé son avis.

Mais pourquoi l'aurait-elle fait? Elle avait payé. Et oui, elle avait l'argent, elle! Et un mot lui vint à l'esprit, c'était vraiment la description exacte de ce qu'il vivait actuellement: il était "exproprié".

L'argent l'avait vaincu. Didier n'avait pas réussi à amasser les économies pour pouvoir acheter ce terrain, donc il n'avait plus qu'à se taire, et puis c'était tout ce qu'il pouvait faire. Il pouvait monter sur le mur et regarder peut-être, mais ce n'était qu'une supposition, pas un droit.

Il fut tiré de ses méditations par un bruit abominable qui venait très certainement d'un engin de terrassement. Immédiatement, il se posa la question: "Qu'est-ce qu'elle va encore faire aujourd'hui, avec cette pluie qui n'arrête pas?" Sans même l'avoir vu, rien qu'aux bruits qui parvenaient jusqu'à lui, il comprit ce qui se passait: elle faisait sauter le mur du chemin.

Didier était trempé mais cela le laissait indifférent, il n'y attachait pas une grande importance. Pendant presque tout l'après-midi, le temps resta à la pluie mais il ne sentait plus rien, les gouttes ne le mouillaient plus.

De l'autre côté, ce fut un écroulement sonore presque continu. L'engin devait pousser le mur pour qu'il tombe, puis ensuite, il ramassait les débris (les pierres désunies) à grands coups, et après, il allait les entasser ailleurs.

Didier était appuyé contre le mur mitoyen, il entendait, écoutait, sentait l'engin travailler et se déplacer sans le voir. Chaque voyage de l'engin se terminait dans la chute sinistre

des pierres qui s'écroulaient les unes sur les autres. Pendant tout ce temps, il pensa à Jeanne, la dévastatrice, l'envahisseuse.

Puis il y eut un moment de calme mais très court, car un bruit inattendu déchira ce semblant de silence. C'était le cri métallique de l'acier qui raclait la roche. Didier en ressentit un frisson énorme, sa peau était à vif. La fréquence du son le fit souffrir comme si quelqu'un l'attaquait dans sa propre chair.

C'est alors qu'il se décida à monter sur le mur pour voir. En gravissant les petites marches de pierres adossées au mur, il se rappela le temps passé.

Nu, le terrain était nu à présent. C'est l'impression qu'il ressentit lorsqu'il arriva au sommet du mur. Le mur qui séparait le terrain du chemin avait disparu. Tous les passants allaient le découvrir dans sa nudité complète. Plus un arbre, plus un seul arbuste, tout avait été coupé, taillé, scié à ras du sol.

Le regard pouvait maintenant circuler sans autres encombres que les quelques moignons qui restaient encore accrochés au sol (qui sait pour combien de temps?)

"Où sont passés mes copains d'enfance, que sont-ils devenus?", se dit-il.

Il n'y a plus rien à voir, c'est autre chose, un autre monde qui ne m'appartiendra jamais plus.

Au milieu du terrain se trouvait le complice de ces forfaits. On l'avait mis au repos. C'était une pelle mécanique

immense, un monstre à chenilles de métal, avec son bras gigantesque plié, et au sol, un godet si grand qu'on aurait pu s'y tenir facilement à plusieurs. Cet outil impressionnant qui ruisselait de pluie était peint de couleur jaune, une belle couleur ravivée par la pluie. Sur l'arrière de la machine, il y avait en relief un numéro, 944, il était peint en bleu.

Un vieil homme aux cheveux blancs, haut sur pieds, habillé d'une salopette positivement bleue, propre, avec des boutons bleu foncé, s'approcha de l'engin et pénétra dans la cabine. Il en referma la porte et peu de temps après l'énorme moteur de l'engin se remit en marche.

Et comme pour une oeuvre d'art, l'homme et la machine commencèrent le grand final.

Le visage de l'homme était figé, on ne voyait pas bouger ses mains, seuls les bras semblaient délicatement pousser les leviers de commande. Le godet entraînait en terre sans aucune forme d'hésitation, sans résistance non plus, puis au moment où l'on croyait qu'il allait disparaître, le grand bras de la pelle semblait dire: "Ça suffit", il se relevait alors avec douceur et majesté, et d'un seul coup, un morceau du sol était enlevé. Puis d'un geste sûr et précis, les chenilles se mettaient à reculer, couinant à qui mieux mieux, et lourdement la terre venait s'entasser contre le mur mitoyen. Cette valse mécanique était si bien réglée, si efficace que le tas de terre devint très vite imposant. En peu de temps, Didier vit par endroits la roche apparaître. Elle était blanche. Et la terre s'amoncelait, et la machine allait et venait sans cesse.

Didier était médusé par le spectacle. Il regardait, ébahi

comme il avait regardé, il y a bien longtemps, les trains électriques tourner dans son enfance. Il était si captivé qu'il en oubliait où il était, ce qui se passait réellement.

Mais il n'était pas le seul à bader ce spectacle particulier. Jeanne était là, elle surveillait les travaux. L'avait-elle vu sur le mur? C'est peu probable tant elle était accaparée par le travail qui se faisait pour elle.

Didier sentit sa présence.

Elle se tenait droite à côté du tas de pierres, elle était assez loin de la machine. Elle portait des bottes en plastique brillant, un imperméable et un chapeau de pluie jaune avec des dessins de fleurs rouges, vertes et bleues. Ses bras pendaient sous le vêtement qui l'abritait, son regard suivait la machine, elle semblait être totalement prisonnière de son ballet mécanique et sonore.

Vers la fin de l'après-midi, certainement que le conducteur de l'engin avait atteint le terme de sa journée de travail, alors il posa le godet au sol, le moteur s'arrêta dans un superbe échappement de gaz. Puis ce fut le silence complet. La pluie allait peut-être aussi s'arrêter, elle était en train de diminuer.

Didier se crut obligé de signaler sa présence, de se justifier.

- Bienvenue Jeanne!

Soyez la bienvenue dans ce quartier, le quartier des Hauts de Plouques. Le lieu vous attendait, soyez la bienvenue.

Pendant longtemps ce morceau de terre est resté là à vous attendre et les gens en passant devant lui disaient: "Il est inhabité, on l'a déserté". En réalité, il n'était pas abandonné, il était pour vous, il était réservé pour vous seule. Pendant

tout ce temps, croyez-moi, j'ai veillé sur lui. Je l'avais gardé pour vous parce que je savais. Je savais qu'un jour vous alliez arriver. Oui, je savais qu'un jour vous viendriez abattre ces arbres, pousser ces vieux murs, racler cette pauvre terre pour poser les premières pierres de votre maison à même le rocher.

Je ne m'étais pas trompé, je savais bien qu'un jour...

Le voici, ce jour mémorable, le voici ce jour qui va marquer une page de l'histoire du quartier. On dira de lui: "C'est le Jour de Jeanne, celui où Jeanne est arrivée, où elle est venue prendre sa place".

Cette place était pour vous, oui c'est la place de votre maison, c'est bien ici la place de votre jardin.

Je suis bien heureux de vous voir venir ici tout chambouler, tout raser pour y mettre un ordre nouveau où votre tranquillité pourra s'installer.

Non, ne dites rien, je sais votre bonheur. Laissez-moi plutôt vous dire le mien. Tout seul j'étais depuis ce temps et tout seul sur ce mur chaque jour je montais, et chaque fois ne voyant rien venir, tout seul je redescendais.

C'est fini, c'est du passé car vous êtes arrivée, vous la bienvenue.

- Mais qu'est-ce que vous fabriquez là-haut? Vous pouvez pas faire comme tout le monde? lui cria Jeanne comme si la machine faisait encore du bruit.

- Vous savez bien que je ne suis pas comme tout le monde, je suis votre voisin, vous le savez bien, lui répondit Didier.

- Vous avez vu que vous êtes complètement trempé?

L'homme de la machine quittait le chantier, en passant près de Jeanne il lui fit un petit signe pour bien lui faire comprendre qu'il s'en allait, qu'il voulait les laisser seuls, qu'il y avait des choses qui ne le concernaient pas.

Jeanne lui souhaita le bonsoir.

Elle jeta un dernier regard circulaire sur le sol sans terre puis, sans même accorder d'importance à la présence du "voisin", elle se dirigea vers sa voiture pour s'y engouffrer. Elle mit en marche ses essuie-glaces qui raclèrent sur la vitre avant.

Sur le mur, il y avait encore Didier; peut-être attendait-il de la voir s'en aller.

Dans la voiture Jeanne regardait dans son rétroviseur si Didier allait se décider à partir.

Brusquement Jeanne sortit de la bagnole pour lancer à Didier:

- Vous voulez que je vous ramène chez vous?

- Mais c'est ici, chez moi, lui répondit Didier en montrant l'autre côté du mur où se trouvait sa maison.

Jeanne se retourna pour rentrer à nouveau dans sa voiture, marmonnant pour elle-même:

- Oui, c'est vrai, j'avais déjà oublié.

Ils attendirent tous les deux jusqu'au même instant pour s'en aller, chacun de leur côté.

Chapitre 3

Jour de Jeanne + 15

C'est le matin, il est bientôt sept heures et demie.

Jeanne est devant la maison de Didier.

Elle a pris un congé spécial longue durée car elle supervise les travaux de construction de sa maison. Elle remplace le maître d'ouvrage et le maître d'oeuvre (pour faire des économies, avait-elle dit). Elle utilise les services d'un maçon qui lui a été conseillé par Didier.

Elle vient de sonner au portail et attend les mains dans les poches. Elle est en tenue de travail: un tricot-T vert foncé, un foulard de soie noir autour du cou, un pantalon dont elle a enfoncé les extrémités dans ses bottes jaunes à fleurs.

Didier finit par arriver, il l'aperçoit de loin, au travers de la grille du portail.

- Quelle surprise! Ma voisine.

- Oui, c'est encore moi, lui répond-elle avant qu'il ait ouvert la grille. Je suis venue vous prévenir pour pas que vous ayez de surprise.

On va déposer les briques contre votre mur sur le bord du chemin.

- Quelles briques?

- Eh bien, celles qu'on va utiliser pour la maison. C'est le

maçon qui a eu l'idée.

- Et il y en a beaucoup?

- Oh oui, pas mal, mais elles vont pas rester là longtemps.

- Pour la fauche, ça craint rien?

- Non, ça risque pas qu'on m'en prenne. Elles font chacune un demi mètre de long et elles pèsent autant qu'un sac de ciment. De toutes façons, elles vont pas traîner.

- Bon, c'est d'accord.

- Vous devez penser que j'abuse un peu; d'abord un branchement d'eau, ensuite l'électricité que je vous emprunte et maintenant, je transforme votre coin en entrepôt.

- Mais non Jeanne, entre voisins c'est bien normal.

Jour de Jeanne + 24

C'est en sortant de chez lui qu'il s'est aperçu qu'il n'y avait plus aucune brique au-devant. Il a tout de suite pensé qu'on les lui avait volées.

Il s'était habitué à les croiser du regard. Elles étaient à son goût. Il aimait bien les voir en rentrant ou en sortant, devant son mur.

Évidemment, c'étaient des choses de terre cuite, c'étaient pas des oeuvres d'art mais pour lui elles représentaient des objets bien faits, simples, efficaces. Il trouvait qu'elles étaient aussi belles à regarder qu'un tableau de peinture ou toute autre chose bien réussie.

Un jour, il s'était même approché d'elles; il en avait caressé une ou deux comme ça, en passant la main, leur contact

l'avait ému.

Il s'avança dans le chemin jusqu'à la hauteur du chantier.

C'était sidérant, les murs étaient déjà finis.

Il supposa que toutes les briques étaient là.

Elles se tenaient toutes, épaules contre épaules.

Il fut ébloui par la netteté des joints, ils étaient parfaits. Il aurait aimé avoir le maçon devant lui, pour le féliciter, pour le lui dire, lui dire que c'était du beau travail. Il le chercha du regard. Mais c'était trop tôt, il n'y avait personne à cette heure.

Une épaisse couronne de béton gris surmontait les murs.

Il fut impressionné.

Il n'y avait même pas un mois de cela, il n'y avait rien ici.

"Je dirais même mieux, il n'y avait plus rien du tout", pensait-il.

Et maintenant ça y était, c'était parti.

Il était en admiration.

La maison de Jeanne la voisine, elle était là, devant lui.

Jour de Jeanne + 28

Didier avait pris l'habitude de jeter un coup d'oeil, en passant, sur l'avancement des travaux. Chaque jour il pouvait remarquer qu'il n'y avait pas de pause.

Il s'étonnait d'une telle rapidité pour monter une maison. Il croyait bien qu'habituellement c'était plus long. "C'est que la maison de Jeanne n'est pas bien grande", se dit-il.

Il notait un détail ou un autre, mais jamais il ne se rendit compte que pendant tout ce temps il n'était plus remonté sur le mur mitoyen.

Si, par hasard, une telle idée lui était venue à l'esprit alors il aurait certainement trouvé tout de suite la bonne explication. Ça venait tout simplement de la disparition du mur de clôture. Comme il n'y avait plus rien qui isolait le terrain de Jeanne du chemin, il suffisait de s'y planter, là devant, pour savoir où en était la construction.

D'ailleurs, aujourd'hui, il vit que le toit était déjà posé sur les quatre murs de la maison de Jeanne.

Jour de Jeanne + 31

Trois jours plus tard, en passant, il aperçut Jeanne. Il s'arrêta pour lui parler un moment.

- Alors, ça y est? C'est fini?

- Non, mais le plus gros est fait. Hier, on a fini de poser les volets en bois. Les fenêtres et les portes sont fermées. Ça va sécher tranquillement. Mais le plus long est à faire.

- C'est quoi?

- Tout l'intérieur. Les cloisons, les gaines, les sols, enfin tout le reste. Ça va durer un bout de temps, je crois.

- Mais, quand même, je trouve que vous avez été particulièrement rapide.

- C'est que le maçon avait pris beaucoup de manoeuvres, c'est pour ça. Et puis heureusement que j'ai toujours été là pour les activer.

Alors comme mes congés, ils pouvaient pas durer toute la vie, il fallait à tout prix que le bâtiment soit terminé le plus

tôt possible. Après, le maçon, il ira peut-être moins vite mais ce sera différent.

- Eh bien, voilà. La maison est là. C'est bien, non?

- Ouais. Je me pose ici.

Mais je crois pas que j'en ferai une autre dans ma vie. Non, c'est trop fatigant.

- Oui, vous dites ça mais l'an prochain, vous n'y penserez plus.

- Si on voit les choses comme ça, oui, c'est certain.

Jour de Jeanne + 36

En moins de temps qu'il fallut à Didier pour s'en apercevoir, les murs furent crépis par une équipe de pompiers-façadiers. Ils sont restés encore humides quelques jours, et chaque soir leur couleur avait changé un peu.

Jour de Jeanne + 40

Le matin

Ce jour-là, Didier ne put sortir sa voiture pour aller travailler. Il alla à pieds.

Dans le chemin des Hauts de Plouques, il y avait au bas mot, cinq ou six véhicules qui attendaient. Leurs gyrophares étincelaient, les malaxeurs tournaient sans arrêt, les moteurs envahissaient le chemin de leurs bruits et empestaient l'air de leurs gaz d'échappement. Les camions toupies attendaient.

Après avoir obtenu quelques explications de Jeanne, Didier lui dit:

- Bon, ce n'est pas dramatique, j'irai à pieds. Je ne peux absolument pas m'absenter aujourd'hui.

Elle voulut certainement se faire pardonner.

- Je suis navrée, tu sais. J'aurais dû te prévenir qu'on coulait le mur de clôture aujourd'hui.

Leurs visages rougirent ensemble.

Elle se rendit compte qu'elle venait de tutoyer Didier, c'était la première fois, alors qu'au départ elle avait seulement eu l'intention de s'excuser. Cette modification la troublait. Pourquoi avait-elle fait ça? "Mais, il n'y a pas de mal", pensa-t-elle. "Il ne l'aura peut-être pas remarqué". Malgré tout, elle retourna sur le chantier, l'esprit troublé.

Didier partit tout joyeux. Contrairement à ce que croyait Jeanne, il avait bien entendu la dévastatrice, l'envahisseuse, lui dire tu. Il ne savait pas pourquoi mais il était heureux de cela. En réalité, il savait qu'il ne voulait pas savoir pourquoi. Et il descendit au boulot, le coeur léger.

Le soir

Lorsqu'il remonta, les camions avaient disparu mais il voulut se rendre compte du résultat. Il alla voir ce que ça donnait.

Il fut médusé. Toute la partie extérieure du nouveau mur était invisible, les pierres de l'ancien mur étaient entassées devant, comme si on avait voulu réaliser un clapier. Certainement que les coffrages resteraient là-dessous pour toujours. Les pierres n'étaient pas bien rangées comme dans un mur classique mais leur empilement désordonné, leur pente irrégulière donnaient presque l'impression d'un tas de pierres qui aurait été toujours là.

Le lendemain

On posa un portail en fer, sans ouverture jusqu'en haut.

Au pied du portail, il y avait un panneau qui attendait certainement d'être fixé quelque part. C'était un rectangle de bois sur lequel était inscrit: L'enclos.

C'était fini; on ne verrait plus la maison de Jeanne.

Chapitre 4

Didier tourne en rond sur la terrasse de terre battue qui est derrière sa maison. Par moments, il s'arrête comme s'il voulait parler à quelqu'un. Puis, il reprend sa marche, en tapant du pied dans les gravillons.

Cette terrasse faisait partie du premier camp. À l'époque où ses parents étaient en vie, leur propriété était divisée en trois camps. La mère, le père et Didier, chacun avait le sien.

Dans celui de la mère de Didier, il y avait la maison, cette terrasse puis quelques massifs de fleurs.

Une haie de troènes et de lauriers tins, taillée assez bas, séparait le camp de la mère de celui du père.

Dans le camp du père, c'étaient les arbres fruitiers et quelques amandiers qui marquaient les coins des carrés de légumes alignés comme pour une revue. Un peu plus bas, quatre cyprès hautains, raides et silencieux servaient de limite.

C'était après eux que commençait le camp de Didier, celui de la nature folle et sauvage, abandonnée par tous aux bons soins des saisons.

Didier enfant n'était pas trop à l'aise, ni dans le décor floral de sa mère, ni dans les alignements intouchables des

légumes de son père.

Il préférait s'en aller vagabonder parmi les arbres solitaires, les bosquets touffus, les clapiers sonores où jamais personne ne venait le distraire de ses jeux. Il pouvait librement parler aux arbres, aux plantes, aux fleurs sauvages, leur raconter ses joies et ses peines.

Dans le troisième camp, il était chez lui.

Lorsque ses parents vinrent à disparaître, les fleurs, les légumes ne leur survécurent pas longtemps.

Et avec le temps, le camp de Didier gagna du terrain chaque année qui passait. Tant et si bien, qu'aujourd'hui il vient côtoyer la terrasse qui, elle aussi, a pris ses aises.

Le problème qui agite Didier n'est pas celui de la disparition des fleurs ou des légumes. Non, ce qui le perturbe en ce moment, c'est qu'il ne lui est plus possible de se promener sur le mur mitoyen comme il l'a toujours fait.

Que faire?, se demande-t-il.

C'est vrai que ce mur, il est autant à moi qu'à elle. Et si je veux continuer mes promenades sur le mur, il me faut son accord.

À tous les coups, si je le lui demandais, il est certain et sûr qu'elle ne me donnerait pas la permission.

Oui, c'est normal.

Je me rappelle, le Jour de Jeanne, ce qu'elle m'a dit. Je m'en souviens très bien. Elle a gueulé.

Elle me demandait ce que je "fabriquais sur le mur".

Didier finira par admettre qu'il n'a plus rien à faire sur ce mur. Mais il aimerait bien trouver une solution. Alors, il va aller jusqu'au fond du camp. Là, il n'y aura plus personne pour le chahuter et peut-être qu'il trouvera comment il faut faire.

Il va suivre la pente du terrain qui descend lentement. Après les bosquets de lilas, il traversera les chênes verts groupés par tribus, les arbousiers aux peaux rouges, les genévriers caressants, les cades qui piquent.

Puis, quand la pente augmentera, il rencontrera les premiers pins.

Tout le long du parcours, il foulera des pieds l'herbe assoupie, les touffes de thym odorant, le romarin où déjà l'abeille noire butine, de rares lavandes en fleurs. Quelquefois, il va se trouver entouré subitement de chênes kermès auxquels s'accrocheront ses vêtements.

Tout au bout, il rejoindra le Grand Tas.

C'est l'extrémité de sa propriété. C'est un mur mais il n'en a que le nom.

En réalité, c'est un énorme clapier de pierres sèches, épais d'une quinzaine de mètres sur une hauteur de quatre mètres à peu près. Le nombre de pierres, de cailloux, de blocs de rocher qui ont été amassés à cet endroit semble incalculable tellement il y en a.

Quand il était gosse, il rêvait d'un trésor caché en-dessous.

À le regarder, on arrive difficilement à se représenter la peine, le travail que ça a dû demander, le nombre de brouettes remplies à ras bords qu'il a fallu pousser pour amener toute cette pierraille jusque-là.

De loin, en l'apercevant, on reconnaît la forme banale d'un gros tas de pierres mais une fois qu'on s'en est approché, qu'on l'a sous les yeux, il prend de la hauteur et devient un immense amoncellement, une forme de monument.

Pour monter, pour arriver jusqu'en haut du Grand Tas, il n'y a pas de marches, il faut grimper, il faut l'escalader. Ce n'est pas un sommet mais cela demande un certain effort et

beaucoup d'adresse car à chaque pas se trouve sous le pied une pierre qui va glisser. Il faut se stabiliser, s'empêcher de descendre puis monter un autre pas.

Faire comme les chats et sauter d'un bond jusqu'en haut serait la bonne méthode.

Quand il était plus jeune, Didier, dès qu'il y arrivait, prenait un peu d'élan et montait en courant d'une seule traite, et sans faux pas, il atteignait le haut du Grand Tas.

Mais il n'a plus la fougue de ses quinze ans, et il lui faut un petit moment pour y arriver, un peu essoufflé; il s'assied sur une grande pierre plate un peu arrondie.

Quand il aura fait le tour du paysage, qu'il aura respiré longuement une grande quantité d'air pur, goûté au calme du lieu, écouté le silence du Grand Tas, il trouvera certainement la solution à son problème.

En bas, au pied du clapier, c'est le bois des Valantes qui appartient à un de ses amis. Tout autour, c'est le quartier des Hauts de Plouques qui va s'inclinant doucement vers la ville, là-bas, tout au fond, dans le lointain.

Didier savoure la paix, ne dit rien, ne pense à rien ni à personne. Il est seul sous le soleil.

Mais ses souvenirs sont là, à côté de lui. C'est comme s'ils dataient d'hier.

Il se rappelle l'année où il a obtenu de sa mère l'autorisation de faire, au bout de la terrasse, un escalier en pierres pour monter sur le mur. Son père l'a aidé.

Il se revoit encore portant, sur ce mur de pierres sèches qui dansaient sous ses pas, des seaux de cailloux, de graviers qu'il a étalés entre les pierres pour pouvoir y marcher plus facilement. Et comme ça, jusqu'à la fin du mur, sur toute sa longueur.

Cela avait duré tout un été.

C'était devenu un petit chemin assez praticable. Il s'y promenait avec ses rêves d'enfant. Il en avait pris l'habitude. Tout ça ne pouvait disparaître, et déjà, il pressentait que cette affaire allait se résoudre favorablement.

Chapitre 5

Il est assis sur la selle de son vélo; il vient de sonner au portail de Jeanne. Il attend quelques instants puis s'en va, tout doucement. Mais il entend du bruit dans la serrure alors, sans se retourner, il lance derrière lui: "Courrier à l'abri".

C'est un ancien préposé à la distribution du courrier. Quand les abris courrier ont été créés, on l'a mis à la retraite par anticipation. Comme récompense de ses services, on lui a laissé emporter son vélo jaune avec les deux sacoches bleues.

Pour son premier jour d'inactivité, il s'est levé comme il en avait l'habitude, de bon matin. Après avoir enfourché son vélo, il s'est rendu à l'abri courrier pour voir comment la nouvelle distribution se déroulait. Dans les sacoches bleues, il avait mis son repas de midi avec une bouteille de vin rouge et une bouteille d'eau fraîche; il y avait aussi un cahier brouillon d'écopier et un stylo à bille bleu.

Dans le quartier des Hauts de Plouques, l'abri a été installé au milieu d'un rond-point qui se trouve au croisement de plusieurs chemins. C'est le point le plus élevé du quartier (et accessoirement, l'endroit le plus haut de Plouques).

À l'emplacement de l'abri, il y a quelques bancs de bois, une grande poubelle métallique avec un couvercle de fer qui fait clang quand on le laisse retomber sans l'accompagner. Il

y a aussi une petite fontaine qui coule sans arrêt, l'eau tombe dans une vasque de pierre puis s'en va toute à l'égout.

C'est un endroit pratique et agréable où les gens peuvent attendre assis sur les bancs de bois peints de couleur marron très foncé presque noir. S'il pleut, ils peuvent s'abriter sous un auvent de tuiles vernissées jaunes.

Mais le grand mérite de ce lieu, en dehors de garder le courrier ou les colis que le facteur ne porte plus à domicile et qu'il faut impérativement venir chercher ici, c'est qu'il est devenu un bon moyen pour rencontrer les voisins, échanger avec eux les derniers potins, obtenir des nouvelles de leur famille, apprendre les naissances, se lamenter des décès. Enfin, en un mot, remplacer le facteur qui n'était pas avare de tous ces petits renseignements.

Le gros ennui, c'est que le courrier n'est pas livré à des heures régulières. La voiture du livreur passe quand elle peut. Alors, dans ces conditions comment savoir s'il y a quelque chose dans la boîte?

C'est maintenant qu'il intervient. Les premiers jours de sa retraite, il a observé les horaires et il a noté cette irrégularité des livraisons. Certains jours, il y en avait plusieurs et d'autres jours aucune.

Il était présent quand a été installée la boîte de Jeanne. Immédiatement, il s'est posé la question: "Comment elle va savoir si elle a du courrier ou bien un colis?" La réponse ne se fit pas attendre longtemps.

Il a enfourché son vélo et il a sonné chez Jeanne. Il a attendu quelques instants assis sur la selle puis est reparti, tout doucement. Mais comme il a entendu du bruit dans la serrure, sans se retourner, il a lancé derrière lui: "Courrier à l'abri". C'est ainsi qu'il a utilisé pour la première fois l'expression. Elle est devenue, au fil des jours, un air sur

lequel tous les habitants des Hauts de Plouques se sont réglés.

De son ancien métier, il avait gardé une mémoire exercée. Quand le livreur venait à l'abri, qu'il enfournait les lettres, les paquets dans les boîtes, il lui suffisait de le regarder faire et il enregistrait les noms des propriétaires qui recevaient du courrier.

Le livreur a terminé, il va partir. Mais avant d'entrer dans la voiture, il lance un petit clin d'oeil d'au revoir à l'ancien qui signifie: "Allez, mon vieux, à toi maintenant".

Et le facteur d'hier monte aujourd'hui sur son vélo, et commence sa nouvelle tournée. Il va de maison en maison, sonner chez ceux qui ont reçu quelque chose et on l'entend chanter son petit message: "Courrier à l'abri" ou bien quelquefois: "Colis à l'abri".

La vérité vraie, c'est qu'il s'est lié d'amitié avec les livreurs et a fini par leur suggérer de donner un petit coup d'avertisseur lorsqu'ils arrivent dans le quartier et passent en voiture devant son mazet.

Dès qu'il entend le klaxon, le voilà tout de suite parti à vélo et il arrive à l'abri souvent avant la voiture du livreur car il faut savoir que dans ce quartier, les chemins sont tellement étroits que deux voitures ne peuvent pas se croiser. Alors le temps qu'elles freinent, qu'elles s'arrêtent, qu'elles se jaugent (c'est qui le plus fort? C'est toi ou c'est moi?), qu'elles reculent, lui, il est arrivé depuis un bon moment. Il a posé sa bécane contre un arbre et attend, les mains dans les poches.

Au bruit de la sonnette, à la voix de l'ancien facteur qui ne distribue plus le courrier, Jeanne est sortie de chez elle. Elle a refermé le portail, mis ses clés et ses mains dans ses

poches et se dirige lentement vers l'abri courrier. À une centaine de mètres du rond-point, elle aperçoit une très grande femme qui a l'air de tourner autour des boîtes, peut-être à la recherche d'un nom.

Cette personne était quant à la hauteur, très au-dessus des moyennes. De loin, elle imagina un chiffre qui approchait celui de deux mètres. Pour lire les noms écrits sur les panneaux, elle était obligée de se pencher tellement que son corps semblait être cassé en deux au niveau de la ceinture. Jeanne enregistra qu'elle était maigre à voir les os. Tout cela la fit ralentir dans son approche de l'abri courrier mais elle devait y aller, donc elle continua d'avancer (mais encore plus lentement).

L'inconnue lui adressa la parole dès qu'elle eut atteint le rond-point.

- Vous êtes d'ici?

- Depuis très peu de temps, et je ne saurais certainement pas vous répondre comme il faut. Tout dépend de ce que vous cherchez.

Jeanne se retourna pour voir s'il y avait quelqu'un dans les parages qui aurait pu renseigner la très grande dame.

Il n'y avait personne à l'entour mais dans le chemin, au loin, elle distingua Didier qui venait en compagnie d'un vieil homme avec qui il était en grande conversation. Elle ne connaissait pas l'homme qui était avec Didier.

- Patientez un peu qu'ils arrivent ces deux-là, ils sont du quartier et pourront vous dire certainement mieux que moi.

La très grande femme s'avança à leur rencontre, sans attendre qu'ils arrivent.

Didier abandonna son compagnon à la très haute dame et accéléra le pas pour parler à Jeanne.

- Bonjour Jeanne, votre boîte est déjà installée? Ah, ça c'est

bien.

- Oui, bonjour. C'est la première fois que je m'en sers.

Didier prit son courrier et attendit que Jeanne ait terminé la lecture de la notice affichée au milieu d'un placard et qui expliquait dans le détail le fonctionnement de l'abri courrier. Jeanne finit par ouvrir sa boîte et en sortit un volumineux sac de plastique dans lequel il y avait une bonne douzaine de lettres de toutes les tailles.

- Jeanne quand vous serez libre, je vous ferai visiter ma petite maison, vous n'y êtes jamais venue. Vous verrez comment c'est de l'autre côté de votre mur mitoyen.

- Oui, c'est très gentil à vous, et ça tombe bien car en ce moment j'ai rien de spécial à faire alors je viens avec vous.

Chapitre 6

- Vous venez tous les jours à l'abri courrier? demanda Jeanne.

- Non, je ne reçois pas assez de lettres. Alors je fais ça quand j'y pense, un peu à l'inspiration.

Lorsqu'ils quittèrent le rond-point, ils prirent le chemin des Hauts de Plouques où se trouvaient leurs maisons. Très vite, leurs pas s'accordèrent.

La conversation était réduite à peu de choses.

- Il est sympa l'ancien facteur.

- Oui, c'est quelqu'un de bien mais je ne le connais pas beaucoup. On m'a dit qu'il collectionnait les graines d'arbres.

Dans le silence qui suivit, peut-être pensèrent-ils aux graines de l'arbre qui le quittent toujours. Certaines vont loin, emportées par le vent aux quatre coins du monde, d'autres restent à même le sol où elles sont tombées. Pourquoi ici? Pourquoi là? Ce sont des questions qu'elles ne se posent pas. Elles savent se taire. Elles acceptent le lieu dans lequel elles vont prendre racines. Elles font leur univers de l'endroit que le hasard, à défaut d'autre guide, a mis sous leurs pieds.

À un moment, Didier perçut le bruit d'une voiture qui arrivait derrière eux. La mécanique devait avoir des problèmes car on entendait un tac-tac qui se répétait avec la régularité d'un métronome.

Sans se retourner, Didier prit le bras de Jeanne pour la diriger vers le mur de pierres sèches. Ils se plaquèrent contre la paroi et regardèrent passer devant eux l'automobile sans rien dire. Ils n'essayèrent pas de voir qui se trouvait à l'intérieur du véhicule; cela ne les préoccupait pas.

Ils attendaient d'avoir, à nouveau libre, toute la largeur du chemin pour reprendre leur marche.

- Et votre maison, elle est bientôt finie, à l'intérieur?

- Oui, il n'y a plus que de petites choses à régler, des bricoles, quoi.

Ils passèrent devant le portail de Jeanne sans s'arrêter, continuant jusqu'à la maison de Didier.

Didier poussa le portail de la main.

- Vous laissez toujours ouvert?

- Ça dépend des fois, mais de toutes manières je ne ferme jamais à clé. Donc, quand vous aurez besoin de venir, vous n'avez qu'à pousser le battant.

- Alors, on peut entrer chez vous comme un âne dans un moulin, s'exclama Jeanne en riant.

Elle riait, maintenant, en disant cela mais dans son rire, Didier comprit qu'elle n'appréciait pas cette façon de faire.

Quand ils eurent passé le portail et approché de la bâtisse, Didier présenta sa maison comme on faisait pour les visites guidées.

La façade qu'ils avaient devant eux regardait le nord. En poussant la porte, Didier invita Jeanne à entrer et lui dit:

- Tout est parti de ce bâtiment. C'était un mazet d'une seule pièce où on faisait la cuisine, qui servait de salle à manger et aussi de chambre.

Mais c'était il y a très longtemps, je ne l'ai pas vu comme ça.

Sur le mur du fond, il y avait, paraît-il, une énorme

cheminée avec des murs qui entouraient le foyer et qui étaient recouverts de briques rouges vernies.

C'était si grand qu'on pouvait s'asseoir à côté du feu pour se réchauffer.

- Mais elle a été supprimée?

- Oui, elle a été cassée et à la place on a mis un grand placard; cette pièce sert maintenant d'entrée à la maison, de vestibule.

Voyant qu'ils allaient continuer la visite, Jeanne demanda à Didier si elle pouvait poser son paquet de lettres sur une table basse qu'elle avait vue dans un coin sombre de la pièce.

Lorsqu'elle s'en éloigna, elle fit la remarque:

- C'est l'entrée de la citerne qui est sous la table?

- Oui, vous avez deviné. Cette plaque en ciment correspond à l'escalier qui descend à la citerne. C'est la seule chose qui a été conservée. On ne sait jamais, ça peut toujours servir.

Le propriétaire suivant a rajouté une pièce, celle où nous entrons et qui est utilisée comme cuisine et salle à manger en même temps.

Mais, ici, avant, c'était une chambre à coucher.

Quand mes parents ont acheté, ils ont poussé la chambre plus loin car ils ont fait construire, juste après, un couloir qui donne successivement accès aux toilettes, puis à deux petites chambres et à une salle d'eau.

Au fur et à mesure qu'ils avançaient dans le couloir, Didier ouvrait les portes et Jeanne, sans entrer dans les pièces, jetait un coup d'oeil de politesse.

Au bout du couloir, ils entrèrent dans une grande pièce dont la face est se trouvait être une grande fenêtre occupant la presque totalité du mur. La maison finissait là.

- Cette pièce, c'est moi qui l'ai fait réaliser par le maçon,

celui qui a construit votre maison. Elle sert, dans un coin de bureau, ici de cheminée, là de salon et le dernier coin pourrait être une salle manger mais n'est en fait qu'une table entourée de chaises pour le décor.

De l'extérieur, on ne distingue pas les rajouts, on a l'impression que c'est une construction d'un seul tenant.

À l'intérieur, ce sont quatre maçonneries différentes: le mazet fait de pierres et de terre avec des murs épais, le deuxième propriétaire a construit avec de la brique, mes parents ont choisi les cairons de ciment et pour ma part, j'ai fait couler les murs en béton.

Après le coin de la table et des chaises, il y avait une grande porte en verre; c'est par là qu'ils passèrent pour déboucher, au sud, sur la terrasse de terre battue et de gravillons.

En sortant, ils retrouvèrent avec un vif plaisir l'air pur du dehors. Ils firent quelques pas sur la terrasse puis Didier montra la direction de son camp à Jeanne.

- Un autre jour, quand vous aurez envie, on ira faire un tour dans mon camp.

- C'est vraiment un jardin très spécial, dit Jeanne avec un accent qui ne montrait pas beaucoup de sympathie.

- Oui, c'est la nature comme je l'aime, sans contraintes, sans alignements, comme elle vient, d'elle-même.

- En tous cas, ça a l'air d'aller loin.

- Oui, c'est assez profond, on arrive jusqu'au Grand Tas. Je vous y amènerai un autre jour.

Puis d'un mouvement qui incitait Jeanne à poursuivre la visite, il se tourna vers l'ouest et ils se dirigèrent vers le mur mitoyen.

- Alors voici le mur, notre mur. Il y a même un escalier pour monter jusqu'au-dessus.

À ce moment, Jeanne ne disait plus rien, elle regardait, elle

enregistrait tous ces détails qu'elle découvrait.

Didier lui indiqua le chemin pour monter.

Au moment de mettre le pied sur la première marche, elle sursauta comme attirée par une présence soudaine.

- La porte, dit-elle, en la montrant du doigt.

- Quoi? Qu'est-ce qu'elle a? répondit Didier en se retournant vers la porte du mur mitoyen.

- Comment se fait-il qu'il y ait une porte ici? demanda-t-elle d'un ton sec et impératif.

Et elle fonctionne?

On peut entrer chez moi par là?

- Jeanne, cette porte a toujours été là et elle s'ouvrait encore il n'y a pas longtemps.

Seulement vous ne l'avez peut-être pas remarquée lorsque vous avez acheté le terrain ou bien le vendeur ne vous en a pas parlé.

Et en ce moment, vous ne risquez pas de la voir car c'est à cet endroit que la terre a été entassée.

Mais montons plutôt sur le mur, et vous verrez où se situe le tas de terre.

Ils grimpèrent les quelques marches de pierres qui menaient en haut.

Lorsqu'ils arrivèrent au sommet du mur, Jeanne et Didier découvrirent ensemble la maison de Jeanne.

Didier n'était pas remonté sur le mur depuis le Jour de Jeanne.

Aucun d'eux ne dit mot, ensemble, presque d'un même regard, ils parcoururent le paysage qui s'étendait à leurs pieds.

Ils avaient le sentiment que ce silence était particulier, qu'il leur appartenait en commun, qu'il était porteur d'un message qui parlait des promesses du futur.

- Jeanne.

- Oui.

- Est-ce que vous croyez qu'on peut se tutoyer?

- Oui, mais pas encore. Laissez-moi finir le jardin, d'abord.

Allez, je file chez moi.

Il me faut reprendre mes lettres.

Chapitre 7

Jeanne avait besoin de feuilles de papier à petits carreaux. Elle ne voulait pas retourner en ville; elle supposa que Didier en avait. Peut-être qu'il pourrait la dépanner.

En fermant la porte de sa maison, Jeanne pensa à la fable de la cigale et la fourmi, et elle se fit la réflexion: "Pourquoi cette fable? Ce n'est pourtant pas l'été".

Lorsqu'elle atteignit le portail de Didier, elle poussa le battant et se dirigea vers l'entrée du mazet. Il n'y avait pas de sonnette. Elle frappa de trois petits coups d'index et attendit la main sur la poignée de la porte. Elle n'entendait personne venir. Elle essaya de tourner la poignée et de pousser, la porte s'ouvrit mais Didier n'était pas là. Elle n'osa pas entrer, referma et se décida à faire le tour pour aller jusqu'à la grande baie vitrée du fond.

Didier était assis dans un fauteuil à regarder le feu dans sa cheminée. Elle toqua à la vitre. Didier se leva et aperçut Jeanne.

Il lui fit signe d'entrer par la porte de la terrasse.

- Comme je suis content de vous voir. J'étais en train de contempler les flammes.
- Je suis gênée d'arriver comme ça mais j'ai pas trouvé la sonnette.
- C'est pas un problème. Au contraire, c'est une surprise vraiment très agréable pour moi.

- Vous devez vous demander pourquoi je viens encore vous déranger. Je fais comme la cigale, je viens crier famine.

Je suis en train de faire le plan pour mon jardin. C'est assez pressé, le maçon vient commencer demain.

Je suis venue pour voir si vous n'auriez pas quelques feuilles de papier à petits carreaux à me passer.

- Non, je n'en ai pas, je suis désolé.

Mais laissez-moi vous proposer quelque chose d'encore plus pratique pour tracer des traits.

Il alla fouiller dans un meuble près du bureau et revint en tendant à Jeanne une enveloppe épaisse.

- Regardez un peu si ça fait votre affaire.

- C'est quoi, exactement?

- C'est du papier millimétré; il est très joli et je n'en ai plus l'usage. Vous pouvez tout prendre.

- C'est parfait, je pense qu'une ou deux feuilles, ça suffira.

- Non et non, Jeanne vous gardez tout. Je vous ai dit que je n'en avais plus l'utilité. Elles ne me feront pas défaut, au contraire, et elles vous permettront de faire un plan extraordinaire.

- C'est gentil.

Je vais vous laisser avec le feu et moi, je vais aller dessiner mes projets de massifs.

*

Le jardin de Jeanne était plat devant sa maison mais plus loin il descendait doucement vers le mur de clôture, au sud. Elle le divisa en deux parties à l'endroit où la pente débutait. Dans la première partie, elle dessina un massif rond, autour elle positionna quatre massifs triangulaires qui l'entouraient, en coins. Elle voulait donner l'impression d'un losange. Puis

ce fut une série de petits massifs carrés qui encadraient et qui bornaient la première partie en faisant comme un rectangle.

Dans la seconde partie, il y aurait deux petits chemins qui descendraient au travers d'une suite de cinq petites terrasses, chacune plus basse que la précédente.

Le dessin lui plaisait; c'était bien; elle s'y voyait déjà.

*

Le maçon devait faire une simple bordure à tous ces massifs. Il avait à sa disposition des pierres de rocaille. Il y en avait de deux couleurs; il devait alterner le rouge et le blanc. Pour la première partie, il ne mettrait qu'une seule épaisseur de rocaille. Pour l'autre, il en faudrait plusieurs par terrasse. C'était pas trop compliqué. C'était pas trop long à faire. Et ce fut vite fait.

*

Mais Jeanne avait prévu une trop grande quantité de pierres de rocaille, il en restait beaucoup. Le maçon les avait entassées en bas de la pente contre le mur du fond. Il lui proposa de faire une grotte avec ces pierres.

Jeanne, après avoir marqué un temps de silence, se lança rageusement dans une série d'invectives, elle finit presque en criant.

Après un moment pendant lequel il l'écouta poliment sans rien dire, il se mit à sourire. Elle le remarqua, s'arrêta net, puis lui dit:

- Je m'énerve pour rien. C'est grotesque. Laissez-les où elles sont, je verrai plus tard si on en a l'utilité.



Après le plan, après les rocailles, vint le tour de la terre entassée, celle qui avait été enlevée du sol pour bâtir la maison. Elle reposait en tas contre le mur mitoyen. Elle fut transportée à l'intérieur des petits massifs de pierres. Le transfert fut fait par une petite pelle mécanique qui était si réduite qu'on aurait cru un jouet d'enfant. Le conducteur arrivait à peine à entrer dans ce qui servait de cabine.

La répartition de la terre se fit très équitablement, chaque massif eut sa part.

Bien entendu, les terrasses de la descente étaient plus gourmandes, elles réclamèrent un peu plus de terre que les massifs de la partie plate.

Au fur et à mesure que chaque massif avait son petit tas de terre, Jeanne égalisait et commençait ses premières plantations.



Vers la fin des travaux de distribution de la terre, la porte apparut. Elle était exactement au milieu du mur qui, à cet endroit, devait atteindre trois mètres d'épaisseur.

Un jour qu'elle y passait devant, elle crut entendre du bruit. Elle s'approcha tout près sans pénétrer dans le creux du mur. Elle resta là un bon moment à écouter.

C'était comme si on tapait du poing sur la porte, puis après avec le pied. Elle avait l'impression que quelqu'un était là, parlait. Était-il tout seul ou bien y avait-il une autre personne avec lui?

Que se passait-il là-derrrière?

Elle était à la fois, dérangée par ces bruits et inquiétée par ces présences, si près d'elle.

Puis elle se recula. Jaugea la porte d'un air sournois et se dit: "Comment faire pour m'en débarrasser?" Alors sans bruit, comme si quelqu'un pouvait l'entendre, elle avança, marchant sur la pointe des pieds, jusqu'à la fin de la première partie de son jardin (celle qui était horizontale) et jeta un regard vers le bas de la pente où se trouvaient encore les pierres de rocaille inutilisées.

Elle mit les mains dans les poches de son pantalon et retourna chez elle méditative.

Chapitre 8

Avec le temps, les habitudes s'installent, après que se soient enfuies toutes les peurs, les craintes, les interrogations des premières fois.

Peu à peu débarrassée de ses appréhensions, Jeanne s'est familiarisée avec la maison de Didier.

Ce n'est pas encore qu'elle entre chez lui comme dans un moulin, mais quand on la regarde passer le portail (on a même l'impression qu'elle l'a poussé du pied), négliger la porte d'entrée de l'ancien mazet, faire le tour de la maison, jeter, en passant, un petit coup d'oeil au travers de la baie vitrée (sans s'arrêter, ni marquer le pas), tourner sur la terrasse gravillonnée, taper deux coups à la porte vitrée de la grande pièce, on voit bien qu'à défaut de se sentir à l'aise comme chez elle, elle est en pays de connaissance.

Elle est restée dehors, elle appelle Didier.

Il est à l'intérieur, il l'a entendue.

Il arrive enfin à la porte, l'ouvre mais comme Jeanne semble un peu éloignée du pas de la porte, il sort pour l'accueillir.

- Didier, ça y'est. Le jardin est terminé. Alors, comme on l'avait dit...

Ils observent tous les deux un petit moment de silence pour faire officiel.

- On se tutoie, c'est ça, ce que tu veux dire?

- Oui Didier, c'est bien ça. Tu es content?

- Oui, laisse-moi t'embrasser.

En réalité, ils ne s'embrassèrent pas. Leurs joues se touchèrent, seules leur bouche firent dans l'air le bruit du baiser.

- Allons voir ton petit chef d'oeuvre. Si tu veux monter sur le mur, peut-être que ce sera encore mieux vu d'en-haut.

- Oh oui, c'est une bonne idée. Allons-y.

Ils n'eurent pas un long trajet à suivre. Monter les quelques marches de l'escalier du mur ne fut pas pour eux un gros effort.

Jeanne, lorsqu'elle fut en haut, parla. Elle se souvenait:

- Il n'y a pas si longtemps, lorsque je suis montée ici la première fois, j'ai eu l'impression de me trouver dans un très grand magasin du bonheur.

Je voyais devant moi les jours qui se suivraient et qui m'apporteraient chacun quelque chose de beau.

J'étais vraiment contente de moi, de me trouver là.

Et toi?

- Pour moi, c'était un peu différent mais c'est vrai que ça m'a fait un choc.

Toute ma vie passée, j'avais vu ce terrain comme s'il m'appartenait. J'y avais grandi, j'y avais joué et rêvé.

Et à ce moment, quand on est arrivé tous les deux-là, je découvris la réalité à la place du rêve.

C'était saisissant. C'était un choc mais pas un choc qui fait mal.

Tu sais, c'est un peu comme quand tu remets ta pendule à l'heure, quand tu t'es aperçu avec angoisse qu'elle était vachement en retard.

Cette image la fit rire.

- Alors, mon jardin vu d'en-haut, comment tu le trouves?

- C'est très joli, très bien. C'est propre, ça respire la vie.

Et en poussant, je crois que ce sera encore mieux.

Mais c'est grand, c'est presque aussi long que mon terrain.

Tu n'as pas peur du travail que ça va te demander?

- Non, je ne vois pas les choses comme toi. Ce qui me demandera beaucoup de travail et beaucoup d'attention, ce sont les fleurs que j'ai plantées près de la maison.

Après j'ai mis des vivaces, des bosquets d'arbrisseaux; ils sont moins exigeants et même si tu les entretiens pas, ils arrivent très bien à pousser tous seuls.

Et puis derrière, il n'y a que des arbres qui vont tranquillement grandir sans que je vienne les déranger.

- En somme, tu peux être fière de toi.

Tu as trouvé un terrain sympathique, tu as réalisé ta maison comme tu la voulais, fait ton jardin.

Tu vas pouvoir souffler un peu.

- Oui. Mais je m'aperçois que je n'ai presque pas d'arbres fruitiers.

Il va falloir que je voie un peu ce que je peux faire avec le sol d'ici.

Enfin, c'est bien.

J'avais pas bien vu la dernière fois. Le mur a été aménagé? On dirait presque qu'il y a au milieu une allée de graviers.

- Oui. Un été, il y a longtemps, j'ai fait ce petit sentier pour pouvoir m'y promener. Et des fois, j'allais au Grand Tas en passant par là.

- C'est ce que tu dois me faire visiter.

- Oui, mais tu sais, c'est pas une merveille. Ce n'est qu'un très grand clapier, très haut. On y a une belle vue sur le quartier et sur la ville.

- Bon, Didier je veux pas abuser de ton temps alors je vais y aller.

Mais avant de partir...

Elle s'arrêta de parler car elle se dirigeait vers les marches. Ils descendirent l'escalier et se retrouvèrent presque devant la porte.

- Je dois te parler de la porte. J'ai l'intention de la faire disparaître, au moins de mon côté.

Je ne veux plus la voir. Je peux plus la sentir.

J'ai l'impression qu'elle s'introduit dans ma vie.

Elle m'obsède.

- Mais ce n'est qu'une porte!

Et en plus, elle est fermée à clé.

- Oui mais n'importe qui peut passer par là et arriver chez moi à l'improviste, me surprendre, me...

- Ne t'énerve pas Jeanne, on va trouver une solution.

Tu comprends bien que j'y tiens à cette porte.

C'était la porte par où je passais pour aller sur le terrain ou bien pour me sauver de chez mes parents quand je voulais pas me faire remarquer.

Tu peux pas imaginer tous les souvenirs qu'il y a derrière cette porte.

- Mais Didier, c'est du passé tout ça. Tu es d'accord avec moi?

- Oui, c'est vrai. C'est passé.

Chapitre 9

La journée avait été belle, l'air était doux, Jeanne rentrait chez elle à pieds.

Derrière elle, à l'est, le disque blanc de la lune commençait à monter très lentement dans le ciel.

Quand elle approcha de la maison de Didier, elle découvrit qu'il y avait un attroupement devant le portail.

Ce qu'elle remarqua ensuite, ce fut une vieille charrette à bras que tenait en équilibre un vieil homme à casquette noire.

Au moment où elle aperçut, sur le plateau de bois, un homme allongé dans une couverture grise, son coeur frémit.

Tout de suite, elle pensa à Didier. Elle eut peur. De quoi, elle ne savait pas mais elle avait peur.

La voyant approcher, l'homme qui maintenait la charrette horizontale lui fit signe de rester là où elle était. "C'est pas beau à voir", ajouta-t-il.

Elle vit les autres soulever la couverture avec la personne qui était dedans, puis ils se dirigèrent vers l'entrée du mazet en faisant bien attention que la couverture ne touche pas le sol.

Ils pénétrèrent lentement, avec difficulté, dans le mazet et la porte fut refermée.

Jeanne s'approcha du charretier.

- Qu'est-ce qui se passe? Dites-moi. Il a eu un accident?

Alors l'homme relâcha les bras de la charrette et la partie arrière vint taper sur le goudron du chemin. Il se dirigea vers Jeanne en rajustant la position de sa casquette comme pour la saluer.

- Ma pauvre dame, c'est toute une histoire. Si c'est pas malheureux quand même!

Ça s'est passé au Café de la Porte, pas plus tard que cet après-midi. Je l'ai vu arriver sur le coup de quatre heures. Non, c'était juste un peu avant, que je me suis dit: "C'est quand même pas l'heure de l'apéritif".

Mais quand je l'ai aperçu, j'ai vu que sur son visage il y avait un grand chagrin.

Alors, j'ai pensé qu'il venait pour le dire à quelqu'un et pour l'oublier peut-être.

Dans le bar, il y avait d'autres personnes et il leur a raconté ses malheurs. Et puis, qu'est-ce que vous voulez, ma pauvre! Il a bu avec eux.

À un moment, il s'est emporté, il arrêta pas de parler de portes.

Oh! Il a trop bu certainement. Et toujours ces portes qui n'en finissaient pas de revenir. C'était un vrai défilé! Il y'en avait pour tous les goûts.

Et il buvait encore. Tant et plus qu'à la fin, un des consommateurs qui se trouvaient là, a demandé au cafetier de fermer son établissement pour pas qu'on le voye dans cet état.

C'est qu'il a une drôle de descente le Didier. Il s'arrêta pas de boire.

Et toujours ces fichues portes qui tournaient autour de lui. Et je te l'ouvre, et je te la ferme. On en avait le tournis, à la fin. Mais le plus triste...Ça nous a fait de la peine. C'est quand le petit, il s'est mis à pleurer comme un gosse.

Et oui, je vous dis le petit parce que nous on l'a vu tout petit, le Didier. Un brave gars, mais là, il avait dépassé ses bornes. On avait pitié de lui.

À la fin, il en pouvait plus, et il s'est affalé sur le comptoir, le petit.

Alors comme on cherchait comment on pouvait faire pour le ramener chez lui, ils m'ont demandé d'aller prendre le charreton chez moi et de revenir avec.

Et c'est comme ça qu'on l'a apporté jusqu'ici, doucemanette pour pas le réveiller.

C'est maintenant le groupe des porteurs qui ressort du mazet de Didier. L'un d'eux a récupéré la couverture, il la tient pliée sous le bras. Jeanne esquisse un mouvement pour aller vers eux, aux nouvelles.

Mais avec un doigt impératif sur la bouche quelqu'un lui dit: - Ça y'est, il dort. Il est allongé dans le salon. On l'a mis sur le tapis avec un coussin sous la tête. Dans quelques heures, ça ira mieux.

Jeanne se propose pour aller le voir, l'aider, le veiller. Elle ne sait pas ce qu'elle pourrait faire mais elle aimerait bien faire quelque chose. On le lui déconseille:

- Non, il faut le laisser tranquille. Demain, vous viendrez prendre des nouvelles de sa santé et ça sera passé. Vous verrez.

Là-dessus, ils ferment délicatement la porte du mazet et une fois sortis, ils tirent le portail. Puis, raccompagnant le vieux charretier, ils s'en retournent.

Jeanne rentra à la maison. Elle tourna chez elle toute la soirée. Elle était troublée par ce qu'elle avait vu et perturbée par tout le reste qu'elle n'avait pas vu.

Elle aurait voulu aller voir Didier, l'aider mais elle resta

dans sa cuisine à tourner sans fin.

Elle était tellement préoccupée qu'elle ne pensa même pas à prendre l'air dans son jardin.

Elle ne pensait plus qu'à Didier qui avait dû souffrir beaucoup pour en être arrivé là.

Elle tournait en rond avec des pourquoi plein la tête.



Quelques heures après qu'on l'eût posé sur le tapis, devant sa cheminée, Didier se réveilla lentement. Il n'était pas complètement dégrisé mais il trouva assez de forces pour se lever péniblement et se mettre debout.

Comme un automate, il alla vers la porte de verre qui ouvrait sur la terrasse, réussit à tourner la poignée.

Il lui sembla pendant quelques instants que l'air frais lui ferait du bien.

Cela ne l'empêcha pas de poursuivre son idée: il allait la casser. Il avait décidé de casser la porte mitoyenne.

Dans la cabane à outils, il trouva tout de suite ce qu'il cherchait: une pioche de terrassier. La tenant par l'extrémité du manche, il se dirigea vers le mur.

Quand il se trouva en face du petit passage qui menait à la porte, il se rendit compte qu'il serait difficile de manier cet outil. La pioche était lourde, il n'avait pas beaucoup de place pour la manoeuvrer.

Il voulut essayer la technique du bédard. Il s'élança, mis toute sa force dans ses deux bras et cogna sur la porte.

Le manche de bois se cassa net juste au-dessus de la partie en fer. L'outil chuta sur le sol, la porte n'avait pas bougé, il lui restait dans les mains le manche de bois.

De colère, il tapa sur la porte avec le manche pendant un

moment puis le laissa tomber par terre.

Il recommença à taper avec les poings puis avec les pieds.

Il fut vite épuisé, abandonna, et s'écroula contre le mur près de la porte.

Et pour la deuxième fois de la journée, il se mit à pleurer.

Cette fois-ci, il n'y avait pas de témoins.

Peut-être que Jeanne, qui avait entendu avec frayeur le tam-tam de Didier sur la porte, aurait pu sortir mais le courage lui fit défaut.

C'étaient trop de choses pour elle en même temps, aussi elle resta enfermée.

Didier finit par s'assoupir, assis sur le sol, le dos au mur, vaincu par les événements.



À la fin du jour, au début de la nuit, Jeanne prit conscience que le triste état de Didier n'était peut-être que la conséquence de la décision qu'elle avait prise de boucher la porte pour ne plus la voir.

Puis elle localisa la faute au moment de la vente: le vendeur n'avait pas attiré son attention sur cette porte et personne n'avait demandé l'avis de Didier lors de la vente du terrain.

Elle en arriva à la conclusion que l'ancien propriétaire, c'était lui le responsable de tout ça.

Mais l'ancien n'existait plus, il ne restait que le nouveau. Et le nouveau propriétaire, c'était elle.

Tout était maintenant de sa faute à elle mais il n'était pas possible de revenir en arrière.

Lui vint à l'esprit l'idée que Didier avait droit à un

dédommagement, à une compensation.

Et toute la soirée, elle tourna encore avec une nouvelle question: "Qu'est-ce que je pourrai faire pour qu'il oublie cette foutue porte?"

Chapitre 10

La lune semblait être maintenant au plus haut de sa trajectoire. Elle se déplaçait sans bruit, sans aucune agitation. Dans le ciel, il n'y avait pas de nuages. Seules, les choses de la terre recevaient la douce lumière de ce grand miroir de la nuit. Le quartier des Hauts de Plouques avait retrouvé le calme et la paix.

Didier commençait, peu à peu, à reprendre ses esprits. Il ne bougeait pas encore mais il était réveillé. Il se trouvait assis par terre dans le passage de la porte. Il essayait de comprendre. Il sentit dans son dos des courbatures, aperçut le manche cassé, la pioche gisant au sol. Il tourna son regard vers le coin obscur de la porte. À force de regarder par là, il s'imagina quelqu'un en train de l'examiner. Il se leva précipitamment en s'appuyant sur les pierres du mur et, sans se retourner, il partit marcher. Il fit d'abord quelques pas sur la terrasse puis tournant le dos à son mazet, il rejoignit son camp.

Il faisait nuit mais il voyait suffisamment le sol où il posait ses pieds.

Le contact de l'herbe, le frôlement des feuilles et des branches le firent revivre tout doucement.

Après avoir parcouru peut-être une centaine de mètres, il s'arrêta, se demandant ce qu'il faisait ici, à une heure

pareille. Sa réponse le fit trembler: il fuyait la porte, il essayait d'oublier ses gestes malheureux.

Jeanne était toujours dans sa cuisine. Il était tard, qu'attendait-elle pour aller se coucher? Elle cherchait une issue, elle voulait trouver une solution. Par la fenêtre, elle voyait son jardin sous la lumière de la lune. Elle savait bien qu'au dehors il ne faisait pas froid mais elle ne voulait pas sortir. Pour le moment, voir ses plantes et ses fleurs au travers des carreaux lui suffisait. Elle avait tout plein d'excuses pour ne pas sortir, pour rester à l'intérieur, à l'abri. Elle revoyait sa peur, ses craintes. Elle s'étonnait de la compassion qu'elle éprouvait pour son voisin. Elle se reprochait d'être la cause de ses malheurs, de l'avoir fait souffrir. Mais elle ne pouvait pas revenir sur sa décision, elle ne le voulait pas. Elle était chez elle, les autres devaient le comprendre, l'accepter. Il n'y avait rien à dire, rien à rajouter. Le trou de la porte serait bouché, demain ou un autre jour mais elle ne verrait plus cette menace. Elle ne voulait plus la voir. Pour Didier, elle allait trouver une compensation. Elle avait confiance en elle-même, elle trouverait. Il suffisait de continuer à chercher.

Son petit chat noir et blanc, Chaminet, miaula. Elle le caressa lentement en lui expliquant:

- Oui, je comprends bien que tu veuilles sortir. Mais sois patient, fais comme moi, attends. Ce n'est pas le moment. Il n'est pas encore venu. Attends encore un petit peu. Il ne va pas tarder.

Didier se retrouvait au milieu de son camp. Il s'approchait de chaque arbre comme pour se faire reconnaître. Il ne leur parlait pas mais touchait leur écorce. Lorsqu'il passait à

portée d'un genévrier ou d'un laurier tin, il plongeait la main dans leur feuillage pour retrouver des sensations. Il cherchait des yeux un arbuste ou un arbre qui auraient pu laisser sur ses mains une odeur connue. Il tirait des herbes hautes et quelquefois les arrachait pour les garder dans la main un moment. Il se baissait pour sentir le parfum des fleurs du romarin. Il vécut quelques minutes de quiétude, naviguant au hasard de la végétation.

Jeanne observait son chat, impatient de sortir, mécontent qu'elle ne lui ouvre pas la porte. Il avait sauté sur le rebord de la fenêtre de la cuisine. Il faisait l'aller-retour d'un côté à l'autre. De temps à autre, il s'arrêtait au-devant d'un carreau et regardait vers l'extérieur.

Didier se rapprocha du mur qui le séparait du terrain de Jeanne. Il se trouvait maintenant à un endroit où le mur était moins haut. Il ne prit pas conscience qu'il était venu jusqu'ici avec préméditation. Il regarda par-dessus le mur. C'était le jardin de Jeanne qu'il avait sous les yeux; il descendait en terrasses vers le sud. Il grimpa sur le mur et sauta de l'autre côté.

Jeanne était soulagée. Elle s'était enfin arrêtée de tourner. Elle venait de trouver la solution. Elle boucherait la porte, c'était pas possible de faire autrement. Mais à la place, pour dédommager Didier, elle avait trouvé quelque chose de bien mieux. Elle prit le chat dans ses bras et lui expliqua tout. Elle lui donna tous les détails. Puis, elle le fit sauter au sol. Elle ouvrit la porte de la cuisine qui donnait sur le jardin et dit au chat noir et blanc:

- Va Chaminet. Va me le chercher. Et le chat sortit, s'en

allant avec contentement. Elle referma la porte derrière lui et alla s'asseoir sur une chaise près de la fenêtre.

C'était la première fois, depuis que Jeanne avait acheté le terrain, fait construire sa maison, réalisé son jardin, que Didier marchait sur ce sol qui l'avait vu grandir, sur lequel il avait passé une bonne partie de sa jeunesse solitaire. Rien ne subsistait du passé qu'il avait connu ici. Le paysage ancien avait disparu. La pente du terrain avait été aménagée en plusieurs terrasses qui se suivaient l'une après l'autre. Il chercha un repère sur le mur mitoyen, le trouva, avança d'un certain nombre de pas et regarda vers le sol. Un petit chêne poussait déjà. C'était, il en était sûr et certain, un rejet du grand chêne blanc qui lui avait tenu compagnie pendant ses jeunes années. Il éprouva une grande joie à le voir pousser le sol. Il était heureux de le voir se réinstaller dans le jardin de Jeanne malgré qu'elle ait tout coupé, tout rasé pour faire le vide. Il s'en retournerait chez lui content. Il était fier de son chêne, de son copain. Il allait vivre maintenant avec ce petit secret.

C'est précisément à cet instant que Chaminet arriva et voyant Didier, il s'approcha de lui et se frotta à ses jambes. Didier s'étonna de voir le chat ici en pleine nuit.

- Alors tu t'es perdu. Mais qu'est-ce que tu fais ici, en pleine nuit? Tu devrais être couché de ces heures.

Qu'est-ce que tu es allé encore faire dehors?

Hein, vilain chat!

Viens, je vais te ramener à ta maîtresse.

Il prit le chat dans ses bras et remonta lentement en direction de la maison de Jeanne. Au fur et à mesure qu'il approchait, il sentit progressivement monter en lui un sentiment de

malaise. Il comprenait qu'il y avait quelque chose qui ne cadrait pas.

Que faisait-il, ici, en pleine nuit, chez Jeanne? Brutalement il réalisa. Il posa le chat près de la porte, il s'apprêtait à partir mais au dernier moment, il revint devant la porte et s'assit sur la marche de pierre pour bien fixer dans son esprit ce qu'il venait de faire, pour ne pas oublier ce qu'il avait fait aujourd'hui, pour se bien graver en mémoire cet acte anormal qu'il avait commis.

Jeanne l'avait vu arriver avec le chat dans ses bras. Elle s'était levée. Elle s'approcha de la porte jusqu'à se coller contre le bois. Presque à voix basse, elle l'appela:

- Didier.

- Oui, je suis là contre la porte, je t'ai ramené ton chat, il avait dû se perdre.

- Laisse-le, il n'a pas besoin de toi. Il est assez grand.

Didier, répéta-t-elle une nouvelle fois.

- Oui, je t'écoute.

- Ne refais plus jamais ce que tu viens de faire.

- Oui, je te le promets, je suis vraiment désolé.

Je n'ai aucune excuse.

- Je ne veux pas que tu remettes les pieds ici.

Je ne t'ai pas appelé.

Pour le dédommagement de la porte, je te donnerai l'autorisation de te balader sur notre mur quand ta soif du passé sera insurmontable.

Alors tu pourras monter sur le mur et tu verras que le temps a passé, que je vis seule et que cela me suffit.

Va. Retourne chez toi.

Après ces mots, aucun des deux n'eut le courage de dire au revoir. Didier prit le chemin du retour.

Dès qu'elle le vit disparaître, elle vint ouvrir la porte pour

faire entrer le chat. Il entra mais n'alla pas plus loin.

Il regardait Jeanne qui tapait du poing sur la porte. Elle ne pleurait pas, non, elle était bien trop forte pour se laisser aller à une telle facilité. Il n'empêche que tout son corps sanglotait et elle ne pouvait le maîtriser. Puis elle reprit son énergie et regarda le chat.

- Tu dois te dire que je suis une bien sotte personne. Tu n'as peut-être pas tort mais il y a des choses que les chats ne savent pas comprendre.

Elle se jeta avec fougue dans ses habitudes malgré ce sérieux décalage horaire qu'elle allait essayer d'oublier. La nuit l'aiderait.

Chapitre 11

Le temps changea si vite qu'à minuit il n'était plus possible de voir la lune. D'ailleurs, qui aurait eu l'idée d'aller la contempler avec toute cette eau qui venait du ciel en trombes? C'était un véritable orage qui s'était établi sur Plouques; la pluie tomba sans relâche jusque vers les deux heures du matin. Sitôt après, ce fut le vent qui arrivait du nord et il soufflait très fort. La lune n'était plus là.

Didier dormit profondément et au réveil, c'est le bruit du vent qu'il entendit.

Pendant qu'il prenait son petit déjeuner, il eut envie d'aller écouter la musique du vent quand il joue au travers des pins. Il descendit vers son camp. Il croisa le peau rouge. C'était un vieux cyprès de Lambert. Il en fit le tour lentement. Il arrachait des lamelles d'écorce qui avaient commencé à se détacher de l'arbre. Sa peau devenait grise avec l'âge.

Le cyprès ne lui avait rien demandé, bien sûr. Il était assez vieux pour se débrouiller tout seul. Il n'avait pas besoin de lui. Didier le savait mais il le faisait par amitié pour l'arbre.

Il passa toute la matinée sous les pins à ramasser du bois mort que le vent faisait tomber et des pignons éclatés et secs.

Il faisait des tas de tout ce combustible qu'il utiliserait pour allumer le feu dans sa cheminée.

À midi, il remonta pour manger. Lorsqu'il eut fini, il

redescendit pour voir le Grand Tas. Il le trouva encore plus imposant que d'habitude, il n'eut pas le courage de l'escalader. Pour apercevoir les environs et plonger du regard au loin vers la ville, il fallait être en haut du clavier. D'en-bas, on ne voyait rien qu'un gros tas de pierres qui bouchait la vue.

Il chercha un endroit exposé au soleil, à l'abri du vent et il fit une longue sieste. Lorsque, dans le courant de l'après-midi, le vent faiblit puis cessa, il n'y eut plus de bruit, alors il se réveilla.

Quand il remonta vers sa maison, il pensa au courrier. Cela faisait quelques jours qu'il n'était pas allé à l'abri courrier.

Il décida qu'il irait à la nuit tombée.

Il n'avait pas envie de rencontrer qui que ce soit. Il ne voulait parler à personne. Puis il essaya de se déridier. Il se dit à voix basse: "Et même si je rencontre Personne, je ne lui dirai pas bonjour". Il fit semblant de sourire.

Une fois arrivé dans la cuisine, il passa un moment à chercher ce qu'il mangerait ce soir. Il s'affaira avec minutie à la préparation du repas. Il mit le couvert puis alla chercher du vin dans le vestibule. Tout était prêt.

Il jeta un coup d'oeil par la fenêtre pour voir où en était le jour.

Il pouvait sortir pour aller à l'abri courrier à pieds.

Il revint peu de temps après. Il n'avait croisé aucun voisin. Dans sa boîte, il avait trouvé quelques enveloppes.

Il commença à manger. Sur la table il avait posé toutes les enveloppes encore fermées. L'une d'elles portait le cachet d'une étude notariale. Elle venait de Dacotet. Le notaire s'appelait maître JASMIN. Ce nom lui plut. Il s'arrêta en plein repas pour ouvrir l'enveloppe.

Il sortit la lettre sur laquelle était gravé le cachet de l'officier

ministériel avec beaucoup de rouge et de noir. Cela donnait vraiment l'impression de quelque chose de très officiel. Il commença à lire le texte.

Il se leva brusquement pour continuer la lecture. Le notaire lui apprenait le décès de sa tante, Usette Pourcin, survenu dans sa quatre-vingt-quinzième année.

Il était raide comme un piquet.

Le silence était total dans la pièce.

Puis soudainement, il laissa tomber la lettre sur la table et partit en courant vers sa chambre. Il n'eut pas de peine à entrer, la porte était déjà grande ouverte.

Il se précipita vers un petit meuble bas qui lui servait de table de chevet. Il tira avec précipitation un tiroir, en sortit un tas de photographies anciennes qu'il répandit sur le couvre-lit. Il chercha et trouva une vieille épreuve en noir et blanc, toute écornée.

C'était un de ces instantanés comme on en faisait à l'époque, entouré d'un cadre blanc découpé en dents de scie. On y voyait un pont romain passer sur une rivière et à ses pieds, une jeune dame, toute habillée de noir, poser. Elle tenait par la main un enfant. C'étaient Usette et son neveu Didier.

Il retourna à la cuisine tout en observant la photographie. Peut-être essayait-il de se souvenir.

Il reprit, encore debout, la lecture de la lettre et, cette fois-ci, il alla jusqu'à la fin. Lorsqu'il eut fini, il se rassit. D'un geste énergique, il repoussa son assiette encore à moitié pleine.

À la place, il posa la photographie et la lettre, côte à côte, les regarda pendant un long moment. Il pensa: "C'est colossal. Qu'est-ce qu'il m'arrive?"

Il se leva et sortit sur la terrasse, tenant dans la main la lettre

et la photographie. Il se dirigea vers le mur mitoyen, il avait l'intention d'appeler Jeanne pour lui dire ce qui lui arrivait.

Alors qu'il s'apprêtait à monter l'escalier de pierres qui menait en haut du mur, il s'arrêta car lui revenaient en mémoire les paroles de Jeanne: "Je ne t'ai pas appelé"

Il s'assit sur la première marche et appela Chaminet. Cela dura au moins un quart d'heure avant que le chat ne réagisse. Il appelait: "minou, minou, minette". Le chat finit par arriver et sur un ton solennel, à haute et intelligible voix, Didier lui lut la lettre du notaire.



Le lendemain, il abandonna son cabinet d'affaires aux bons soins de sa secrétaire Dora.

Il prit le train de bonne heure pour se rendre à Dacotet et pendant le trajet passa son temps à contempler la photographie et à relire la lettre.

Dans le cabinet du maître, il dut attendre. Au bout d'une demi-heure, on l'introduisit dans le bureau d'un clerc. Sur la table était posé un tableau de peinture. Le clerc lui précisa que la défunte avait demandé que ce tableau soit remis en mains propres à son neveu qu'elle avait désigné comme le légataire universel de sa richesse.

Lorsqu'il entra, Didier ne vit que ça. C'était l'exacte copie de la photographie. Non, Didier se trompait, il se reprit. La photographie qu'il considérait depuis fort longtemps comme le seul souvenir de sa tante Usette, n'était qu'un faux. L'original, il l'avait maintenant sous les yeux.

C'était une toile de coton et de lin, recouverte de peinture à l'huile extra fine avec des pinceaux à poils de mangouste.

Il était tellement troublé qu'il ne vit pas passer le temps.

Il accepta la succession, chargea le notaire de liquider la totalité des biens de sa tante et de lui faire parvenir l'argent quand tout cela serait terminé.

Mais les possessions de la défunte étaient si nombreuses et représentaient une somme tellement considérable que le notaire proposa à Didier de lui en avancer le tiers. Didier lui donna son accord, signa et parapha de nombreux papiers et quitta l'étude avec le tableau sous le bras.

Pour retourner à Plouques, Didier prit un taxi qui stationnait à la gare. Dans un des villages qu'ils traversèrent, Didier fit arrêter le véhicule devant une papeterie. Il cherchait une loupe, il acheta la plus puissante qu'il put trouver.

Avec cet outil, il examina la photographie. Amer et désabusé, il trouva dans le coin droit du bas la signature du peintre; la photographie était bien un faux.

À son arrivée, Didier entreposa le tableau dans le grand placard du vestibule.



Contrairement à ses habitudes, Didier eut beaucoup de mal à s'endormir ce soir-là. Le début de la nuit fut difficile.

Il dormait pendant un quart d'heure ou une demi-heure, se réveillait, allumait sa lampe de chevet, regardait la photographie, relisait la lettre puis il éteignait et en attendant le sommeil, il envisageait ce qu'il allait pouvoir faire avec tout l'argent de sa tante.

Une fois, il allait voir son copain qui était propriétaire du Bois des Valantes. Il lui achetait une partie de ses terres, celles qui étaient au pied du grand tas.

La deuxième fois, c'était une propriété qui jouxtait ce premier morceau et qui était contre le terrain de Jeanne.

Après ce fut une maison qui était à la vente. Elle était située de l'autre côté de la maison de Jeanne.

Une quatrième fois, il se décidait pour construire un atelier à ciel ouvert à l'extrémité de son camp.

Et à la fin, il ne savait plus où il en était. Se trouvait-il dans ses rêves d'enfance ou bien était-il devenu riche tout d'un coup à la mort de sa tante?

Cela devenait tellement compliqué qu'il abandonna ses calculs et finit par s'endormir pour de bon.

Chapitre 12

"Je vais la brûler", s'écria Didier à son réveil. "C'est tout ce qu'elle mérite", ajouta-t-il.

Il s'assura que rien n'avait changé autour de lui depuis hier soir. La lettre et la photographie étaient toujours sur sa table de chevet.

Il déjeuna de bonne humeur, il n'avait jamais été aussi content. Il sentait qu'il allait finir la journée très heureux.

Il allait la jeter au feu et avec elle, pour lui tenir compagnie, il bazardeait toutes ces vieilleries qui venaient de ses ancêtres, qui importunaient sa vie, et auxquelles il s'était attaché. "À tort", précisa-t-il.

Seulement, voilà, ce n'était pas encore le jour du solstice. Il faudrait attendre encore plus d'un mois pour brûler les rebaladis.

"Eh bien, pour moi, ce sera aujourd'hui. Sinon je ne le ferai jamais. Ce sera le feu du solstice avancé", pensa-t-il.

Pourquoi ne fêterai-je pas le solstice avant qu'il arrive? Le jour venu, nous aurons certainement beaucoup d'autres choses à faire.

Pourquoi toujours vouloir respecter les habituelles habitudes? Il faut les bousculer de temps en temps, songeait Didier.

Il trouvait que c'était une bonne idée de le faire maintenant. Car dans un mois, on lui répondrait certainement que les

feux étaient interdits dans son quartier jusqu'en septembre. C'était une raison de plus pour se décider, et faire ça tout de suite.

Dès huit heures, exactement, il téléphona à la compagnie de régulation des incendies pour leur signaler qu'il allait brûler chez lui, à l'intérieur de son jardin, des vieux meubles, des vieux papiers. Enfin qu'il y aurait pas mal de fumée car il avait prévu quelques vieux matelas qui l'encombraient.

Le pompier de service lui assura qu'il avertissait immédiatement la tour de garde, que Joseph-Désiré, le guetteur, surveillerait le coin jusqu'à minuit.

Toute la matinée, Didier remonta, à l'aide d'une brouette à trois roues, tous les petits tas de bois mort et de pignons qu'il avait ramassés quelques jours plus tôt.

Pour varier le plaisir, il utilisait aussi deux grands paniers de rotin qui servaient autrefois à la cueillette des champignons. Quand il en eut assez de porter les paniers, il les abandonna avec leur contenu, sur le tas de bois qui commençait à grossir.

Puis, pour utiliser une dernière fois une vieille couverture de laine grise avant de s'en séparer, il y entassa des pignons puis transporta son fardeau en tenant ensemble les quatre coins de la couverture. Mais il ne s'en servit qu'une fois; elle resta telle quelle sur le tas qu'elle grossit encore un peu. L'emplacement qu'il avait choisi était celui de l'ancien potager de son père. Le feu serait au milieu du souvenir de ses légumes.

Un peu avant midi, le tas était devenu quelque chose d'assez impressionnant. Cela avait l'allure d'un vrai bûcher. "Il faut bien ça pour la brûler toute entière", se dit-il.

Tout ce qu'il avait ramassé l'autre jour, s'entassait là. Au départ, il avait prévu d'utiliser ce bois mort et les pignons

pour allumer sa cheminée.

Mais puisqu'il était riche, il pourrait, sans problème, faire rentrer quelques mètres cubes de chêne en rondins de quarante centimètres de long, il avait les moyens maintenant.

Il tourna quelquefois autour de son tas, il était satisfait de son travail. Il pouvait faire la pause. Il mangea de bon appétit.

Après le repas, il hésita entre faire la sieste ou l'inventaire de tout ce qu'il devait jeter au feu. Il opta pour un troisième choix.

Il alla s'asseoir sur la première marche de l'escalier qui menait en haut du mur mitoyen. Il savoura le temps qui passait. Cela lui permit de se calmer et d'envisager la suite avec sérénité.

Sans bouger de là, il fit le tour de la maison, pièce par pièce, et examina les candidats pour le feu. Il y avait des choses qui étaient trop lourdes ou volumineuses. Il faudrait les couper à la hache. Les morceaux seraient plus facilement transportables.

Sur le coup de deux heures, une estafette des pompiers vint lui amener l'autorisation du feu sur papier officiel. Il placarda l'affiche sur son portail qu'il ferma avec une lourde chaîne à gros maillons.

Ainsi les éventuels voisins qui pourraient se poser des questions auraient la réponse sous les yeux et comprendraient que ce n'était pas un feu public mais un feu privé.

Qu'ici, on brûlait ses affaires en famille. Qu'on n'avait pas besoin de spectateurs.

L'après-midi fut assez agitée car, quelquefois, la hache hésitait avant de s'abattre. Didier dut fermer les yeux de

nombreuses fois pour ne pas trop voir les dégâts.

En fin de journée, les débris s'étaient accumulés les uns sur les autres; c'était un tas géant.

Comme il l'avait annoncé, il jeta au sommet un vieux matelas. Le spectacle qu'il allait s'offrir serait superbe.

Il y eut beaucoup de papiers jetés en travers. D'autres, sévèrement froissés, furent disposés au bas du tas un peu au-dessous du pourtour. C'étaient la plupart du temps de vieux journaux, chiffonnés puis mis en boulets de papier qui devaient servir à démarrer le feu.

Cela lui prit un certain temps mais au final, Didier reconnut que ça avait une belle apparence.

Avec une boîte d'allumettes à la main, il commença à distribuer la flamme aux papiers du bas.

Au premier tour d'allumage, le feu avait pris. C'était parti.

Il fit à nouveau le tour pour vérifier que ça prenait de partout.

Au bout de cinq minutes, il dut se reculer, ça chauffait déjà. Mais tout ne brûlait pas encore. Il y avait déjà des crépitements qui se faisaient entendre depuis le dessous du tas.

Les flammes atteignirent le matelas et une superbe colonne de fumée grise et blafarde monta tout droit vers le ciel, poussée par l'air chaud.

Pour obtenir une belle couleur de fumée, Didier avait mis sur le matelas pourri un épais tapis d'herbes qu'il avait arrachées encore vertes; pour l'odeur, il avait disposé au sommet des branches de laurier tin qu'il avait coupées spécialement pour le feu.

Chaque fois qu'il faisait un nouveau tour, il s'éloignait encore un peu plus.

Maintenant, c'était un beau feu en pleine activité et la fumée

montait rapidement très haut. Il n'y avait pas de vent. La chaleur devenait forte. Il se recula jusque sur la terrasse et resta là à bader le feu, les flammes, la fumée, s'enivrant d'odeurs magnifiques. Les branches vertes crépitaient sous la chaleur.

Le spectacle du feu le rendait heureux.

Lorsqu'il allait repartir faire un nouveau tour d'inspection, il réalisa que Chaminet était là, à son côté. Il était assis sur ses pattes arrières, il badaït lui aussi.

Quand Didier se décida à faire son tour, Chaminet le suivit. Puis ils revinrent sur la terrasse pour admirer le feu.

Une heure après, tout était en braises, si rouges, si chaudes que certaines en paraissaient blanches. Le feu murmurait de satisfaction.

L'odeur qui en venait était un pur plaisir.

Didier et le chat regardaient, se chauffaient.

Quand les branches, les herbes et le matelas furent partis en fumée, il ne resta plus qu'un monceau de matière en feu.

Ils firent un nouveau tour pour pousser vers le feu les morceaux de bois qui s'étaient éloignés.

Didier donnait le plus de force qu'il pouvait à ses coups de râteau mais il n'arrivait pas à s'avancer trop près.

Puis la nuit fut là, le feu devint plus intime. Ils étaient seuls, tous les deux, à regarder le rouge ardent du feu. De temps en temps, Didier rassemblait les braises.

Enfin le tas se réduisit, Didier et Chaminet purent se rapprocher. Il n'y avait plus de fumée, plus de flammes mais un gros tas rouge de feu qui se consumait en silence.

Didier sortit de la poche de son pantalon la photographie.

Il la posa bien à plat sur les dents du râteau et l'amena délicatement sur le sommet du tas. Il l'abandonna au feu.

Instantanément, elle brula, l'image cloqua, devint floue,

changea de couleur et se transforma en un carré uniforme de matière cramoisie qui tenta de s'élever mais se disloqua en miettes qui s'envolèrent chacune de leur côté, continuant de se consumer pour disparaître complètement dans l'air chaud qui montait vers le ciel noir.

Didier regardait, appuyé sur le manche de bois de l'outil. Chaminet était avec lui.

Didier finit par s'asseoir par terre sur les graviers de la terrasse. Le chat vint près de lui et Didier le prit dans ses bras. Ils attendirent, l'un dans les bras de l'autre, que le feu finisse sa vie.

Ils se tenaient chaud.

Il était tard maintenant.

Didier caressa une dernière fois le chat, puis le posant délicatement sur le sol, lui dit:

"C'est fini. Va. Rentre chez toi".

Alors, le chat noir et blanc, sans se retourner, grimpa l'escalier, se retrouva en haut du mur et disparut à la vue de Didier.

Chapitre 13

Cela faisait plusieurs fois maintenant que Didier, en arrivant au pied du Grand Tas, n'avait plus envie de grimper pour aller admirer le paysage alentour et deviner au loin les immeubles de la ville.

Au début, il avait toujours trouvé une excuse pour ne pas monter. C'était ou ses chaussures qui allaient le gêner pour escalader, ou une pluie récente qui avait rendu les pierres trop glissantes, ou bien il pensait tout d'un coup à quelque chose d'urgent qu'il fallait faire immédiatement.

À chaque fois, lorsqu'il tournait le dos à cet encombrant souvenir, une voix intérieure désirait lui poser une certaine question, et Didier faisait comme s'il n'entendait pas.

Puis vint le jour où il fut obligé de se justifier. Alors il dit: "C'est depuis l'incident de la porte mitoyenne, je n'en ai plus le goût".

Et la petite voix répondit: "Mais la vue que tu avais de là-haut, elle vaut pas le coup?"

Didier reconnut que ce tas de cailloux était devenu un obstacle qui l'empêchait de voir comme avant.

"C'est pas moi qui les ai mises là, toutes ces pierres", se dit-il. "Ce sont les autres; ils voulaient cultiver des patates ou des navets, alors ils ont entreposés les cailloux ici, et ça a fait un gros tas. Ils s'en sont débarrassés, voilà tout!"

"Et ils sont plus là, maintenant. À qui est-ce que je vais dire:

Enlevez-moi toute cette caillasse. J'en veux plus".

"Non, il n'y a personne. Ils sont tous partis".

Mais désormais, Didier a les moyens, alors il va aller voir le maçon. Il est sûr qu'il trouvera une solution. Il lui dira ce qu'il est possible de faire pour retrouver sa "belle vue".



Morello, c'est le nom du maçon, écouta Didier avec un demi-sourire. Il connaissait le Grand Tas et comprenait bien pourquoi Didier voulait s'en débarrasser.

Morello proposa à Didier de prendre l'apéritif avec lui. Pendant qu'il allait chercher, les verres, les bouteilles et tout le nécessaire, son esprit travailla rapidement.

Peu de temps après, il revint portant le plateau sur la main comme un serveur de café, il montrait un grand sourire et une figure réjouie.

- Tenez Didier, servez-vous.

Pendant ce temps, je vous explique tout.

C'est une opération assez simple du moment qu'il n'y a pas de limite pour le prix.

Alors, comme je vais pas tarder à prendre ma retraite, ce sera un de mes derniers grands chantiers.

Je crois que je vais vous faire un truc sur mesure. J'ai toujours eu envie de travailler avec ce genre de matériau, la pierre sèche.

Quand je pense à tout le temps que j'ai passé à faire des travaux qui ne m'emballaient pas. Mais cette fois, grâce à vous, je vais pouvoir me rattraper.

Bon, je vais pas vous faire attendre plus longtemps.

Donc, cet énorme tas de pierres vous gêne, vous voulez le supprimer, c'est clair. Morello arrive, il prend votre gros

clapier, et à coups de pioches, de pelles, d'engins mécaniques, de béton et de beaucoup d'argent, eh oui, parce que ça va coûter un peu cher, Morello vous fait un château.

Didier ne s'attendait pas à ça.

- Mais, vous voulez rire. Un château...

Mais, c'est fini ça. Les châteaux, c'était dans les temps anciens. Maintenant, on ne fait plus de châteaux.

- Oui, Didier, je le sais; ça fait quarante ans que je bosse dans la maçonnerie et les travaux publics. Je le sais qu'on fait plus de châteaux.

Mais Morello va pas vous faire un château comme avant. Non, Morello va faire pour vous un château déroulé.

Ça sera la première fois qu'on fera quelque chose comme ça.

Bougez pas Didier.

Suivez-moi.

D'abord, j'arrive avec la 944, c'est elle qui va dégager le terrain. Pour qu'elle puisse passer et rentrer chez vous, je fais sauter un petit morceau du mur qui donne sur le chemin. Ensuite, le mur qui est à l'est, celui qui vous appartient en totalité puisque vous m'avez appris que vous aviez récemment acheté le terrain d'à côté, celui-là je le rase jusqu'en-bas.

J'arrive au tas et il saute lui aussi.

Toutes les pierres sont mises de côté.

À la place du mur et du grand tas, je pose des dalots. Quand le terrain est plat, ils s'emboîtent l'un dans l'autre, quand le terrain se met en pente, alors je les dispose en escaliers. Et comme ça jusqu'au bout.

- Mais les dalots, c'est quoi?

- C'est des tuyaux carrés qu'on utilise pour l'écoulement des eaux de pluie. Et comme vous regardez pas à la dépense, on

utilisera le grand modèle, deux mètres et demi de haut sur deux de large.

Comme ça, vous aurez un mur assez haut et large suffisamment pour pouvoir marcher dessus.

- Ça va être laid ces tuyaux.

- Pas du tout Didier. Contre les parois verticales des dalots on montera un mur de pierres sèches et au-dessus on posera les pierres sèches comme du carrelage.

En haut, on fera de chaque côté un petit muret de pierres sèches. Pour monter sur le mur, on fera plusieurs escaliers en béton qui seront entièrement dissimulés par les pierres sèches.

Dans ce faux mur de pierres sèches, on créera des emplacements en creux pour s'asseoir. Il y en aura à une place et à deux places.

Il y aura aussi une fontaine murale qui alimentera une sorte de grande rigole qui amènera l'eau jusqu'en-bas.

Sur votre terrain on construira quatre capitelles qui seront accolées aux dalots avec lesquels elles communiqueront.

Et à la fin, tout en bas, il y aura un superbe belvédère pour la vue.

Le grand clapier aura disparu. Toutes ses pierres auront servi à habiller les dalots, les escaliers et pour faire les capitelles.

À la place vous aurez un château déroulé avec ses quatre tours, son chemin de ronde, un fossé rempli d'eau et j'en passe.

Ce sera mon chef d'oeuvre.

- C'est séduisant comme idée mais les capitelles, j'en ferai quoi?

- Ce sera des abris.

Une capitelle ça a toujours servi d'abri et ça servira jamais à autre chose.

Dans la première, vous mettrez votre bois de chêne vert coupé en rondins de quarante centimètres de long.

La deuxième servira pour le bois mort, celui que vous ramassez dans votre camp.

La suivante, vous y entreposerez les cônes des pins, des cyprès et du cèdre.

Et dans la dernière, ce sera les aiguilles des pins et les feuilles mortes.

N'oubliez pas qu'elles seront ouvertes sur les dalots. Vous allez pouvoir entasser des tonnes de combustible pour votre cheminée.

Alors, ça vous plaît?

- Oui mais à une condition.

Que ce soit fait le plus vite possible. Si vous pouviez commencer demain matin, ce serait parfait.

Le maçon s'engagea à faire le tout rapidement.

Et pendant les jours qui suivirent, Didier put voir derrière la baie vitrée de son salon les travaux commencer. Ce qui le perturba un peu, c'est que le chantier débutait très tôt le matin, avant le petit jour et ne s'arrêtait que très tard le soir, bien après le début de la nuit.

Didier avait dit "le plus vite possible" et le maçon n'étant pas limité par les coûts, au bout de cinq à six semaines le château déroulé était achevé.

Seule la brèche dans le mur du chemin resta ouverte. Le mur ne fut pas remis en état.

Chapitre 14

Les travaux du château déroulé étaient finis. Le terrain avait beaucoup souffert. La 944 avait fait sa place et même un peu plus, car plusieurs arbres avaient dû être coupés. D'autres avaient été transplantés mais ils étaient en train de crever.

Au-devant du château, on avait littéralement labouré une large bande de terre pour faire disparaître toutes les traces des travaux de construction, pour donner un peu d'allure au sol. Ailleurs, là où les pierres avaient été entreposées, toute la végétation avait été gommée. Mais tout cela allait rentrer dans l'ordre, la nature repartirait, oublieuse de ces petits tracés momentanés.

Le château déroulé avait pris la place du mur Est. D'un côté, il supervisait le terrain que venait d'acheter Didier, de l'autre côté, épaulé par ses quatre capitelles et ses cinq escaliers, il longeait tout le camp de Didier.

C'était imposant. Il était beau et neuf. Tellement, que Didier ne s'était pas encore habitué à lui.

Il avait de nombreuses fois arpenté son nouveau chemin de ronde. Souvent, il s'était arrêté pour découvrir dans le détail le nouveau terrain de l'Est. Mais chaque fois, il allait jusqu'au belvédère pour y jouir de sa belle vue retrouvée.

Plusieurs fois, de préférence en fin de journée, il était allé marcher à l'intérieur des dalots. L'éclairage y était automatiquement déclenché par des détecteurs de présence.

Pour le moment, il n'y avait rien dedans mais il allait y mettre son bois de chauffage. C'était une bonne idée que lui avait donnée le maçon.

Une nouvelle habitude était en train de s'installer, le tour complet du château déroulé. Il montait sur le chemin de ronde par le premier escalier. De là, il descendait jusqu'au belvédère puis rejoignait son camp par le dernier escalier, le cinquième, il l'appelait l'escalier du bas. Tandis que pour le premier, il disait l'escalier du haut. Ensuite, il entrait dans la capitelle du bas (c'était la quatrième) et une fois qu'il était dans les dalots, il ressortait par la troisième capitelle, rentrait dans la deuxième et ressortait par la première capitelle (celle du haut).

Lorsqu'il avançait dans les dalots, il aurait bien aimé avoir l'impression d'être dans un souterrain mais il savait que ce n'en était pas un. Alors, il inventa le nom de surterrain et petit à petit en prit l'habitude. Il n'y entendait que le bruit de ses pas avec peut-être un léger écho.

La promenade dans les dalots était quelque chose de vraiment étrange. Il s'y sentait vraiment seul malgré l'éclairage qui le précédait toujours.

Ce soir, il avait voulu changer et remonter tout le surterrain sans sortir, ni rentrer par les capitelles. À un moment, il entendit des bruits de voix qui venaient de l'extérieur, il sortit par la troisième capitelle.

C'était comme l'avant-veille, certainement le service des eaux qui annonçait encore une coupure d'eau dans le chemin des Hauts de Plouques.

Il marcha un peu plus vite. Il espérait arriver en haut avant que la voiture munie de haut-parleurs ne soit partie.

Soudain, il s'arrêta net, ahuri. Il entendait son nom. Ce n'était pas une coupure d'eau qu'on annonçait, c'était lui

qu'on appelait.

Le type qui faisait ça, devait hurler dans le microphone. Il était tellement stupéfait que quelqu'un l'appelle de cette façon exagérée que ça le fit rire.

Il se hâta. Il arriva au début du château et une fois là, il resta complètement ébahi, il écoutait le type et le regardait gueuler dans son pavillon.

C'était un petit homme, habillé de noir de la tête aux pieds. Il avait autour du cou une large lanière de cuir qui supportait une grande sacoche noire qui pendait devant lui.

Le gars se tenait dans la brèche du mur, exactement au milieu, ses pieds ne pénétraient pas encore dans la propriété de Didier.

Il s'était planté là, à la limite de la trace du mur.

Sa main agrippait un mégaphone orange. Et il gueulait: "Didier Moreau êtes-vous là? Je désire vous rencontrer. Didier Moreau, êtes-vous là, je désire vous parler."

Et maintenant qu'il avait enfin quelqu'un devant lui, il aurait pu s'arrêter, mais non, il continuait sur sa lancée.

D'un geste de la main, Didier lui fit signe d'entrer et d'arrêter ce tapage. Alors, l'homme en noir abandonna son haut-parleur sur le sol et s'avança.

- Vous êtes monsieur Didier Moreau? Ça fait un bon moment que je vous appelle. Où étiez-vous?

- Oui, c'est bien moi. Mais vous, qui êtes-vous pour crier de cette façon? Vous allez ameuter tout le quartier avec votre sonorisation ambulante!

Mais... Je te reconnais. Christian Boillet, on échangeait nos billes à l'école. Tu te rappelles pas?

Alors l'homme en noir chercha dans sa mémoire pendant un moment puis les souvenirs lui revinrent.

- Oui, maintenant que je réfléchis, je me souviens de Didier

Moreau. C'est vrai, moi je collectionnais les agates de verre. Mais je vous aurais pas reconnu, si vous ne me l'aviez pas dit.

Eh bien moi, je suis huissier de justice et j'ai un papier à vous remettre. Donc, vous êtes bien Didier Moreau, domicilié à Plouques, chemin des Hauts de Plouques?

- Et oui, je viens de te le dire!

- Si vous voulez bien signer ici.

Je suis mandaté pour vous signifier et remettre une lettre officielle en provenance de Madame Jeanne Devague, domiciliée à Plouques, Chemin des Hauts de Plouques.

Auparavant, je dois vous en faire la lecture officielle.

- Surtout pas avec ton affreux mégaphone.

- Je commence la lecture.

Didier, il ne m'est plus possible de vivre avec l'idée que la porte mitoyenne puisse un jour s'ouvrir.

Aussi comme ni l'une, ni l'autre n'avons été avertis, moi, de sa présence, toi, de son éventuelle fermeture, je prends à ma charge de la faire boucher des deux côtés à mes frais.

Pour compenser la perte de la porte, je te donne le droit d'utiliser le chemin du mur mitoyen.

En plus, je te ferai poser, où tu le voudras, sauf sur notre mur mitoyen, une porte en fer selon le modèle que tu voudras bien choisir.

La porte sera bouchée samedi prochain et, si tu as alors déjà choisi la porte en fer, le maçon se chargera de tout.

La lettre est signée:

Jeanne, ta voisine à côté de toi.

L'huissier en noir marqua une pause.

- J'en ai fini de la lecture.

Veuillez bien signer ici pour la lecture faite, ici pour dire que vous êtes d'accord pour le jour fixé et une dernière signature pour la remise de la lettre officielle que voici.

Lorsque Didier reçut des mains de l'huissier, l'enveloppe et la lettre officielle, il partit d'un grand rire où il prit beaucoup de plaisir, semblait-il.

- Mais, c'est mon papier millimétré, c'est moi qui le lui ai donné. Ça, c'est un peu fort!

- En effet, c'est bien la première fois de ma carrière, que je vois une lettre ainsi faite. Ah, c'est ça du papier millimétré!

Monsieur Moreau, si j'osais, compte tenu qu'on s'est connu il y a longtemps, je vous demanderais une petite faveur.

- Oui, tu veux visiter mon nouveau chemin de ronde?

- Non, enfin oui, si vous y tenez, je veux bien le visiter, mais ce qui me ferait plaisir, c'est une photocopie de la lettre.

- Mais je peux te donner l'original.

- Ah non, ça, ce n'est pas possible mais une copie, je veux bien.

- Bon, d'accord; on va visiter le chemin de ronde et en retournant je te ferai la copie.

L'huissier rangea sa sacoche et reprit en main le mégaphone, Didier plia la lettre dans l'enveloppe qu'il mit aussitôt dans la poche de son pantalon.

Ils partirent en haut du château déroulé puis descendirent jusqu'au belvédère en partageant leurs souvenirs communs.

Pour remonter, ils passèrent dans le surterrain; l'ambiance devait être assez détendue. L'huissier avait dû mettre en marche son mégaphone car on pouvait entendre: "Didier Moreau êtes-vous là?"

Lorsqu'ils parvinrent au bout des dalots, ils ressortirent par la capitelle du haut. Didier demanda à l'huissier de patienter un instant pour qu'il puisse faire la photocopie de la lettre.

Puis l'homme en noir s'en alla, tout heureux, avec sa copie millimétrée et Didier se retrouva seul avec l'original.

Plusieurs fois il regarda le papier millimétré et en sourit.

Il s'approcha lentement de la porte mitoyenne puis vint s'asseoir sur la première marche de l'escalier de pierres sèches qui menait en haut du mur mitoyen.

Il relut plusieurs fois le texte que Jeanne avait écrit sur le papier millimétré. Il en vint à conclure qu'une autorisation pouvait être équivalente à une invitation.

Il se leva et se retournant, il monta les marches de l'escalier.

Chapitre 15

Didier arriva au sommet de l'escalier, fit encore quelques pas et retrouva le mur mitoyen et son petit chemin de graviers.

Il était bien content d'être là. Il marcha sur le mur jusqu'à l'endroit où il s'incline en direction du sud, pour suivre la pente du terrain.

Il y avait longtemps qu'il n'était pas venu ici.

Le petit tracé de graviers manquait d'entretien. Il faudrait le remettre en état, un de ces jours.

Didier s'assit sur les pierres plates. Il était heureux.

Il avait maintenant deux promenades sur les murs. Le chemin de ronde du château déroulé qui avait été construit avec l'argent de sa tante, puis ce petit chemin de graviers qui parcourait le mur mitoyen.

Pour Didier, les deux promenades n'étaient pas comparables.

Car, de l'autre côté, c'était le chemin de ronde, tout neuf grâce à la tante disparue, tandis que de ce côté-ci, c'était un sentier qui appartenait au passé mais dont la nouvelle copropriétaire, bien vivante celle-là, venait de lui donner la permission de l'utiliser, quand il en aurait l'envie.

Qu'importe, pour Didier c'étaient deux bonheurs.

Lui revint à l'esprit qu'il devait appeler Jeanne pour lui dire que l'huissier avait bien fait son travail.

Il remonta jusqu'à la hauteur de la porte mitoyenne.

Et il réalisa, tout d'un coup, qu'il n'avait pas encore plongé son regard vers le jardin de Jeanne, ni même cherché à savoir si elle s'y trouvait.

Cela ne l'étonnait plus de ne pas retrouver l'ancien terrain de sa jeunesse et encore moins, d'y voir à la place, la maison et le jardin de Jeanne.

Le paysage qu'il avait devant les yeux, lui semblait être là d'une façon naturelle, presque habituelle.

"De toutes façons, pensa-t-il, il faut que je sois honnête avec moi-même. Si je suis encore là, planté sur ce mur comme une grande fêrule, ce n'est pas pour regretter l'aspect passé de mon ancien terrain de jeux. Si je suis là, c'est seulement pour appeler Jeanne".

Il sortit l'enveloppe de sa poche et cria le prénom de Jeanne. Elle dut réagir immédiatement mais, à la façon dont la porte de la cuisine s'ouvrit, Didier put voir qu'il n'y avait pas de précipitation.

C'est Chaminet qui sortit le premier. Jeanne, lorsqu'elle apparut sur le seuil, fit semblant de chercher d'où parvenait l'appel.

- Ohé, Jeanne, je suis là.

J'ai reçu ta lettre.

Il avait dit cela sur un ton naturel. Il voulait faire comprendre que ça avait bien marché, qu'on lui avait transmis le message.

- Tu as reconnu le papier? demanda Jeanne.

- Oui. Dès que je peux, j'irai choisir la porte.

- C'est bien, comme ça nous serons quittes.

Pendant que Jeanne s'était éloignée de sa maison pour s'approcher du mur sur lequel Didier se tenait, le chat noir et blanc se frottait avec insistance aux jambes du pantalon de

Jeanne et lui tournait autour comme pour l'empêcher de marcher, pour qu'elle n'aille pas plus loin.

Au bout d'un moment, il se lasa de la manoeuvre qui manquait d'efficacité et partit se frotter contre un arbre à l'écorce rêche puis finit par s'asseoir sur ses pattes arrières. De loin, il observait la scène des retrouvailles de Didier avec Jeanne.

Dès que Jeanne commença à discuter avec Didier, le chat partit et disparut vers les terrasses du fond, au bout du jardin de Jeanne.

- C'est un grand cadeau que tu me fais en m'autorisant à marcher sur le petit chemin du mur.

- Peut-être bien, mais d'accepter que la porte soit aussi bouchée du côté de chez toi, c'est un cadeau encore bien plus grand pour moi.

Comme ça, elle ne sera plus qu'un souvenir.

Si tu avais la gentillesse de me supporter chez toi pendant que le maçon la bouchera, ça me ferait bien plaisir.

- Mais oui, c'est d'accord; je t'invite et ce sera pour moi un grand plaisir de te supporter.

Après, quand ce sera terminé, je te ferai voir tout ce qui a changé chez moi.

D'ailleurs, tu as peut-être vu tous les travaux car la brèche qui a été faite dans le mur de clôture n'est toujours pas réparée.

- Non, sincèrement, j'ai pas trop regardé.

Tu me feras voir toi-même.

Tu n'oublies pas que tu dois me faire visiter le Grand Tas, comme tu me l'avais promis un jour.

- C'est à dire que le maçon a tout cassé. Enfin, tu verras samedi, je te montrerai.

- Didier, je suis désolée, je voudrai t'offrir quelques fleurs

de mon jardin mais cette année, les fleurs, ça a pas marché.
C'est bien dommage.

- Ne te tracasse pas pour ça; regarde un peu au pied du mur.
Le muscari bleu vient de fleurir sur une motte de terre oubliée.

Avec le chèvrefeuille blanc qui commence à grimper sur les murs de ta maison et une brindille du beau lierre vert qui s'agrippe aux pierres du mur mitoyen, les trois ensembles, cela fera un très joli bouquet.

Ce sera le plus beau bouquet que tu puisses m'offrir.

Jeanne fit ce que Didier lui demandait puis elle regarda le petit bouquet, le sentit et faisant cela, sa bouche s'en approcha comme pour un baiser qu'elle aurait posé sur les feuillages.

Puis elle vint encore un peu plus près du mur et sur la pointe des pieds tendit le bouquet à Didier.

Tous les deux souriaient mais ne disaient plus rien.

Didier tenait dans une main l'enveloppe avec la lettre millimétrée et dans l'autre le petit bouquet.

- Merci beaucoup Jeanne.

Si j'avais pas les mains prises, je pourrais te hisser sur le mur pour te faire la bise.

- Ce sera pour une autre fois, si je suis pas trop lourde à soulever.

Allez, Didier à samedi.

Et Jeanne retourna vers sa maison.

Avant qu'elle n'entre dans sa cuisine Didier la rappela.

- Jeanne.

Elle se retourna.

- À samedi, lui cria Didier, les deux mains en l'air avec sa lettre et son bouquet.

Jeanne lui répondit:

- À bientôt.

Puis elle lui sourit et enfin rentra chez elle.



Ce sera à partir de ce jour que Chaminet aura disparu. Et malgré les nombreuses recherches qu'auront faites Jeanne et Didier, on ne le reverra plus.

Peut-être aura-t-il senti qu'il n'aurait plus jamais rien à faire ici. Il sera allé ailleurs car sa joie de vivre aux côtés de Jeanne l'aura abandonné.

Les chats sauront toujours partir lorsqu'ils auront constaté que leur présence deviendrait inutile.

Chapitre 16

Didier, ce matin, s'est réveillé à peu près en forme mais il est un peu contrarié car, en règle générale, le samedi il va faire sa longue promenade hebdomadaire entre ville et campagne pendant plusieurs heures.

Aujourd'hui, il n'ira pas. Il doit assister au murage de la porte mitoyenne.

Alors, assez tôt, dès qu'il a pris son petit déjeuner, fait sa toilette, son ménage et tout préparé pour son repas du midi, il est sorti sur la terrasse gravillonnée. Il est allé tout droit sur le mur mitoyen.

Pendant qu'il marchait sur le petit chemin de graviers, il pensait à cette journée qui commençait. Elle débutait sans le moindre vent avec un fier soleil qui promettait de belles choses, l'air était d'une propreté irréprochable; tout était pour le mieux.

"Ces journées qui passent, n'ont pas d'existence, se disait-il, mais elles se suivent toutes, l'une après l'autre. Si elles en avaient le pouvoir que retiendraient-elles de nous? Par exemple, cette journée d'aujourd'hui, que va-t-elle voir, à quel événement majeur va-t-elle assister? Elle apercevra des gens qui s'agiteront chez Jeanne.

Quand elle aura compris ce qu'ils font: "Ils muragent une porte", dira-t-elle. Cela va la faire sourire. Elle pensera: "Mais comme ils sont vains! Un jour, ils font des trous, le

lendemain, ils les rebouchent. Comme si cela changeait quelque chose! Ils s'agitent, ils parlent sans cesse, ils sont ridicules mais je les aime bien ces vivants!"

Mais lorsqu'elle verra la troupe passer de l'autre côté du mur pour boucher à nouveau la même porte alors, ce coup-ci, elle rira à gorge déployée. Et toute la journée, elle aura le moral au beau fixe.



Didier fut dérangé dans ses réflexions par des éclats de voix qui lui parvenaient. C'étaient Jeanne et le maçon qui se disputaient, c'était à celui qui crierait le plus fort.

Didier s'approcha (il était toujours sur le mur), il s'assit sur le bord du mur, les jambes pendantes du côté de chez Jeanne.

- Mais qu'est-ce que tu fais là Didier? demanda Jeanne, surprise de le trouver en situation de spectateur.

- Je t'ai invitée à venir chez moi pour le murage, alors je me suis dit que je pouvais aussi m'inviter chez toi.

- Le maçon voulait boucher le trou de la porte avec les pierres de rocaille, celles qui restent des bordures.

Je lui ai dit qu'il n'en était pas question. J'ai exigé qu'il mette des pierres sèches. Il est parti les chercher.

Tu es bien de mon avis?

- Oui, évidemment, avec les pierres de rocaille ça aurait l'air d'une grotte. Je comprends maintenant pourquoi tu t'énervais.

Peut-être qu'il l'a fait exprès, et toi, tu as marché.

Ils en rirent tous les deux.

Quelque temps après Jeanne et Didier virent le maçon et ses aides qui arrivaient avec des pierres sèches neuves.

Il y avait aussi quelques briques de terre cuite ; les mêmes que celles qui avaient servi à la construction de la maison de Jeanne; sur leur côté était gravé en relief le mot monomur.

Toute l'équipe travailla avec beaucoup de précision, dans un enchaînement parfait.

Les briques furent placées contre la porte et jointoyées avec du plâtre à prise rapide.

En moins de temps qu'il n'en avait fallu au maçon et à Jeanne pour se disputer, la porte était hermétiquement bouchée.

Après ce fut le tour des pierres sèches mais ce coup-ci, elles furent posées sans joint. De petits éclats de pierre étaient glissés entre elles à coup de maillet en caoutchouc noir.

Ce fut un peu plus long que pour les briques mais il n'était pas encore dix heures, et c'était déjà fini.

- Et alors, ça vous va? dit le maçon.

- Oui, c'est bien. C'est parfait.

- Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait? On s'en va? demandèrent les aides.

- Et non, les enfants, c'est pas fini. Il faut faire l'autre côté.

- Mais, elle est bouchée cette porte. Qu'est-ce que vous voulez de plus? dit l'un des ouvriers.

Le maçon qui était de son avis, l'empoigna malgré tout par le bras et lui dit:

- Occupe-toi de ta truelle et de ta gamate et file de l'autre côté.

On t'a pas demandé ton avis que je sache.

Jeanne assistait à la scène sans rien dire, elle leva les yeux vers Didier pour savoir ce qu'il en pensait.

Mais Didier n'était plus là, il était déjà parti de l'autre côté.

Il s'apprêtait à recevoir les maçons.

Il courait vers la brèche.

Ils arrivaient déjà.

Le maçon réunit ses hommes devant la porte mitoyenne et leur tint à peu près ce discours:

- Bon, vous vous rappelez certainement ce que vous venez de faire de l'autre côté de la porte.

Eh bien, ici, vous faites EXACTEMENT PAREIL. Je pense que c'est clair. Ceux qui se poseraient des questions, qu'ils se disent que c'est pas leur affaire.

Jeanne et Didier étaient montés sur l'escalier; ils se tenaient à côté l'une de l'autre et regardaient sans bouger.

Personne ne dit mot, c'était presque un silence de cimetière.

Et en haut, toujours le beau temps qui rayonnait dans le ciel bleu où aucun nuage ne passait.

Lorsque la dernière pierre sèche reçut le dernier coup de maillet, Jeanne descendit pour vérifier qu'on ne voyait plus la porte. De la main, elle toucha les pierres qui venaient d'être posées puis elle souffla un grand coup.

Pour elle, c'était la fin d'un long, trop long et douloureux chapitre.



- Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait? On s'en va? demandèrent les aides. Et tout le monde se mit à rire.

Chapitre 17

Le maçon, les ouvriers, Didier et Jeanne se dirigèrent vers la brèche. C'était à cet endroit que Didier avait décidé de faire poser la porte de fer, cadeau de Jeanne, en compensation de la porte du mur mitoyen qui venait d'être muragée des deux côtés.

La nouvelle porte ressemblait beaucoup à celle qui venait de disparaître, peut-être pour toujours.

Didier donna quelques explications sur ce qu'il désirait. Il voulait d'abord que la brèche soit réduite à deux mètres de large. Le maçon fit remarquer que ce serait trop large pour poser une porte mais Didier insista. Il dit que pour la porte, on verrait après.

Les ouvriers et le maçon eurent vite fait de remonter le mur et de réduire la brèche à deux mètres. Comme à cet endroit le mur était épais de deux mètres, la nouvelle ouverture faisait comme un carré. Les ouvriers n'avaient fait, pour le moment, aucun commentaire, ils attendaient la suite.

Didier fit amener la porte et tout le monde put voir qu'elle avait été collée par des points de soudure à son cadre sur tout le pourtour.

Didier montra au maçon qu'il désirait que la porte soit fixée à plat, contre la tranche du passage, contrairement à la façon habituelle où l'on dispose les portes en travers.

- Mais, si on la pose comme ça, on pourra jamais la fermer,

fit le maçon.

- Je n'ai jamais dit que je voulais qu'elle soit fermée. Ce que je veux, c'est une porte qui soit toujours ouverte.

Les ouvriers qui, maintenant, tenaient la porte à bout de bras, essayaient de résoudre le problème. S'ils prenaient appui sur un côté du passage, alors l'autre côté de la porte était dans le vide. C'était évident, ça ne pouvait pas marcher puisque la porte était plus petite que le passage.

Donc, ce fut au tour de Didier de s'enervé.

- Mais vous le faites exprès ou quoi?

Vous comprenez pas que je veux que la porte reste toujours ouverte? Pour cela, il faut fixer le cadre et la porte contre le passage.

Et de cette façon lorsqu'on arrivera devant le passage, la porte donnera l'impression d'être ouverte.

On pourra même imaginer que je viens d'ouvrir la porte pour qu'on puisse entrer.

Alors Didier demanda à plusieurs ouvriers de tenir la porte plaquée contre l'intérieur du passage puis fit venir le maçon à l'extérieur. Ils se tenaient dans le chemin, devant le passage comme s'ils allaient entrer.

- Vous venez chez moi, lui dit-il, vous êtes devant le passage, vous voyez la porte plaquée contre le mur. Vous vous dites: "Tiens, la porte est ouverte, je vais passer par là."

- Mais alors, tout le monde va pouvoir entrer chez toi, dit Jeanne. C'est ça que tu veux?

- Tu l'as dit; c'est exactement ça, lui répondit Didier.

Didier reprit ses explications pour le maçon.

- La porte a été soudée sur son cadre. À chaque coin du cadre se trouvent deux pattes de fixation.

Il suffira de les sceller dans le mur et ce sera terminé.

Effectivement, au bout d'un quart d'heure, la porte fut

définitivement fixée dans le mur.

Le nouveau passage était fini. La porte semblait ouverte, elle servait de passage, elle donnait le droit de passer.

Ceux qui vont se présenter là, pourront s'imaginer, qu'au besoin, il suffit de tirer la porte pour fermer le passage.

Mais lorsqu'ils essayeront, dans un premier temps, de la tirer vers eux, ils verront bien qu'elle est fixée au mur. Et puis, dans un deuxième temps, ils vont réaliser qu'elle est bien trop petite pour barrer le passage.

Et alors, ils diront: "Ça y'est, j'ai compris. On l'a fixée au mur parce qu'elle est trop petite, parce qu'elle ne sert à rien". Mais ils ajouteront tout de suite: "Quelle drôle d'idée!"

Malgré tout, ils vont s'approcher à nouveau de la porte, non pas pour essayer de la tirer encore une fois, mais tout simplement pour lire un petit écriteau où il y a quelque chose de marqué. Ils liront: "Porte Passante"

- En somme, se permit de remarquer un ouvrier, bien que ça nous regarde pas, là-bas, on a bouché une porte qui pouvait servir à quelque chose et ici, on a posé une porte qui ne servira à rien et à personne.

- C'est votre façon de voir les choses, je la respecte, lui répondit Didier.

Mais si vous voulez bien vous mettre à la place des intéressés, d'un côté Jeanne avait une porte qui la gênait parce qu'elle aurait pu s'ouvrir tandis qu'ici je retrouve mon ancienne porte mais ça me déplaît qu'elle puisse se fermer.

Vous avez fait du bon travail, tout le monde est content et après, chacun en pense ce qu'il veut.

Ce fut le signal du départ. Le maçon entraîna les ouvriers qui ramassèrent leurs outils et les dernières pierres sèches qui n'avaient pas été utilisées.

Dans le passage, Didier et Jeanne se retrouvèrent seuls. Avant d'inviter Jeanne pour la visite du château déroulé, Didier vérifia que la porte passante tenait bien.

- Est-ce que tu te rends bien compte du beau cadeau que tu m'as fait? demanda Didier.

- Non, je ne vois pas bien, mais ce qui est important, c'est que tu sois satisfait.

Que nous soyons contents tous les deux.

Chacun a vu ses désirs se réaliser, grâce à la bonne volonté de l'autre.

C'est ça qui est bien.

- Ce coup-ci, je peux te faire la bise.

Alors, ils se rapprochèrent un peu, leurs joues gauches se touchèrent, puis ce furent leurs joues droites et enfin leur bouche se donnèrent un baiser.

Chapitre 18

- Allez, viens. Je vais te montrer le château déroulé, dit Didier à Jeanne, en la prenant doucement par le bras.

- C'est toi qui a inventé cette appellation pour ce gros mur? demanda Jeanne.

- Non, ce n'est pas moi. C'est le maçon.

Mais, tu sais, ce n'est qu'une apparence. Ça a l'air d'un mur de pierres sèches comme ceux qu'on trouve ici, dans le quartier.

En réalité, ce sont des morceaux de conduite d'eau préfabriquée en béton. Ce qui te trompe, c'est qu'ils sont habillés avec des pierres qui ne sont plus sèches, car elles ont été posées avec du ciment par derrière, pour les faire tenir.

- Mais, pourquoi il a fait ça?

- Montons jusqu'au chemin de ronde et après tu verras.

Jeanne et Didier grimpèrent ensemble l'escalier comme des visiteurs qui découvrent un monument pour la première fois.

Ils prenaient le temps d'apprécier le travail du maçon.

Jeanne posait des questions, Didier faisait les réponses.

Jeanne était épatée par ce camouflage parfait du béton qu'on ne pouvait même pas imaginer là.

De temps en temps, Didier disait le prix que ça avait coûté.

Ils traversaient tous les deux un moment particulier. Ils étaient ensemble. Ils vivaient quelque chose de nouveau.

Certainement qu'au plus profond de leur être, ils avaient, chacun de leur côté, envisagé ce voisin, cette voisine et la nouveauté qu'ils allaient apporter dans leur vie.

Lorsqu'ils se trouvèrent au début du chemin de ronde, Didier apprit à Jeanne qu'il était devenu propriétaire de la parcelle de terrain située devant eux, à l'est, aux pieds du château.

- Elle est entièrement close. J'ai fait relever les murs de pierres sèches jusqu'à deux mètres de haut.

J'ai l'intention d'y laisser la nature faire ce qu'elle a envie, avec les moyens dont elle dispose.

Elle longe le château jusqu'en-bas, jusqu'au belvédère.

- Mais dis donc, où tu as trouvé tout l'argent? demanda Jeanne.

- C'est l'héritage que j'ai fait. Ma tante est décédée, elle m'avait désigné comme héritier.

Alors, comme par un coup de baguette magique, du jour au lendemain, je me suis retrouvé riche. Et mes rêves d'enfant sont devenus réalité.

- Oui, mais alors, à six mois près, tu achetais mon terrain et puis moi, je serais allée construire ailleurs.

Tu regrettes pas un peu ces six mois?

- Jeanne, je vais te dire bien franchement, même si j'ai l'impression que tu me pousses un peu dans mon jardin secret, que je ne regrette rien.

Tu es là, à côté de moi, et j'en suis très content, même si ça change ma vie.

- C'est une déclaration?

- C'est le fond de ma pensée.

- Toutes ces constructions, c'est le maçon qui en a eu l'idée? demanda Jeanne, peut-être pour changer de sujet.

- Oui, c'est tout lui. Je suis allé le voir et je lui ai dit que

j'avais un problème avec le Grand Tas.

Et quelques minutes après, il avait tout trouvé, tout décidé. Alors comme ça me plaisait et que je disposais de beaucoup d'argent, je lui ai dit oui mais que ce soit vite fait.

Et voilà le résultat, le faux mur, les cinq escaliers, les quatre capitelles en forme de tour et ici, ce chemin de ronde avec tout au bout, le belvédère pour remplacer le Grand Tas.

- Il a disparu complètement? Je le verrai jamais?

- Oui, c'est fini. Plus de souvenirs, tout est neuf.

- Un peu à cause de moi.

- Oui, car si Usette, ma tante, était partie six mois plus tôt, j'aurais certainement acheté ton terrain et alors, mais quand j'y pense, j'en frémis d'horreur, je me serais enfermé définitivement dans mes souvenirs d'enfance.

Heureusement que ma tante a attendu pour mourir.

- Didier, cette fois, c'est pour moi.

Elle s'accrocha aux deux bras de Didier pour qu'il se baisse un peu vers elle et lui donna un baiser.

- Non, Jeanne, ce n'est pas comme ça. Regarde bien.

Didier tint Jeanne par les épaules, ils se rapprochèrent l'un de l'autre, leurs joues gauches se posèrent l'une contre l'autre puis ce furent leurs joues droites et leur bouche prirent le baiser qu'elles se donnaient.

Sur le chemin de ronde, ils marchèrent un moment se tenant par la main puis Jeanne voulut monter sur le toit de la deuxième capitelle et Didier la laissa aller toute seule.

Il s'appuyait des deux mains sur le parapet et regardait vers son nouveau terrain de l'est comme si déjà il y avait repéré des choses qui avaient changé. Jeanne redescendit enthousiasmée:

- Ça fait vraiment comment un château. C'est super. Je suis vraiment contente pour toi.

- Oui, j'espère que ça va pas trop me monter à la tête, surtout en ce moment.

- Qu'est-ce qui se passe? Ça va pas?

- Mais non, ça va très bien mais c'est que, depuis cet évènement, j'ai moins besoin de travailler à l'agence.

Alors je crois bien que je vais me décider à travailler que le matin et l'après-midi, je resterai chez moi.

- Mais tu vas pas t'ennuyer?

- Non, je ne m'ennuierai pas, je vais écrire des histoires.

- Ah bon! C'est formidable.

On continue la visite?

Ils étaient heureux comme deux enfants qui viennent de réussir à ouvrir une porte qui leur résistait depuis longtemps.

S'ils avaient été plus jeunes, il est certain qu'ils auraient sautillé à cloche-pied comme font les gamins.

Didier voulut reprendre la main de Jeanne.

Elle dit:

- Non, ensemble, à côté, c'est mieux comme ça.

Enfin, ils finirent par arriver au belvédère.

Il y avait encore plus de silence.

Mais au bout d'un petit moment Jeanne dit:

- Ce serait bien d'installer des fauteuils ou des chaises, qu'on puisse s'asseoir, c'est tellement beau. On peut rester là des heures à regarder. Même si c'est pas une merveille, cet endroit est magnifique. C'est simplement beau.

Tu sais quoi?

- Non.

- Je t'envie d'avoir un aussi beau coin pour t'y réfugier, pour y respirer le calme, écouter le silence, sans se lasser.

Je pense que je vais m'inviter souvent.

Tu es d'accord?

- Mais oui Jeanne, bien sûr.

Regarde, tout le bois de chênes verts qui est devant nous et qui arrive jusqu'après la fin de ton terrain, je vais l'acheter. Comme ça j'aurai du bois de chauffage pour ma cheminée.

- Didier, j'ai faim.

- On va aller visiter le faux mur, ce sera vite fait.

Je l'ai appelé le surterrain, c'est un tunnel au-dessus du sol au lieu d'être dessous comme pour les souterrains.

Ils descendirent rapidement le dernier escalier et coururent pour entrer et disparaître dans la dernière capitelle.

Ce n'est que bien plus tard, il était presque une heure, qu'ils ressortirent en haut par la première capitelle.

Didier s'apprêtait à dire au revoir à Jeanne mais elle l'invita à manger chez elle.

Il devait avoir faim, lui aussi, car il sortit le premier du nouveau passage de la porte passante.

Jeanne le suivait et elle eut le réflexe de vouloir tirer la porte comme pour la fermer.

Elle avait déjà oublié qu'elle était fixée au mur, à demeure.

Elle rit de sa méprise et dit à l'intention de Didier:

- Je crois que j'ai plus ma tête, aujourd'hui.

Chapitre 19

Didier a quitté son agence d'affaires à midi. Il est allé acheter son pain à la boulangerie romaine, sans se presser.

Le temps semblait installé au beau fixe. Un doux vent du nord faisait place nette pour le passage du soleil. De temps en temps, de petits nuages blancs jouaient les seconds rôles pour souligner le bleu immense et calme du ciel.

La boulangère était vraiment de bonne humeur, aujourd'hui. Elle donnait l'impression de distribuer ses baguettes aux clients plutôt que de leur vendre. Et à chaque fois, elle affichait son plus beau sourire en guise de monnaie.

Didier a été servi puis il est sorti sur la place et, à ce moment, il a ressenti le besoin de divaguer dans les rues de la ville. Ses pas l'ont amené jusqu'au jardin du musée.

Il savait que ce lieu avait été fermé et il voulait, peut-être, voir ce qu'il en était.

Le jardin n'était pas très éloigné de la boulangerie car, après deux petits morceaux de rue et quelques tournants, il a aperçu la porte du jardin: les grilles de fer étaient encore fermées.

Un peu déçu, un peu irrité, il s'est quand même approché. Il n'y avait personne alentour, il était seul. Il essaya de pousser les grilles pour vérifier que la porte était bien verrouillée.

Alors, il s'est appuyé des mains sur les grosses barres de fer et, tout bas, il a murmuré, comme pour une comptine:

"Laissez-moi entrer, laissez-moi passer, je veux entrer, je veux assister au concert".

En même temps qu'il se demandait pourquoi il venait de prononcer ce dernier mot, il entendit une sorte de musique symphonique qui arrivait jusque dans ses oreilles.

Apaisé, il écouta la musique qui sortait des fenêtres ouvertes pour venir enchanter ce lieu vide où personne ne se trouvait car toutes les entrées étaient barricadées, nul ne pouvait y pénétrer.

Pendant que les flots sonores débordaient avec joie des grandes baies, il plongeait avec un immense plaisir son regard dans le bleu du ciel.

Le vent courait dans le jardin et venait frapper Didier au visage comme pour le faire bisquer et entamer avec lui une grande conversation.

Quelques minutes passèrent et ce spectateur, cet auditeur solitaire qu'était devenu Didier fut doucement gagné par une grande euphorie.

Il s'imaginait assis confortablement dans un fauteuil rouge à l'écoute de cet orchestre qu'il ne voyait pas.

Puis une poussière qu'il reçut dans l'oeil vint troubler ce bonheur.

Il détacha ses mains des grilles et se frotta la paupière, essayant de faire partir l'importune qui venait le gêner.

Pourquoi pensa-t-il à Jeanne? Lui-même n'aurait su répondre. Mais subitement, lui prit l'envie de l'inviter pour qu'elle vienne participer avec lui à ce grand spectacle qu'il vivait tout seul.

Aussitôt, il l'appela:

- Allo, Jeanne, tu devineras jamais où je suis.

- ...

- Je suis au jardin des Minimuses.

Il y a un concert, tu devrais venir, c'est formidable.

- ...

- Tu vas à la boulangerie romaine! Mais, c'est juste à côté! C'est tout de suite après la place pavée.

Viens me rejoindre.

- ...

- Oui, d'accord. Je t'attends.

Il renferma le téléphone dans son étui et le fourra dans la poche arrière de son pantalon. Puis il reposa ses mains sur les grilles.

Il était bien content que Jeanne vienne écouter la musique avec lui. "C'est chouette, elle arrive", dit-il, comme s'il parlait aux grilles.

Et de joie, recommença sa plainte: "Laissez-moi entrer, laissez-moi passer, je veux entrer, je veux assister au concert". Il débuta à voix basse mais cela devint rapidement une jubilation, et il finit presque par hurler.

Pendant que le ton montait, de plus en plus haut, Jeanne survint au début de l'impasse qui menait aux grilles du jardin.

Dès qu'elle aperçut Didier accroché aux barreaux et criant à tue-tête, d'une voix très forte et plus aiguë que sa voix normale, elle se mit à sourire puis très vite, elle ria.

Elle finit par l'appeler:

- Eh ! Didier!

Tout de suite, il s'arrêta et se retourna.

- Ah! Jeanne. Je savais bien que tu viendrais. Grand merci d'être venue.

Ils se donnèrent un baiser suivant leur nouvelle façon et restèrent quelques instants l'un près de l'autre. Jeanne demanda à Didier pourquoi il voulait que les barrières s'ouvrent.

- Mais regarde un peu ce jardin, je n'ai jamais rien vu d'aussi beau.

Les moineaux cherchent leur nourriture dans les gazons, et le hochequeue les suit de près.

Le vent dans le ciel s'amuse avec les martinets qui lui courent après. Et à chaque passage, le flot d'air bouscule les grenadiers qui ne savent pas bien se défendre. Et chaque fois, leurs jolies fleurs orange criard tombent par terre sans rien dire.

- Mais tu m'as appelée pour le concert. Je n'entends rien, je ne vois rien.

Didier fut un peu désorienté par la remarque de Jeanne. Il dut constater que maintenant, peut-être depuis que Jeanne était arrivée, la musique s'était arrêtée.

Et reprenant son idée, il se lança dans une grande explication:

- Habituellement, ceux qui arrivent ici les premiers occupent les meilleures places. Ensuite viennent les amis des musiciens. Après, les dernières places sont payantes mais ce sont souvent les moins bonnes.

- Mais la musique où elle est? demanda Jeanne.

- Ce doit être la pause; l'entracte comme on dit.

- Et les Minimuses, c'est quoi? C'est le nom des musiciens?

- Non; ce sont les petits bonshommes qui surveillent. Ils ne sont pas plus grands que des nains de jardins.

Ce sont des petits buis spécialement taillés; chacun représente un personnage.

Leur taillage est fait par les élèves et les professeurs de l'École de la Taillerie des Minimuses.

- Quoi! Et c'est pour voir ça, que tu m'as fait venir!

Mais Didier, ça va pas, tu te moques de moi!

Jeanne s'enflammait. Elle était furieuse, maintenant. Elle

s'apprêtait à partir lorsque, sans prévenir, la musique reprit. Cette fois, l'orchestre devait répéter une partition de musique moderne. Les sonorités semblaient légères comme du cristal. Les instruments jouaient tous ensemble puis, peu à peu, ils s'effacèrent l'un après l'autre, et il ne resta plus que le piano qui joua un long moment.

Après lui, chacun des musiciens joua seul avec son instrument.

Jeanne et Didier écoutaient la musique que le vent n'arrivait pas à troubler.

Les sons étaient purs, il n'y avait aucun bruit qui aurait pu les déranger.

Même les bandes rapides de martinets se taisaient. Elles voguaient dans l'air comme des bateaux pirates à la poursuite d'insectes qu'elles seules savaient là. Elles semblaient repasser sur des lignes mystérieuses que Didier et Jeanne ne pouvaient voir.

Sur les carrés d'herbe au vert éblouissant, les moineaux picoraient avec précision et le plus grand sérieux.

Le hochequeue les suivait toujours mais il semblait être constamment à la traîne.

En silence, les Minimuses surveillaient le spectacle musical. Didier et Jeanne se tenaient aux grilles d'une main. Ils étaient appuyés l'un contre l'autre, épaule contre épaule.

La musique de l'orchestre qui répétait avait l'air de leur plaisir. Elle déversait sur eux des notes de gaieté, de bonheur sonore. Et puis... Et puis, la musique s'arrêta. La répétition devait être finie.

Didier gardait le silence, Jeanne aussi mais son regard fut attiré par un panneau accroché aux barreaux de fer de la grille. Elle y lut le vrai nom du jardin.

Puis se tournant vers Didier, elle lui dit:

- Alors, ça y'est, tu as commencé ton nouveau travail, tu inventes maintenant?

Didier l'entraîna vers la sortie de l'impasse pour lui répondre:

- Oui, je ne travaille à l'agence que le matin. L'après-midi, je reste chez moi.

- Et tu écris.

- Oui, je joue avec les mots.

Alors, elle lui dit:

- Mais pourquoi écrire?

- Pour imaginer des personnages, pour inventer des histoires qui font naître des rêves.

Et alors, elle lui a dit:

- Écrire pour qui?

- Pour les gens qui, en rêve, vont s'approcher d'autres personnes et connaître leur vie.

Pour créer, comme le disait Selma: "Les châteaux indestructibles des rêves et de l'illusion".

- Qui c'est Selma?

- C'est un écrivain suédois du siècle dernier, Selma Lagerlöf. Elle a eu beaucoup de succès et ses histoires ont fait le tour du monde.

- Ah bon.

Dis-moi, je suis à pieds aujourd'hui, tu me ramènes?

Chapitre 20

Dans le mur mitoyen, on ne voyait plus la porte. Elle avait disparu derrière un amoncellement de pierres.

Mais chaque fois que Didier passait devant, il remarquait le rectangle de pierres neuves qui n'avaient pas la même couleur grise que les pierres du mur.

Cette différence lui rappelait le passé.

Et Didier ne voulait plus se souvenir.

Il voulait qu'autre chose le distraie ou bien lui fasse oublier.

Il cherchait de quelle manière il pourrait cacher cette trace, témoin des jours anciens. Le présent l'intéressait beaucoup plus.

Didier a certainement évoqué cette préoccupation devant ses amis ou bien il en a parlé à quelqu'un venu pour le voir ou pour visiter son château déroulé.

Toujours est-il que ce petit souci est arrivé jusqu'à la connaissance d'un voisin proche du mazet de Didier. Ce voisin veut rester anonyme et ne veut pas être connu autrement que comme "proche voisin".

Donc, le proche voisin a su que Didier avait un problème, il est venu lui proposer une solution.

Le proche voisin lui a expliqué qu'un beau jour, il y avait quelques années de cela, il s'était retrouvé à la retraite et avait eu grand peur de s'ennuyer chez lui à rester à ne rien faire.

Comme il n'avait pas de dons particuliers, qu'il avait horreur du jardinage, qu'il n'était pas un bon bricoleur, et bien, il s'était lancé, tout seul, dans cette branche de la maçonnerie qu'on nomme la technique de la pierre sèche.

Il voulait apprendre le travail du pierreur à sec.

Son premier apprentissage, il le fit chez lui. Sa maison était entourée de murs de clôture en pierres sèches qui datait de bien avant.

Il a démonté ses quatre murs, l'un après l'autre et il les a reconstruits. Le premier, il s'en rappelle encore, il lui restait beaucoup de pierres alors à partir du deuxième, il a eu l'idée de refaire le mur plus épais et comme ça toutes les pierres étaient utilisées pour la reconstruction. À la fin, c'est à dire au quatrième mur, il considéra qu'il avait acquis la bonne technique.

Il était très satisfait de lui.

Il s'est alors proposé chez quelques voisins pour remonter de vieux murs qui s'étaient un peu avachis.

Il est allé jusqu'à refaire entièrement des murs de propriétés qu'il considérait sans maître.

Et puis, il a eu l'idée des capitelles, mais tout de suite il a vu que c'était fort compliqué.

Aussi, il s'est installé dans la garrigue pour se faire la main sur des constructions écroulées qui n'appartenaient apparemment à personne et, à force de patience, il y est arrivé.

Assuré par son expérience, il s'est mis à construire des capitelles chez lui. Mais ce genre de bâtiment prend beaucoup de place, c'est pourquoi il a fait des modèles réduits pour les enfants. Il a même fait des niches pour ses chiens, en forme de capitelle.

- Bref, dit-il à Didier, votre proche voisin est devenu un vrai

pierreux à sec et comme j'ai entendu parler de votre problème, je suis venu pour vous proposer d'en construire une qui vous cachera ce que vous ne voulez plus voir.

- Oui, répondit Didier, votre offre est très sympathique mais j'ai un peu peur que cela fasse beaucoup trop de capitelles chez moi. Pensez un peu, qu'avec mon château déroulé, j'en ai déjà quatre.

- Bien sûr, mais sans vouloir vous contrarier, je vous rappellerai que ce sont de fausses capitelles.

Je connais toute leur histoire, le maçon les a construites en béton et puis ensuite il les a habillées de pierres avec du mortier pour les faire tenir.

Tandis que celle que je vous propose sera une vraie de vrai et vous n'aurez pas de scrupule à la faire visiter.

Je vais vous laisser réfléchir quelque temps et pour vous montrer que je suis désintéressé, que c'est uniquement pour vous faire plaisir, je vous la ferai gratuitement et j'apporterai moi-même les pierres. Je sais un endroit où j'en trouverai de belles.

Alors, c'est entendu, je reviens vous voir et vous me direz, oui ou non.

Sur ce, le proche voisin est parti mais il est revenu plusieurs fois à la charge car il sentait bien que Didier n'était pas trop favorable à la chose.

Tant et si bien qu'à la fin, il proposa à Didier de prendre l'avis de Jeanne.

La suggestion du proche voisin déclencha la colère de Didier car il avait utilisé l'expression de "votre future épouse".

Didier lui répondit aussi sec:

- Non seulement vous faites le pierreux à sec mais en plus vous voulez peut-être devenir marieur.

- Mais Monsieur Moreau, c'est ce que tout le monde dit dans le quartier, que vous allez bientôt marier votre voisine. Et d'ailleurs, je me permets d'ajouter, sans vouloir trahir qui que ce soit, que nous sommes tous bien contents pour madame Devague et pour vous.

Je peux vous assurer que tous vos voisins trouvent que vous formez un très beau couple.

- Écoutez un peu, proche voisin, vous avez l'autorisation de dire à "qui que ce soit" qu'il ne faut pas inventer des histoires qui ne tiennent pas debout. Vous leur direz qu'ils sont bien gentils de penser à nous, d'y penser souvent mais qu'ils se trompent, et puis vous leur conseillerez de ne pas prendre leurs rêves pour la réalité.

Malgré tout, je vais, de ce pas, suivre votre suggestion et aller demander l'avis de ma voisine.

Sans rien ajouter, le proche voisin, pierreux à sec et marieur à ses heures, s'en alla.

Didier amusé de l'affaire, prit la direction de l'escalier pour monter sur le mur mitoyen.

Lorsqu'il y fut arrivé, il aperçut Jeanne au fond de son jardin.

Ohéééééé! Jeaaaaaannne! C'est Didiéééééééééé!

Attirée par le bruit, Jeanne le vit sur le mur et se demanda ce qu'il lui voulait à cette heure tardive de l'après-midi.

- Ouiiiiiiiiiii! J'arrrriiiiiive!

Pour répondre à l'appel pressant de Didier, Jeanne est remontée au travers de ses terrasses en pente et elle s'est rapprochée du mur.

Elle essaye d'entendre ce que lui raconte Didier mais maintenant il s'est mis à parler moins fort, en se retournant de tous les côtés comme si quelqu'un l'espionnait.

Alors, il a fini par faire un geste de la main pour qu'elle

vienne tout près du mur, puis il lui dit:

- Viens, j'ai un secret à te dire.

Didier se pencha du haut du mur et tendit ses mains à Jeanne.

Le mot secret a peut-être décidé Jeanne, car elle lui demande:

- Comment je vais faire pour monter?

- Donne-moi tes mains, je vais te hisser jusqu'en haut. Tu n'as qu'à appuyer tes pieds sur les pierres du mur.

Le début fut un peu compliqué mais Jeanne finit par arriver à la hauteur de Didier qui reculait sur le mur au fur et à mesure que Jeanne montait.

Elle n'était pas bien lourde et ce fut presque facile de la soulever.

Au dernier mouvement qu'elle allait faire pour mettre les pieds sur le haut du mur, Didier la lâcha pour la prendre à bras le corps. Jeanne avait certainement pressenti la manoeuvre car elle se jeta contre lui et le serra fort contre elle.

Leurs corps furent, un instant, l'un contre l'autre, en silence mais en grand émoi.

Puis Didier la reposa sur le mur.

- Tu es assez délicat tout de même, tu n'es pas arrivé à m'étouffer. C'était ça que tu voulais faire?

- Non, jamais de la vie. Mais j'étais bien content d'avoir l'occasion de te saisir et te serrer contre moi.

- Oui, moi aussi.

Allez, dis-moi le secret, j'ai hâte de savoir. J'espère que c'est pas une farce et que tu n'as pas inventé quelque chose uniquement pour me serrer contre toi.

- Eh bien, je viens d'apprendre que tout le quartier pense que nous allons bientôt nous marier.

Voilà le secret.

Aussitôt que Didier eut fini de dévoiler le fameux secret, ils partirent tous les deux dans un grand rire fou.

Ils s'assirent sur le rebord du mur, l'un à côté de l'autre.

Didier entourait Jeanne de son bras pendant que Jeanne dessinait avec son doigt des cercles sur les joues de Didier.

Lorsqu'ils eurent fini leur moment de gaité, Jeanne dit:

- Ils sont vraiment charmants tous nos voisins. Je crois qu'ils nous aiment bien.

Non, mais soyons sérieux. Tu voulais me dire quoi?

- C'est le proche voisin. Il est venu me proposer de construire une capitelle contre le mur pour que je ne voie plus les traces de la porte.

- Mais c'est fini les capitelles.

On ne fait plus de capitelle de nos jours.

Et puis, tu en ferais quoi?

- Ça peut toujours servir à abriter quand il pleut.

- Oui, enfin si tu vois les choses comme ça.

En tout cas, c'est bien vrai que ça cachera la porte.

C'est ainsi que le proche voisin construisit la capitelle, une vraie.

Et lorsque vint le jour de l'inauguration, le proche voisin put proposer aux invités de faire pareil chez eux.

Il se trouva quelqu'un dans l'assistance qui posa la question comme l'avait déjà fait Jeanne:

- Mais ça servira à quoi?

Chapitre 21

Quand tous les invités furent partis, c'étaient pour la plupart des voisins, Didier se retrouva seul avec Jeanne.

Pour s'éloigner un peu de l'évènement, pour prendre du recul par rapport à la capitelle qui illuminait le mur par la blancheur et la propreté de ses pierres neuves, ils montèrent sur l'escalier.

Ils s'assirent sur la dernière marche.

- Ce serait bien si on pouvait se tenir assis sur le mur, dit Jeanne.

- Il suffit de s'asseoir sur le bord, soit de mon côté, soit du tien.

- Tu parles! C'est d'un pratique! Et puis, avec la hauteur du mur, j'ai toujours peur de tomber.

- Alors, on pourrait mettre des chaises, ou bien un grand fauteuil en bois mais je crois que le résultat ne serait pas fameux. Ni sur le plan de l'esthétique, ni sur celui de la stabilité.

- Oui, c'est vrai...

Didier, je crois que j'ai trouvé.

Jeanne se mit debout puis alla sur le mur.

- Didier, viens voir, que je t'explique.

Jeanne fit quelques pas sur le petit chemin de graviers, en direction du sud.

- À cet endroit, le mur est assez large pour y creuser une

sorte de trou assez grand.

Au milieu, on ferait un autre trou. Et en se débrouillant bien, ça nous ferait un double banc. On pourrait s'asseoir d'un côté ou de l'autre. Ou bien, moi d'un côté, toi de l'autre.

- En somme, si j'ai bien compris ce à quoi tu penses, on aurait un double banc à deux places avec, au milieu, la place pour les pieds et les jambes.

Si je résume le projet, ça ferait une loge pour quatre personnes assises.

- Ah, non! Surtout pas!

Il n'en est pas question.

C'est notre coin et, il est hors de question que quelqu'un d'autre que toi ou moi s'installe ici.

- Jeanne, ce n'est pas la peine de t'énerver, ce que je disais, ce n'était qu'une mesure de quantité.

- Didier, ça y'est. C'est clair maintenant.

Sur notre mur, nous allons faire un double siège comme ça on pourra se mettre comme on veut, à côté ou en face et dans les deux cas, on pourra allonger nos jambes pour poser nos pieds sur le siège d'en face.

- Ça va être bien, mais qui va faire le trou?

- Nous allons le faire ensemble. Et puis, au besoin, si nous avons un problème, le proche voisin nous conseillera.

- Et on commence maintenant?

- Oui, on va marquer l'emplacement du trou.

Didier s'en alla chercher de la peinture et un pinceau. Quant à Jeanne, elle voulait son mètre déroulant pour bien faire les choses. Elle retourna chez elle pour le prendre.

Ils tracèrent les lignes d'un rectangle d'un mètre de large sur une longueur une demi-fois plus grande.

La première question pratique fut de savoir où seraient mises les pierres qui allaient être enlevées du mur.

Didier proposa de les lancer chez Jeanne, prétextant qu'elles pourraient, plus tard, servir à faire un escalier pour que Jeanne puisse monter sur le mur.

La question fut rapidement réglée: Jeanne ne voulait pas d'escalier qui descendrait dans son jardin, chez elle.

Elle ajouta que les pierres, elle n'en avait pas l'utilité, qu'elle les donnait à Didier.

Elle lui proposa même:

- Si d'ici quelques temps, tu vois que tu ne t'en sers pas, tu pourras les donner au proche voisin, ça lui fera plaisir.

Donc, ils se mirent tout de suite au travail en dégageant, dans un premier temps, les pierres qui venaient le plus facilement, et en ayant soin de ne pas toucher, pour le moment, celles qui étaient marquées des traits du pinceau.

Mais le soir venait et demain, Jeanne et Didier iraient travailler, aussi ils stoppèrent le chantier en se donnant rendez-vous pour la fin de la semaine.

Ils pensaient qu'en deux jours, le samedi et le dimanche, ils seraient sinon au bout de leur travail, au moins l'auraient bien avancé. Didier promit de se procurer du plâtre et Jeanne d'apporter un seau, une truelle et un baquet à ciment pour boucher les trous et faire tenir entr'elles les pierres afin que ce double siège ait un peu d'allure.

Tous les deux tinrent leurs promesses, et même un peu plus, puisque Didier amena aussi un marteau et un burin pour pouvoir casser les pierres qui gênaient.

Des deux, ce fut Jeanne la plus matinale, car lorsque Didier (qui l'avait vue passer sur la terrasse gravillonnée) sortit la rejoindre, elle était déjà sur le mur en tenue de travail.

Elle jetait des pierres chez Didier. Faisait-elle exprès de jeter les pierres les unes sur les autres pour faire du bruit, pour donner de l'importance à ses gestes, ou bien plus

simplement, pour marquer sa joie?

Cette journée du samedi fut bien occupée car le trou était assez large et bien long comme il fallait.

Quelquefois les pierres étaient dures à déloger. Certaines, trop grosses, durent être cassées à coups de marteau et de burin. Didier frappait et Jeanne le regardait faire. Dès qu'un morceau se détachait, elle le saisissait et l'envoyait sur le tas, de l'autre côté du mur, chez Didier.

À la fin de la journée, le double siège prenait formes.

Demain il ferait jour et ils boucheraient les trous avec le plâtre. Ils entreposèrent les outils et le sac de plâtre dans la capitelle vide.

La nuit, le temps changea, le dimanche passa sous la pluie, et les travaux furent reportés au samedi suivant.

La semaine fut profitable car Didier eut l'idée de faire couper quatre morceaux de bois dur qui devinrent les dossiers et les plats des deux sièges et furent scellés dans le mur.

Samedi soir, c'était fini.

Dimanche, ils occupèrent leur loge dans le mur. Jeanne et Didier avaient amené de quoi manger. Il faisait beau temps. Ils étrennèrent leurs places, tantôt se mettant à côté sur le même banc, tantôt en face l'un de l'autre.

- On a bien calculé notre coup, car des quatre places où je peux me mettre, je vois encore bien chez moi. S'il y avait quelqu'un je le verrais.

- Mais je crois savoir qu'il n'y a jamais personne chez toi.

- Oui, c'est un peu vrai. C'est comme ça que je vis. Je l'ai choisi comme ça.

Par chance, je suis à côté de toi. Ça me suffit.

- Le gros problème, ce sera pour monter jusqu'ici.

- Mais, c'est pas compliqué: ta porte passante est toujours

ouverte et quand j'aurai besoin ou envie de venir dans notre coin, je passerai par chez toi.

- Comment on pourrait l'appeler, le coin?

- Comme il est un peu en hauteur, qu'il y a des sièges et qu'au-dessus c'est le bleu du ciel, on peut dire l'avion.

Qu'est-ce tu en penses?

- Oui, c'est joli. Mais si on se voyait plutôt dans nos maisons, ce serait plus confortable.

- Mais oui, bien sûr, mais ce serait chez toi ou chez moi.

- Ici, nous sommes chez nous.

- C'est quand même un drôle de truc ce que nous avons fait là; tu ne trouves pas?

- Non, c'est un endroit idéal, au soleil pour se rencontrer, pour parler.

C'est comme un bulle ouverte sur l'extérieur.

Nous sommes proches l'un de l'autre.

Nos deux corps occupent tout le même espace.

Nos bras, nos jambes peuvent se toucher, se croiser.

Nous pouvons être ensemble, là, sans rien dire, en voyage sur notre mur mitoyen

- Oui, je vois bien ce que tu veux dire.

Nous sommes comme deux jumeaux dans le ventre de leur mère.

Chapitre 22

Il était un peu plus de onze heures lorsque Didier reçut un appel sur son téléphone portable.

Dès qu'il entendit l'appareil faire "Miaou", il sut que Jeanne l'appelait.

C'était inhabituel qu'elle l'appelle le matin à son agence d'affaires mais sur son portable, c'était vraiment rare.

Didier réussit à attraper son téléphone après trois Miaou et il appuya sur le bouton vert qui clignotait.

- Allo, Jeanne. Comment vas-tu?

- Didier, au secours, viens m'aider.

- Qu'est-ce qui t'arrive?

- Ils ont envahi tout le château déroulé. Ils font un vacarme pas possible, c'est effrayant.

J'étais venu dans l'avion vers les dix heures; je voulais finir de boucher les trous des pierres. Et tout d'un coup, ils sont entrés chez toi au son des tambours.

C'était si fort que ça m'a fait peur. Tout tremblait à cause de la musique.

Je me suis aplatie entre les deux sièges pour pas qu'ils me voient. Il en est venu au moins une cinquantaine; ils ont tous des instruments de musique. Ils font un bruit épouvantable.

Didier, j'ai peur.

- Jeanne, je suis vraiment désolé. J'aurais dû te prévenir.

C'est l'école de musique de Plouques. Madame Boyer et son assistante Micheline sont venues me demander si elles pouvaient organiser un spectacle musical autour du château, je pouvais pas leur refuser ça. Je les ai autorisées, bien sûr.

Tu n'as pas vu, devant notre mur mitoyen, j'ai disposé une chaîne rouge et blanche en plastique avec un panneau: "Zone sensible - Ne pas franchir la barrière".

- Si, je les ai vus; même que ça m'a fait rire. Je croyais que c'était une blague et que tu les avais mis là pour moi.

Mais fais quelque chose Didier, j'en peux plus. J'ose plus bouger de là.

Viens à mon secours, s'il te plaît.

- Mais, Jeanne, ce ne sont que des enfants. Que veux-tu qu'ils te fassent?

- Oui mais avec eux, il y a deux femmes avec des sifflets à la bouche.

Elles me font peur. Elles arrêtent pas de siffler comme des folles.

Didier, viens m'aider. J'en peux plus d'avoir peur de ces femmes. Y'en a une qui est énorme, j'ai peur, Didier.

- Bon, j'arrive tout de suite.

Juste le temps de dire à Dora que je sors, de prendre la voiture, et puis je suis là.

Jeanne calme-toi, d'ici quelques minutes je serai avec toi.

- Merci Didier, j'ai confiance en toi, je m'en remets entièrement à toi, je t'attends.

Peu de temps après, Didier franchissait le passage de la porte passante.

Dès qu'elle le vit arriver, la deuxième maîtresse, Micheline, lança dans l'air un violent coup de sifflet et toutes les activités en cours furent stoppées. Elle siffla une seconde fois mais plusieurs notes à la suite.

Tous les enfants abandonnèrent leurs instruments au sol et se tournèrent vers elle; ils étaient tous debout, immobiles.

Alors la maîtresse de musique, Madame Boyer, s'avança cérémonieusement vers Didier.

- Bonjour Monsieur Moreau, vous venez nous voir travailler, c'est gentil de votre part. Et encore merci pour votre décor, le château est magnifique.

- Bonjour mesdames, bonjour les enfants. Je ne veux pas vous déranger. Faites comme si nous n'étions pas là.

Je vais rejoindre Jeanne et vous laissez continuer vos préparations pour le spectacle.

Nouveau coup de sifflet et les enfants ensemble s'adressèrent à Didier:

- Grand merci à Didier et à Jeanne de nous avoir prêté votre château. Nous allons vous jouer un petit air de musique.

Et pendant que Didier montait l'escalier du mur mitoyen pour rejoindre Jeanne dans l'avion, les enfants interprétèrent la musique d'une comptine: "Colchiques dans les prés". Évidemment, ce n'était pas encore la saison de ces jolies fleurs parme clair mais la musique était lente et douce. Didier pensa que cela calmerait un peu Jeanne.

Dès que Didier fut près d'elle, elle se serra contre lui sans rien dire.

Puis le morceau fini, l'attention de la classe se détourna de l'avion et les enfants reprirent leurs répétitions.

Ils étaient réunis en plusieurs groupes, tout autour de morceaux de tissu de couleur jaune étalés sur le sol de la terrasse gravillonnée.

Chaque groupe répétait un air différent et cela donnait l'impression d'une agréable cacophonie.

L'heure du repas arriva, et les instruments furent posés sur les carrés de tissu jaune.

La jeune maîtresse abandonna son sifflet rose pour distribuer de longs morceaux de pain coupés en travers, contenant le repas.

Chaque groupe reçut aussi de l'eau en bouteille et des gobelets de carton.

Madame Boyer, avec son sifflet rouge à la bouche, faisait lentement le tour des enfants, jetant de temps à autre, quelques gros coups de sifflets stridents.

Puis, à son tour, elle se mit à manger et le calme vint.

Les enfants mangeaient assis autour de leurs instruments.

Didier avait proposé à Jeanne de venir manger chez lui mais elle ne voulut pas descendre, elle refusa de quitter l'avion.

Aussi Didier alla-t-il réclamer aux maîtresses du pain et de l'eau comme pour les autres enfants.

Il revint vers Jeanne et ils mangèrent tous deux dans l'avion.

Jeanne ne parlait pas.

Elle semblait terrorisée par la grosse maîtresse qui devait bien faire dans les cent kilogrammes.

Il faut dire que Madame Boyer se portait plus que bien, elle n'était pas bien grande mais fort enveloppée. Elle avait les bras d'un homme, une poitrine impressionnante, un arrière-train à l'avenant, des cuisses de joueur de rugby, des jambes courtes et bombées. Sur la tête, elle avait une longue et épaisse chevelure noire.

Puis tout d'un coup, Jeanne se mit à parler:

- J'ai l'air ridicule.

- Mais bien sûr, mais nous le sommes tous les deux, si ça peut te soulager.

Ça nous donne l'occasion d'être ensemble.

Et puis comme ça, nous serons aux premières loges pour le spectacle.

Après le repas fini, les élèves eurent droit à une petite

récréation.

Ils s'égayèrent presque tous dans le camp de Didier courant, jouant, chahutant, criant, chantant à se déchirer la voix.

Les deux maîtresses, Madame Boyer et Micheline, étaient assises sur la terrasse, le dos appuyé à la maison de Didier, elles parlaient sans arrêt. Madame Boyer avait apporté une bouteille de vin. Micheline ne buvait pas.

Vint le moment où il fallut rassembler tout ce petit monde. Les deux maîtresses se levèrent et jouèrent du sifflet avec rage. Les enfants revenaient à regret, mais pour finir, les groupes se reformèrent.

Rassemblés autour de leurs instruments, on attribua à chaque élève une veste de couleur fluorescente pour distinguer les équipes.

Les élèves qui devaient monter sur le château étaient ceux qui avaient un instrument d'orchestre; ils eurent une veste jaune.

Les autres enfants, les plus jeunes, n'avaient pas d'instrument mais un sifflet. Il y en avait de toutes sortes, en bois, en fer, en plastique, en cuivre. Certains étaient équipés d'ocarinas. Tous ceux-là s'habillèrent de vestes orange.

La maîtresse Micheline portait une veste rose. Madame Boyer enfila avec beaucoup de difficulté une veste rouge. Ce vêtement spécial la grossissait encore plus.

Les vestes jaunes montèrent pour occuper le chemin de ronde. Quelques-unes se postèrent sur le sommet des quatre capitelles.

Les autres enfants restèrent au bas du château, alignés comme pour partir à l'attaque de l'orchestre.

Les maîtresses firent le tour des équipes et au coup de sifflet rouge, la musique commença.

Le spectacle se résumait à ceci: l'orchestre du haut jouait un

morceau de musique et les enfants du bas devaient perturber leur interprétation à coups de sifflets. Le musicien du haut qui s'arrêtait avait perdu, il devait abandonner son instrument sur le chemin de ronde, descendre par un des escaliers et rejoindre les siffleurs après avoir changé sa veste et s'être muni d'un sifflet.

Est-ce que la troupe des sifflets allait vaincre l'orchestre?

Au début, la musique de l'orchestre couvrait le bruit des sifflets. Ce fut une petite fille équipée d'un trombone aussi grand qu'elle qui craqua la première.

Penaude, presque en larmes, elle descendit par le deuxième escalier et vint changer de veste, et Micheline lui donna un sifflet brésilien en bois.

Elle se joignit aux autres enfants pour siffler l'orchestre.

Les siffleurs s'organisaient, le jeu devenait passionnant car les instrumentistes jouaient assez bien.

Mais arriva un personnage qui n'était, ni prévu, ni invité. Ce fut un vent furieux qui se leva soudainement et, en peu de temps, il renversa tous les plans imaginés.

La musique devint rapidement dissonante puis tourna au tintamarre et finit, mélangée aux sauts rageurs du vent, dans un vacarme déroutant. Madame Boyer, sa veste flottait maintenant en tous sens, mit fin au supplice et sonna l'arrêt définitif du spectacle.

Elle s'approcha de la barrière de plastique qu'avait mise Didier le matin, pour dire qu'elle était désolée mais que dans ces conditions, c'était plus possible.

Une saute de vent ou un geste maladroit de la maîtresse de musique fit tomber son sifflet rouge dans l'échancrure de son corsage. Elle plongeait la main pour l'y rechercher.

Jeanne, qui était sortie de l'avion et qui se tenait debout sur le mur, vit le geste de la maîtresse rouge et, horrifiée, sauta

dans l'avion se cacher derrière Didier.

Elle se colla complètement contre le dos de Didier, disant à voix basse:

- C'est affreux, elle est poilue.

Sans se retourner, Didier lui répondit:

- Qu'est-ce que tu racontes. C'est le vent qui te rend comme ça?

- Mais Didier, regarde-la, elle a des poils entre les seins.

C'est affreux. Et, en plus, ils sont noirs.

Ne bouge pas Didier, je ne veux plus la voir.

Didier, qui prenait plaisir à sentir le vent les entourer, n'avait peut-être pas bien suivi les gestes de la maîtresse. Il ne comprenait pas très bien ce que Jeanne lui disait.

Les enfants rangèrent leurs instruments. Cette fois, il fallut les mettre dans leurs coffrets puis les ramener dans le car qui attendait dans le chemin.

Comme l'après-midi n'était pas fini, les enfants purent profiter d'un long moment de jeux sur le terrain de Didier.

Enfin, ce fut l'heure du départ. Tous les garçons et les filles se réunirent devant la barrière rouge et blanc et vinrent chanter en chœur, mais sans la musique, la comptine des colchiques.

Lorsque la chanson fut terminée, la petite fille au trombone s'avança avec un petit bouquet de fleurs à la main.

Elle s'arrêta au bas des escaliers et dit:

- J'apporte les fleurs que nous avons cueillies pour la dame du château.

Elle monta les escaliers et Jeanne sortit de l'avion pour descendre à sa rencontre.

La petite fille donna les fleurs à Jeanne qui la remercia d'un baiser ému. Puis Jeanne, se tournant vers les enfants, leur dit d'une petite voix:

- Merci beaucoup pour ces fleurs et merci aussi pour la musique.

Puis, elle ne sut plus que leur dire, alors elle ajouta:

- Au revoir, les enfants.

Tous les élèves et les maîtresses applaudirent et s'en allèrent rejoindre leur autobus pour retourner à l'école.

Le château déroulé et le terrain de Didier furent occupés par le vent qui restait là.

Dans l'avion, Didier et Jeanne reprenaient leurs esprits.

- Qu'est-ce qu'elles sont belles ces fleurs! Où ont-ils bien pu les trouver?

- Ce sont des gaillardes. C'est une plante que ma mère avait cachée dans mon camp et qui s'y est acclimatée.

Puis Jeanne voulut expliquer son attitude. Didier finit par comprendre. Il dit à Jeanne:

- Tu sais, ce n'est peut-être qu'une question d'hormones. Il se peut que la brave dame Boyer soit victime d'un excédent maladif d'hormones masculines.

Jeanne ne dit mot.

- Et puis, je ne sais pas, mais c'est peut-être plus fréquent que ce qu'on ne croit, ce genre d'accident hormonal.

- Didier, tu as connu beaucoup de femmes avec des poils au milieu des seins?

- Non, jamais. Mais, je n'ai pas tout vu.

- Oui, c'est vrai.

Tu as pas tout vu.

Alors sans rien dire, Jeanne fixa Didier dans les yeux et commença lentement à déboutonner son corsage pour que Didier puisse voir sa poitrine.

À la vue de cette peau si blanche, si douce, si vivante et qui semblait lui parler dans un langage qu'il ne saisissait pas, Didier fut touché au coeur.

Il posa sa bouche au milieu des seins de Jeanne.

Elle prit sa tête dans ses mains et le poussa contre elle jusqu'à l'étouffer.

Ils restèrent ainsi l'un contre l'autre puis Didier se releva et, souriant, reboutonna le corsage de Jeanne.

Puis il lui dit:

- Alors, comme ça, tu voulais prendre ta revanche. Tu voulais m'étouffer.

C'est ça que tu voulais faire?

- Non, jamais de la vie.

Je voulais nous attacher l'un à l'autre pour qu'on ne se sépare plus.

Mais il faut bien respirer un peu, de temps en temps.

Chapitre 23

Pendant toute la semaine, le vent souffla. Il venait du nord. La nuit, il y avait bien quelques moments d'accalmie mais ils n'étaient pas nombreux ceux qui s'en apercevaient.

Peut-être que le vent avait posé son campement sur le pays pour une raison précise mais tout le monde l'ignorait.

Pour le savoir, on aurait pu demander. Mais à qui? On ne lui connaissait pas d'amis.

À cause de lui, tout le long de la journée, le ciel restait bleu. Il se trouvait entièrement débarrassé des nuages que le vent avait chassés ailleurs.

Certains disaient qu'ils étaient partis faire une croisière en mer, d'autres croyaient qu'ils ne s'entendaient pas trop avec le vent, quelques-uns prétendaient les avoir vus en montagne, là où l'air était plus à leur goût.

Pour toutes ces raisons, le ciel n'avait aucune visite, il était seul, entièrement vêtu de bleu.

Et même le soir, à l'heure où la nuit vient, nulle brume rougissante n'osait l'approcher pour lui tenir un peu compagnie.

Cette semaine fut pour Didier, une suite de moments de bonheur. Il passa tous les après-midi dans son camp. Il rôdait parmi ses arbres ou s'arrêtait à leurs pieds.

Quand il voulait mieux sentir le vent furieux et ses courants

d'air, alors il montait sur le chemin de ronde ou bien s'aventurait sur le petit chemin de graviers du mur mitoyen. Mais l'endroit où il ressentait le plus le contact avec le vent, c'était sur le belvédère du château déroulé.

Didier avait toujours beaucoup de plaisir avec le vent qui venait à lui, le touchait, l'enveloppait complètement. Il était heureux au passage de ces masses d'air contre son corps, dans le creux de ses oreilles.

Quand il était tout jeune, il avait cru un moment qu'il suffisait d'écarter les bras et de courir sous le vent pour qu'il l'emmène avec lui. Mais ce temps-là était passé, il avait reposé les pieds sur la terre. Et d'ailleurs, il n'avait plus envie de s'envoler.

Le vent bousculait avec force tout ce qu'il pouvait rencontrer et Didier l'écoutait bondir dans les arbres qui gémissaient sous sa poussée.

La force du vent, son contact rude, sa musique particulière, tout cela enchantait Didier, mais au milieu de ce brouhaha, il se retrouvait tout seul avec ses pensées.

"Mais non, je ne suis pas le seul à être tout seul", se disait-il en regardant les arbres, les arbustes qui l'entouraient.

Il s'approchait d'un arbre, sentait son tronc bouger sous les coups du vent, entendait ses branches qui grinçaient, voyait ses feuilles s'envoler.

Hier, cet arbre était là, au même endroit. Il sera encore ici dans longtemps. Il s'était élevé en ce lieu et n'en partira pas. Son immobilité définitive troublait Didier qui se demandait si l'arbre était heureux.

Mais il savait bien que cette notion n'existait pas pour l'arbre. Il lui suffisait d'exister et c'était tout. L'arbre ne se

posait pas de questions et, de la même façon, ignorait bonheur et malheur.

Chaque année, il faisait des fleurs, des feuilles et du bois. Après, les fleurs passaient en fruits et enfin quittaient l'arbre, les feuilles les suivaient. L'hiver venait, et puis après, tout recommençait.

Cet arbre était bien seul, lui aussi.
Tous les arbres étaient seuls.

Didier se retournait, et de tous les côtés où se portait son regard, il voyait la même chose: la solitude.

Et, d'une façon légère, comme s'il faisait semblant d'en rire, alors qu'il connaissait la réponse, il se demanda:
"En est-il autrement de l'autre côté du mur mitoyen?"

Il décida d'aller sur le mur pour voir si Jeanne se trouvait dans son jardin. Il remonta la pente du terrain et lorsqu'il fut proche de sa maison, il se dirigea vers l'escalier.

Quand il arriva sur le mur, il s'aperçut que Jeanne était dans l'avion.

Elle avait un chapeau de paille sur la tête et portait des lunettes de soleil.

- Bonjour Jeanne. Qu'est-ce que tu fais par ici? Comment se fait-il que je ne t'ai pas vue passer?

- Didier, ne perds pas ton temps à te poser des questions. Viens plutôt profiter de ma présence.

J'étais là au soleil, un peu à l'abri du vent, je pensais à mes fleurs qui souffrent.

Mais, oublie pas que je suis dans notre avion. J'ai pas d'autorisation à demander à Monsieur Moreau pour y venir. Et puis, tu sais très bien que si je t'avais vu, je t'aurais appelé.

Dès que Didier sauta dans l'avion, Jeanne ôta ses lunettes. Ils se donnèrent un baiser.

Didier, en même temps qu'il lui demandait la permission, enleva le chapeau de Jeanne et passa la main dans ses cheveux noirs, un peu comme l'aurait fait le vent.

Ensuite, il approcha son visage qu'il essaya d'enfouir dans la chevelure de Jeanne. Au bout d'un moment, la bouche de Didier trouva le cou de Jeanne et y posa un long baiser.

Pendant tout ce temps, Jeanne avait tenu l'autre main de Didier, serrée fort entre les siennes.

C'est Jeanne qui reprit de la voix:

- Alors, comme ça, tu me cherchais?

- Oui, je me sentais tout seul.

Tous ceux qui m'entourent, ils sont tous seuls. Les arbres, les arbustes, les herbes, la maison.

Alors, je venais voir si du côté de chez Jeanne, c'était la même chose.

Jeanne partit d'un grand rire sonore à la fin duquel elle posa la question à Didier:

- C'est tout ce que tu as comme problème?

- Oui, pour le moment.

- Mais, Didier, essaye de voir le bon côté de la solitude des êtres. Ils sont seuls parce qu'ils sont uniques.

Tu aimerais vivre à côté de ton pareil, de ton clone?

Vous feriez les mêmes choses aux mêmes moments.

Vous penseriez d'une façon identique.

Vous iriez aux mêmes endroits.

Tu imagines, un peu?

Tu serais content de savoir qu'il existe sur terre un demi-milliard de Didier Moreau?

Tous exactement les mêmes, qui diraient, penseraient, feraient tous la même chose au même moment.

- Non, je ne crois pas, Jeanne.

J'ai compris, Jeanne. Tu es seule. Je suis seul. Et c'est bien comme ça.

Didier libéra doucement sa main prisonnière et recommença à faire le vent dans les cheveux de Jeanne.

Chapitre 24

Soudain Jeanne se leva, et se libérant des bras de Didier, elle se tint debout dans l'avion.

- Ça y'est, il est parti.

Eh bien, c'est pas malheureux. C'est fini.

Didier se mit debout, lui aussi et regarda vers le jardin de Jeanne mais il ne voyait personne.

- Quoi? Qui est-ce qui est parti?

- Le vent. Il s'est arrêté. Regarde un peu, plus rien ne bouge.

- Oh! Déjà!

- Oui, tu dis ça, mais c'est mes fleurs qui vont être bien contentes.

Elles vont pouvoir respirer un peu.

Ils étaient maintenant tous les deux debout dans l'avion.

- Tout le temps qu'il a soufflé, j'ai dû les protéger. J'allais de l'une à l'autre. J'ai pas arrêté. Enfin, il n'y a pas eu trop de dégâts.

Pendant que toi tu courais après le vent, pendant que tu comptais tous les solitaires qui t'entourent, moi je me faisais du souci pour mes fleurs qui sont si fragiles.

Bon, maintenant, on va avoir la paix pendant un moment.

Comment tu le trouves mon jardin avec toutes ces belles fleurs, toutes ces couleurs? Ça te plaît?

Non. Ne me dis pas tout de suite.

Avant de me donner ton avis, pense que il n'y a que toi qui

le voit. Je ne dis pas que je mets des fleurs pour que tu les regardes. Non, je dis pas ça; je veux dire que y'a que toi qui peux les voir.

C'est pas pareil.

- Je me demande si tu ne prends pas toutes ces précautions parce que tu t'attends à ce que je te dise des choses affreuses.

- Bon, j'arrête. Je t'écoute.

- Tu sais bien que l'amour des fleurs, ce n'est pas une passion que je partage.

Mais ton jardin, il est vraiment très joli. La forme des massifs, la couleur des pierres des bordures, le joli gravier des allées, et puis, au milieu, toutes ces fleurs avec des couleurs magnifiques qui montent chacune à leur façon pour prendre le soleil et attirer les insectes, c'est très beau.

Même si je ne me rends pas bien compte de tout le travail que ça te demande, du temps que tu y passes, de la valeur que tu y attaches.

La seule chose qui m'interroge, c'est: "Pourquoi, elle ne le fait pas visiter puisqu'il est fini, qu'il est si beau?"

C'était une question anodine, mais elle sembla troubler Jeanne d'une manière étrange et surprenante. C'était un peu, la question de l'innocent qui touche juste le point précis où ça fait mal, où ça dérange.

La question que Jeanne ne voulait pas entendre.

Jeanne marqua un temps mort, puis elle dit:

- Didier, imaginons qu'un visiteur vienne.

Alors on aurait pris rendez-vous. Je lui aurai dit de venir en début d'après-midi, que je lui ferai visiter le jardin.

Il arriverait à l'heure et il me dirait: "Laisse-moi t'embrasser". En réalité, on ne s'embrasserait pas mais dans l'air nos bouches feraient le bruit du baiser.

Je lui présenterai toutes mes fleurs et puis les bosquets, puis les arbres.

Et lui, tu sais ce qu'il ferait? Il se baisserait jusqu'au sol pour arracher un peu de thym. Puis il le sentirait et à la fin, il le jetterait par terre.

Je lui montrerai les lilas, les troènes, les cistes cotonneux, les sumacs des corroyeurs mais lui, il sera là encore à renifler sur ses doigts la trace de cette plante banale qu'on utilise en cuisine.

On finirait par arriver au bout du jardin et le visiteur donnerait alors l'impression d'être égaré. Il s'arrêterait pas de se retourner, de regarder de tous les côtés comme s'il était perdu.

Alors, je lui demanderai s'il cherche quelque chose qu'il aurait laissé tomber.

Eh bien Didier, tu sais ce qu'il me répondrait ton visiteur: "Je croyais que tu avais fait une grotte au bout de ton jardin mais j'en vois pas".

Voilà, Didier, ce qu'il viendrait chercher ce fameux visiteur dans mon jardin. Une grotte!

Bon, je me calme.

Tu comprends bien que si les gens viennent chez moi, et sous prétexte de visiter mon jardin, se mettent à chercher des grottes, alors je préfère qu'ils restent chez eux.

C'est pour ça Didier que je le fais pas visiter.

Puis Jeanne resta un moment silencieuse.

Didier ne disait rien. Il la regardait, il l'observait avec une certaine tendresse.

Il avait l'air de comprendre pourquoi elle disait ça.

Et puis brutalement, elle se mit à pleurer. Ce n'étaient pas des larmes silencieuses. Jeanne pleurait mais en même temps, elle se plaignait de ces pleurs.

- Mais, tu pleures Jeanne. Qu'est-ce qu'il t'arrive?
- Non, Didier je ne pleure pas. C'est mon corps qui pleure.
Moi, je veux pas pleurer, c'est lui qui pleure.
Didier se rapprochait de Jeanne pour tenter de la consoler.
- Non, ne me touche pas. Reste là où tu es.
Quand il aura fini de pleurer, peut-être qu'il me dira
pourquoi il fait ça.
Sois gentil, Didier. Assieds-toi en face de moi. Laisse-moi
t'expliquer.

Mon jardin...

Un jour, ou plutôt une nuit. Un visiteur est venu.

D'accord, je l'avais pas invité, c'est vrai, mais il est venu.
Et ce type, il me semblait sympa même si ses façons étaient
un peu bizarres.
On vient pas visiter un jardin en pleine nuit. Mais bon,
pourquoi pas. Ce soir-là, y'avait la pleine lune, c'était bien.
Ça doit faire romantique, tout de même.
Alors cet homme quand il a fini de visiter mon jardin, il est
venu s'asseoir devant ma porte.
Certainement qu'il voulait me dire des choses intéressantes.
De ces choses qu'on aime bien entendre.
Eh bien, figure-toi que je lui ai pas ouvert ma porte.
Et même, j'ai fait pire que ça.
Je lui ai dit de s'en aller.
Je lui ai crié que je l'avais pas appelé, comme si je lui
lançais des pierres pour qu'il s'en aille.
Et il est parti sans rien dire.

Et après, quand il a été parti, j'ai tapé sur la porte comme

une folle, comme si j'étais prisonnière.
J'étais très malheureuse.

Et depuis ce jour-là, j'attends que mon corps qui m'a empêché d'ouvrir la porte, me donne une explication.

Voilà Didier, la vraie raison pourquoi je le fais pas visiter mon jardin.

Tu me comprends, Didier?

Didier ne répondit pas mais s'approcha de Jeanne et sur ses joues il dessina de tous petits ronds du bout de son doigt.

Jeanne ne pleurait plus.

- Ne désespère pas de lui.

Il finira bien par se raisonner, par te parler. Promets-moi que ce jour-là tu m'avertiras.

- Oui, Didier, je te le dirai.

Chapitre 25

L'été ensoleillé et chaud avait commencé depuis quelques temps.

Encore quelques jours, et ce serait bientôt la fête nationale. Les habitants de Plouques attendaient ce jour chaque année à cause du feu d'artifice mais cette fois ce serait encore plus grandiose.

Les communes qui entouraient la cité ne feraient pas de feux d'artifice car elles participeraient à celui de Plouques. Le spectacle serait plus beau et durerait encore plus longtemps.

Dans chacune des communes où il n'y aurait pas de feu d'artifice, on avait monté des tribunes sur des endroits assez hauts pour que ceux qui n'iraient pas à Plouques puissent voir le spectacle lumineux. Mais cela n'empêchait pas les autres, désireux d'approcher le lancement des fusées, d'aller sur place.

Pour attirer plus de spectateurs, on décida de le faire une heure plus tard que d'habitude. C'était l'été, et les gens profitaient plus de la fraîcheur le soir, quand elle arrivait.

Une nouveauté fut qu'avant et pendant le spectacle, tous les éclairages urbains de Plouques et des communes avoisinantes seraient éteints. Cette disposition donnait encore plus d'importance à l'évènement.

Didier voulait inviter Jeanne à venir avec lui pour assister au feu d'artifice, mais il savait d'expérience qu'elle n'aimait

pas trop la foule, aussi il prit d'énormes précautions pour le lui annoncer.

Peut-être qu'il en fit beaucoup trop et Jeanne refusa poliment l'invitation.

Elle avait dit: "Non, il y aura trop de monde. Je ne serai pas à l'aise et ça tournera au drame, telle que je me connais."

Alors, pour ne pas s'éloigner de Jeanne, Didier lui proposa de venir sur le belvédère. Il lui dit: "Comme ça, tu ne verrais pas beaucoup de gens et moi, je pourrais regarder, même de loin, les belles couleurs du feu d'artifice dans le ciel".

Elle dit: "Oui, je veux bien. Dans ces conditions, ça reste faisable."

Didier proposa la solution du belvédère à quelques amis et voisins mais ils refusèrent.

Ils lui dirent, à peu près, tous: "Mais on n'y verra rien de chez toi.

C'est si loin qu'on n'entendra peut-être même pas les pétards.

Et puis, l'ambiance, les cris, les bravos nous manqueront.

Non, vraiment c'est très gentil de ta part, mais on préfère aller sur place. Dans la foule des spectateurs, c'est plus vivant".

Pour le remercier de cette délicate attention qu'il avait pour elle, Jeanne invita Didier à manger chez elle, ce soir-là.

Quand il arriva, à l'heure du repas, rien n'était prêt. Didier dut aider Jeanne à finir son menu puis il mit le couvert.

Exceptionnellement, la table du repas fut installée sur la terrasse de Jeanne devant sa maison.

Pendant tout le temps qu'ils mangèrent, qu'ils discutèrent d'une chose et d'une autre, ils eurent comme décor les massifs de fleurs de Jeanne qu'elle avait certainement bichonnées à l'intention de Didier, même si elle savait qu'il

n'aimait pas particulièrement les fleurs.

Le repas traîna en longueur car ils parlaient plus qu'ils ne mangeaient ou qu'ils buvaient.

Ils eurent tout leur temps pour lever la table. Ensuite, ils firent ensemble la vaisselle. Jeanne nettoyait les couverts du repas et les ustensiles de cuisine tandis que Didier essuyait et rangeait d'après les indications de Jeanne.

À la fin, ils partirent. Jeanne avait fermé sa maison à clefs. Ils se dirigèrent vers le belvédère et en passant par le passage ouvert, Didier posa la main sur la porte passante et remercia une nouvelle fois Jeanne pour son cadeau.

Ils montèrent sur le chemin de ronde par l'escalier du haut. Dans les lointains, on voyait encore les lueurs des éclairages publics.

Peu de temps après leur arrivée sur le belvédère, les lumières s'arrêtèrent brusquement, d'un coup. Les quelques instants qui précédèrent leur avaient permis de localiser le lieu où allait se faire le feu d'artifice.

Dès que les lumières disparurent, ils cessèrent leur conversation comme s'ils avaient pu déranger qui que ce soit. Alors qu'en réalité, ils étaient là tout seuls et n'auraient troublé personne par leur discussion. Ils restèrent ainsi un long moment sans rien dire, assis l'un à côté de l'autre.

Le couvre-feu n'était pas complet car lorsqu'on faisait le tour de l'horizon, de proche en proche, on arrivait à trouver une lampe allumée dans une maison.

Didier essayait d'imaginer. Jeanne attendait sans rien dire.

Puis ce fut le début. Ils purent voir un premier bouquet de blanc envahir le ciel. Le bruit du pétard arriva jusqu'à eux avec un certain retard tant ils se trouvaient éloignés de la fête.

À partir de ce moment, il y eut toute une suite de feux qui

explosèrent les uns après les autres.

Jeanne trouva que les pétards ne faisaient pas beaucoup de bruit. Après, elle s'étonna que les figures dans le ciel soient si petites.

Elle demanda à Didier, s'il n'avait pas des jumelles pour y voir un peu mieux.

Didier lui fit remarquer qu'elle aurait mieux apprécié le spectacle, si elle avait bien voulu se déplacer jusqu'à l'endroit où se faisait le feu d'artifice mais que de là où ils se trouvaient, il fallait être bien content de voir quelque chose.

Il se tourna vers Jeanne et lui expliqua où elle trouverait des jumelles chez lui, car il n'avait pas envie d'y aller et n'en voyait pas la nécessité.

Il ne voulait pas rater un moment du feu d'artifice.

S'étant fait à nouveau préciser l'endroit où étaient rangées les jumelles, elle s'en alla les chercher. Didier lui avait donné une lampe de poche au cas où elle en aurait besoin.

Didier était tellement préoccupé de distinguer les couleurs et les effets lumineux qu'il ne sentait pas le temps passer.

Il ne voyait pas tout, il en était bien conscient mais ces paillettes de couleur dans le ciel le ravissaient.

Leur accumulation lui coupait le souffle et chaque fois il essayait de deviner la couleur du prochain feu. Il se trompait souvent mais cela ne le contrariait pas. Il était béat devant la continuité des feux qui montaient inlassablement dans la nuit pour exploser dans le ciel, y répandre leurs traces de couleur puis disparaître.

Vers minuit, il y eut un embrasement de la cité toute entière, comme si elle brûlait. Puis les feux s'éteignirent et pendant presque un long quart d'heure, ce fut une suite ininterrompue d'explosions de couleurs. Maintenant, il

entendait le vacarme des détonations qui arrivait jusqu'à lui. On aurait dit des tambours qui étaient frappés sans arrêt. Le son semblait lui parvenir directement et sans délai.

Il pensa à de la musique et ses yeux étaient complètement noyés par les bouquets qui scintillaient dans le ciel au-dessus de la ville.

Et puis le spectacle prit fin. Il le comprit parce qu'il n'y avait plus de feu dans le ciel et que le silence était revenu. L'éclairage public se remit en marche.

C'est seulement à cet instant qu'il pensa à Jeanne qui n'était pas revenue.

Il fut confus de ne pas s'en être soucié plus tôt.

Était-elle retournée chez elle?

Peut-être qu'elle n'avait pas trouvé les jumelles malgré toutes les indications qu'il lui avait données, ou bien, elles n'étaient plus à leur place habituelle.

Didier revint, il respirait mieux. Ce spectacle l'avait tendu.

Quand il arriva chez lui, la porte de la grande pièce était ouverte, les lumières étaient allumées.

Il entra et, tout de suite, il vit Jeanne étendue sur le canapé devant la cheminée.

Elle dormait. Dans une de ses mains, il y avait encore son trousseau de clefs. L'autre main pendait au bout de son bras et touchait le tapis du sol.

Il referma la porte qui donnait sur la terrasse gravillonnée.

Il avait l'impression que quelque chose avait changé dans cette pièce, comme si Jeanne avait essayé de faire du ménage ou bien de modifier la disposition des chaises ou des fauteuils.

Puis il trouva. C'était le tableau de sa tante. Jeanne avait

certainement dû le découvrir en cherchant les jumelles dans le grand placard du vestibule.

Elle l'avait traîné jusqu'ici, l'avait adossé à un lourd fauteuil près du mur.

Le monument romain, la tante Usette et l'enfant Didier.

Puis laissant le tableau où il était, il vint s'asseoir sur le tapis à même le sol près du visage de Jeanne.

Ses traits étaient paisibles mais ne souriaient plus. Le sommeil l'avait saisie là, et elle était installée dans le canapé pour y faire sa nuit.

Elle respirait lentement et sa poitrine suivait le mouvement.

Didier commença à se poser de nouvelles questions sur la présence de Jeanne, puis il abandonna ce monologue qui ne le satisfaisait pas.

Il se leva pour aller chercher un drap en coton qu'il étendit sur Jeanne après avoir remonté le bras qui pendait en dehors du canapé.

Il éteignit les lumières et s'allongea au sol sur le tapis au-devant du canapé sur lequel Jeanne dormait.

Il mit un long moment pour trouver le sommeil car le sol était dur et cela le changeait de son lit.

Jeanne sembla parler dans sa nuit. Ce n'étaient pas des mots suivis. Didier crut entendre quelque chose comme: quarante et casserole. Puis soudain, elle appela: "Didier". Il lui répondit: "Je suis là. Ne bouge pas. Dors".

Et puis ce fut tout.

Didier se souvint que c'était sur ce même tapis qu'on l'avait transporté le soir où il avait trop bu au Café de la Porte. Cela le fit sourire de savoir qu'aujourd'hui, Jeanne n'était pas loin de lui et alors, il sombra dans le sommeil.

Chapitre 26

Chez Didier, il n'y avait ni réveil, ni pendule. C'était le soleil qui ouvrait la journée.

Il entra par la grande baie vitrée de l'est. Lentement, il installa sa lumière dans la pièce.

Des deux dormeurs, c'est Didier qui s'aperçut le premier du début du jour. C'était la fête nationale mais il n'y pensa pas un seul instant. Pour lui, la fête d'aujourd'hui, c'était la présence de Jeanne dans sa maison.

Ils avaient dormi ensemble devant la cheminée. L'un avait passé la nuit sur le tapis tandis que l'autre avait monopolisé le canapé.

Un peu courbatu, Didier se leva et son premier regard fut pour Jeanne.

Elle semblait dormir encore.

Sans faire de bruit, Didier partit vers la cuisine pour y préparer le petit déjeuner.

Son premier travail fut de mettre en marche la machine à café. Ensuite, sur la table, il disposa tout le nécessaire pour le petit repas du matin. Il voulut glisser les premières tranches dans le grille-pain, mais au moment où il allait commencer, il sentit derrière lui, la présence de Jeanne.

Il se retourna. Jeanne était dans l'encadrement de la porte de

la cuisine. Elle avait replié le drap et le tenait serré contre elle. Un grand sourire calme et les cheveux un peu embrouillés par le sommeil, c'est ce que Didier vit.

- Je te rapporte le drap, où je te le range, demanda Jeanne.

- Laisse-le sur une chaise, répondit Didier. Dis-moi plutôt, si tu as bien dormi. Et surtout, pardonne-moi pour hier au soir. Je badais tellement les bouquets de couleurs du feu d'artifice que je n'ai pensé à toi qu'à la fin, quand il s'est terminé.

Et quand je suis arrivé, tu dormais si bien...

- Oui, j'ai bien dormi. C'était une belle nuit calme.

Et quand je me suis réveillée, je me suis félicitée. Je me suis dit: "Ma Jeanne, tu fais des progrès, c'est bien".

- Quels progrès, demanda innocemment Didier. De quoi veux-tu parler?

- Mais Didier! Tu te rends pas compte! J'ai dormi ailleurs que chez moi!

- Ah, oui, s'exclama Didier.

Mais il rajouta avec un sourire:

- Mais ce n'était pas n'importe où.

- Oui, c'est vrai, admit Jeanne.

- Et alors, hier au soir, tu n'as pas réussi à trouver les jumelles?

- Je ne sais plus. Dès que j'ai ouvert le placard, j'ai vu le tableau et je suis restée devant, un bon moment. Je m'habituais à lui.

Puis, le voyant abandonné, j'ai réagi et je l'ai sorti de l'armoire. Il méritait mieux que ça. J'ai cherché un endroit où tu aurais pu le mettre.

J'ai pas trouvé. Alors je l'ai posé dans la grande pièce, là où il est encore.

Je me suis mis sur le canapé, j'ai observé le tableau longtemps, et puis j'ai dû m'endormir.

Mais le plus fort, tu vois, Didier. C'est que pas une seconde, j'ai pensé à retourner chez moi.

C'est super. Je suis très contente de moi.

- Si tu as faim, tout est prêt, lui dit Didier.

Quand nous aurons fini de déjeuner, nous chercherons où est-ce qu'on peut l'accrocher ce tableau.

- Je pense, dit Jeanne, mais ce n'est que mon avis, que tu pourrais enlever le cadre doré. Je crois, que ça irait mieux, sans le cadre.

Didier semblait d'accord avec elle, c'est peut-être pour cette raison, qu'il changea de sujet.

- Est-ce que ça te dirait d'assister, ce soir, au cinéma en plein air?

- Pour voir quoi? demanda Jeanne.

- Je ne sais pas très bien, mais cela n'est pas très important. Je trouve que ce genre de projection est un spectacle en lui-même. Le fait d'être au dehors, en pleine nuit, de regarder le grand écran avec son défilé d'images, de sentir que tous les spectateurs ont les yeux rivés sur lui, qu'ils dévorent, sans aucun effort, une histoire, qui est la même pour tout le monde, c'est merveilleux.

- Je veux pas te dire non, Didier. Mais tu sais bien, que quand y'a trop de monde, je suis pas à l'aise.

- Si tu es d'accord, on ira tout en haut, près de la cabine du projectionniste. Il n'y a jamais personne à cause du bruit. Et puis, si au bout d'un moment ça va pas, on s'en ira.

Ça te va comme ça? demanda Didier.

- Oui, ça devrait, fit Jeanne.

Puisque nous avons commencé la journée ensemble, on va continuer et puis après le cinéma je te laisserai retourner chez toi.

Alors, à midi, je t'invite à manger.

- Et pourquoi, on irait pas sur le belvédère pour manger, demanda Jeanne.

Puis l'après-midi, tu y travaillerais ton écriture et moi, je resterais à tes côtés. Tu pourrais me faire lire tes oeuvres. Peut-être que je ferai une bonne lectrice, on sait jamais.

Et c'est, à peu près, ce qu'ils firent ce jour-là.

Le cadre doré du tableau fut enlevé. Ils trouvèrent un emplacement pour installer le tableau. Il fut posé contre le mur du nord, à ras du sol, entre deux fauteuils.

Sur le belvédère, ils mangèrent ce qu'ils avaient apporté dans des paniers.

Didier écrivit. Jeanne lut.

Elle avait demandé un stylo bille rouge à Didier, et soulignait, raturait, entourait des mots, des phrases.

Elle disait souvent à Didier:

- Tes personnages, je les vois pas. Pourquoi tu me dis pas comment ils sont? Pourquoi tu décris pas les habits qu'ils portent? Moi, j'aimerais bien que tu me donnes des précisions.

Et inlassablement, Didier lui répondait:

- Mais, ça ne sert à rien. Ce qui est important, c'est de comprendre ce qu'ils disent, de bien voir ce qu'ils font. Tout le restant, tu n'as qu'à l'imaginer.

Chaque lecteur fabrique une histoire avec les éléments qu'on lui donne. Et ce qu'il en fait, devient son histoire personnelle, elle lui appartient en propre.

Une autre fois, quand elle eut fini l'histoire qu'elle lisait, elle dit:

- Où il est ce pays où il n'y a pas de meurtres, de vols, d'accidents? Dis-moi Didier, où il est?

- C'est un pays imaginaire où tu peux faire la connaissance de personnages simples et sympathiques. Ils te racontent des histoires paisibles. Tout cela te change un peu de ton quotidien.

Le soir venu, ils finirent les provisions qui restaient du repas de midi. À la nuit tombante, ils ramenèrent tous les paniers chez Didier, puis ils burent du café. Jeanne s'était installée dans la cuisine de Didier pour le faire.

Et lorsqu'il fut l'heure, ils s'en allèrent vers le cinéma en plein air.

Ils y arrivèrent fort en avance. Mais comme c'était une séance gratuite, ils n'étaient pas les seuls. Il y avait affluence. C'était presque plein, déjà.

Ils montèrent jusqu'en haut, juste au-dessous de la cabine de projection.

Avant que le film commence, toutes les places étaient occupées. Si bien que les gens montèrent aussi, là où se trouvaient Jeanne et Didier.

Jeanne s'en désolait. Les gradins étaient pleins, les gens commençaient à réclamer bruyamment le début du film.

La machine fut mise en marche, le faisceau de lumière vint frapper l'écran géant et les images en couleurs s'affichèrent. Déjà quelques voisins partaient, chassés par le bruit épouvantable de la machine.

D'autres évacuèrent le coin, car on n'entendait pas les dialogues des acteurs, ni la musique.

Si bien qu'au bout de dix minutes, Didier et Jeanne se retrouvèrent presque seuls sous le rayon lumineux. Jeanne se serrait contre Didier. À son visage, on voyait qu'elle était, enfin, bien.

C'était un film américain. Il y était question d'un policier

qui chassait les androïdes. Ceux-là venaient d'une planète du système solaire. Ils voulaient rencontrer celui qui les avait fabriqués. Ils voulaient lui demander de pouvoir vivre plus longtemps.

Comme Jeanne et Didier se tenaient l'une contre l'autre, ils pouvaient plus facilement communiquer de bouche à oreille. Jeanne regardait avidement l'écran, voyait les images et les acteurs. Mais comme elle n'entendait pas les dialogues, elle devait lire attentivement les sous-titres qui passaient au bas de l'écran.

Elle posait souvent des questions à Didier.

Lui, il avait l'avantage d'avoir déjà vu le film plusieurs fois. En outre, il connaissait l'auteur du livre, à partir duquel on avait fait ce film.

C'était son écrivain favori.

Jeanne était emballée par les apparences d'humanité qu'affichaient les robots. Cette idée des machines qui voulaient se comporter comme des humains, lui plut beaucoup.

Elle changea d'avis, lorsqu'elle vit l'homme-robot faire éclater dans ses mains la tête de son père-fabricant parce qu'il ne voulait pas faire ce qu'on lui demandait.

Alors, un peu déçue, elle eut hâte que ce soit fini.

Puis le film s'acheva. L'écran redevint sombre. Quelques lumières éclairèrent le lieu. Les gens s'ébrouèrent. La foule s'écoula vers la sortie.

On n'entendait plus que le léger sifflement des bobines de film qu'on rembobinait.

Jeanne était fatiguée du bruit du projecteur, de la lumière du cinéma, de l'action du film.

Didier et Jeanne étaient encore enlacés l'un contre l'autre, la tête de Jeanne était appuyée sur l'épaule de Didier. Jeanne

dit à Didier:

- Je ne sais pas, si cette nuit je ferai des rêves d'androïdes.
Mais je suis sûre, que je n'aurai pas besoin de compter les
moutons, pour m'endormir.

Chapitre 27

Assis derrière son bureau, Didier arrivait à la fin de sa journée d'écriture. Sur sa table, il avait entassé un nombre de feuilles impressionnant.

Ç'avait été, une après-midi très occupée, il avait beaucoup écrit. Il était assez content de son effort. Son texte avait bien avancé, son histoire prenait de l'envergure, ses personnages commençaient à s'agiter.

De l'autre côté de la baie, il vit passer Jeanne.

Il se leva, et la rejoignit sur la terrasse gravillonnée. Ils s'embrassèrent à leur mode. Ils étaient heureux de se revoir. Puis, ils restèrent un bon moment, serrés l'un contre l'autre.

- Tu vas dans l'avion? demanda Didier.

- Oui. Si tu veux venir, je serai pas toute seule, lui dit-elle.

- Tu peux entrer, proposa Didier, nous serons plus à l'aise. Je trouve l'air humide, aujourd'hui. Il fait lourd.

Sans lui répondre, Jeanne entra dans la grande pièce, entraînant Didier par la main.

Il ferma la porte.

- Le fauteuil est quand même plus confortable que les pierres du mur mitoyen, dit-il.

- Oui, et comme ça on pourra prendre une boisson. Qu'es'ce tu m'offres? interrogea Jeanne.

- Du thé, du café ou une boisson fraîche, répondit Didier.

- Si tu prends du thé, toi aussi, j'en veux bien, dit Jeanne.

- Je vais le préparer. J'en ai pour quelques minutes et je reviens, lui dit Didier.

Elle s'était assise maintenant, au milieu du canapé, sur lequel elle avait passé la nuit, il y avait quelques jours.

Didier se baissa vers elle, et avec son doigt, il dessina un rond sur sa joue, puis il posa un baiser au centre de la marque.

Elle resta seule, et dès que Didier eut disparu dans le couloir qui menait à la cuisine, elle s'étira avec beaucoup de plaisir, comme pour occuper le plus de place.

Puis elle ferma les yeux.

Soudain, elle les rouvrit, se leva précipitamment et s'empara de toutes les feuilles sur lesquelles Didier avait travaillé.

Elle se rassit et commença la lecture. Elle n'avait pas de stylo rouge à la main.

Elle fut vite absorbée par la découverte du texte.

Elle était tellement occupée par ce qu'elle faisait, qu'elle ne remarqua pas le retour de Didier. Il amenait un plateau, sur lequel il avait mis la théière chinoise en terre, les tasses émaillées, un sucrier, une petite bouteille de lait, un pot de miel et un paquet de biscuits ronds.

Il posa le plateau sur la table, au-devant du canapé.

Voyant qu'elle lisait, il lui dit:

- Tout ça date de cet après-midi.

Jeanne sursauta en l'entendant. Didier ajouta:

- C'est pas terrible, mais ce n'est qu'une première version.

Puis, il vint s'asseoir près de Jeanne. Elle aurait bien aimé finir de lire mais elle rendit les feuilles à Didier qui les posa sur le fauteuil voisin.

- Tu as bien fait de venir, s'empressa d'annoncer Didier, car je voulais te parler de la maison à côté de chez toi, la maison des Fonséca. Je l'ai achetée.

- Encore! s'écria Jeanne. Alors, ce coup-ci, ça y'est, tu as réussi. Tu as fini par m'encercler.

Cette remarque qu'elle faisait, lui plut beaucoup, tellement que ça la fit rire. Quand elle eut fini, qu'elle fut bien déridée, elle demanda:

- Est-ce que tu es content?

- Oui, c'est sûr, je suis content de t'entourer. De cette façon, j'ai l'impression de te protéger un peu.

- Et bien, moi aussi, je suis bien contente que ce soit toi qui ait acheté. Je me voyais mal avec un nouveau voisin.

- Je vais faire démolir la maison, reprit Didier. Après, je planterai des arbres sur tout le terrain, je prévois de mettre plusieurs essences. Tu m'aideras à les choisir.

Si je t'ai parlé de ça, c'est pour te proposer de t'acheter ta part des murs mitoyens.

- Mais pourquoi? Ils sont très bien ces murs, répondit Jeanne.

- Ça te permettrait d'avoir de l'argent et puis, ça t'enlèverait le souci de leur entretien. Tu comprends, dit Didier.

- Oui, j'ai compris, répondit-elle.

Mais buvons le thé et puis, après, je t'expliquerai pourquoi je te dis non tout de suite.

Le thé était chaud, si chaud qu'ils n'arrêtaient pas de souffler dessus. Ils mangèrent quelques galettes. Quand le thé fut enfin bu, Jeanne remporta le plateau à la cuisine.

Elle revint aussitôt, elle avait l'air contente, en forme, mais en même temps, elle donnait l'impression de se préparer à quelque chose de difficile.

Elle se mit sur le canapé, tout contre Didier. Elle passa son bras derrière la tête de Didier et se blottit contre lui. Un observateur aurait pu dire: "Elle se jeta contre Didier avec beaucoup de plaisir".

Didier attendit qu'elle parle:

- Tu as bien fait de parler des murs. C'est une bonne chose, dit-elle. Mais, c'est pas possible. Je t'explique pourquoi je peux pas accepter. Tu te rappelles dans l'avion ce que tu disais: "Tu es seule, je suis seul".

- Et c'est bien comme ça, j'avais ajouté, dit Didier.

- Si tu prends ma moitié de mur, comment je vais faire, moi? demanda-t-elle.

J'aurai plus rien pour me protéger. Et en plus, j'aurai l'impression que je ne suis plus seule. J'aurai été absorbée par toi.

Tandis que si chacun garde sa moitié, nous serons l'un contre l'autre à égalité. Il ne doit pas y en avoir un de plus fort que l'autre. Les forces doivent être égales de chaque côté du mur.

Didier voulut répondre mais Jeanne posa sa main sur sa bouche pour l'empêcher de parler.

Au bout d'un moment, Didier lui prit la main et dit:

- Et l'arbre, qu'est-ce qu'on en fait?

- Quel arbre, demanda Jeanne.

- Celui qui a poussé au milieu du mur, vers le bas de la pente, précisa Didier.

- C'est un très joli micocoulier. On en prendra soin tous les deux.

Chapitre 28

La journée n'était pas encore finie mais le soleil commençait sérieusement à baisser. Maintenant, il chauffait moins qu'en plein midi. La température de l'air devenait presque supportable, après la fournaise de la journée.

Didier et Jeanne se trouvaient tous les deux, devant l'ouverture de la capitelle, celle qui est adossée à leur mur mitoyen.

Ils n'étaient pas entrés dans la capitelle. Ils regardaient de l'extérieur. Didier venait d'y "faire des aménagements", avait-il dit à Jeanne en l'appelant.

Pendant un très long moment, ils ne dirent rien, ils examinaient l'intérieur de l'abri. Didier semblait faire le tour de tout ce qu'il avait installé là, pour voir si rien n'y manquait. Jeanne découvrait toutes ces choses avec comme un air de surprise amusée.

Didier ne parlait pas, il voulait laisser à Jeanne le temps de voir comment il avait arrangé l'intérieur. Surtout, il ne voulait pas l'influencer d'une façon ou d'une autre.

Il avait fait suivant son idée, ce qu'il avait cru bien de faire. Il s'était donné beaucoup de mal. Durant l'après-midi, il avait transporté tous les objets pour meubler la capitelle et la rendre convenable.

Il aurait voulu lui vanter les qualités de son travail.

- Et tu as fait ça, tout cet après-midi, demanda Jeanne. Avec ce soleil qu'il y'a eut, mais y'avait de quoi attraper une insolation!

- Oui, répondit Didier. J'ai pris une véritable suée. À la fin, j'étais en nage; tellement que je suis allé prendre une douche et me changer.

- Tu aurais pu choisir un autre moment où le soleil tape moins, suggéra Jeanne.

Et ça t'est venu tout d'un coup cette idée?

- Oui, et je l'ai trouvée bien, naturelle, répondit Didier.

Je me suis dit: "Il faut le faire. Prépare tout et puis, ensuite, tu l'appelleras ou tu iras la chercher pour qu'elle vienne voir et qu'elle te donne son avis."

Alors Jeanne se rapprocha et passa son bras autour de la taille de Didier afin d'être plus près de lui. Elle se serra vivement contre lui.

Elle s'y prit d'une telle façon que Didier crut comprendre, au seul contact de son corps contre le sien, qu'elle allait dire non.

Et Jeanne parla:

- C'est bien. Ça fait vraiment bien arrangé pour une capitelle. Mais il y a une chose que tu as oublié, ou bien peut-être que tu n'y as pas pensé à cause de la canicule qui dure depuis plusieurs semaines et qui a un peu modifié notre façon de voir les choses. Didier, tu as oublié de mettre une porte.

Didier répondit immédiatement. C'était compréhensible, ça lui paraissait évident.

- Mais les capitelles n'ont pas de porte! dit-il

Alors Jeanne se détacha de lui pour pouvoir éclater de rire

plus à son aise, sans que les secousses de sa bonne humeur puissent choquer Didier.

Elle riait avec plaisir et Didier souriait de la voir faire. Elle riait parce qu'elle était d'accord avec Didier sur le principe mais en même temps elle se moquait un peu de la manière de faire de Didier.

Elle riait parce qu'elle était contente, tout de même.

Mais au bout d'un moment, elle regretta son rire. Elle revint vers Didier, voulut s'excuser:

- Moi aussi, figure-toi, j'y ai pensé.

Mais pas là, non, pas là.

Je vais t'aider. On va tout remettre en place.



Cela faisait maintenant plusieurs semaines qu'une chaleur épouvantable s'était installée sur le pays de Plouques. Elle était partout, en tout lieu. Elle s'était glissé jusqu'au fond des fentes des murs de pierres sèches, et quand venait la nuit, s'y agrippait, n'en partait pas.

Elle était survenue brusquement alors que personne ne voulait penser à elle. Mais on savait bien, de mémoire, qu'elle finirait par arriver, un jour ou l'autre.

Très vite, elle était devenue insupportable, irrespirable. C'était une épreuve pour tous ceux qui vivaient par ici.

Le ciel brillait à fond toute la journée, il n'y avait plus d'ombre, plus de nuages et encore moins de pluie.

Le vent avait déserté le lieu. Tout était devenu silencieux. Comme si tous les êtres vivants, et la nature dans son entier, étaient soumis à un repos forcé, liés au sol par une véritable camisole de chaleur.

Mais comme c'était aussi la période des vacances d'été, les

gens en profitaient pour rester chez eux, à l'abri, et ne sortaient plus que le soir.

Ils s'adaptaient à cette folie et voyaient, par exemple, le jour comme un moment difficile, qu'il fallait passer à tout prix sans trop se faire voir, sans trop bouger.

Il était devenu, en quelques jours, impératif de s'économiser.



Juste avant la nuit, la capitelle se retrouva avec son dénuement ordinaire.

Il avait suffi que Jeanne vienne, et tous les objets que Didier avait transportés à l'intérieur de la capitelle pendant cet après-midi, avaient été ramenés chez lui. Ils avaient repris leur emplacement habituel.

Il n'y avait plus rien qui aurait pu témoigner de cette tentative.

Personne n'était là pour constater que tout était revenu comme avant. Didier et Jeanne n'étaient plus là, ils étaient partis.

Avaient-ils fait comme tous les autres, ceux qui avaient fui la chaleur, profitant de leurs congés et des vacances scolaires? Où étaient-ils allés?

Au plus près, vers la mer, pour se rafraîchir un peu?

Ou bien, avaient-ils choisi d'aller vers les hauteurs des montagnes proches, pour changer de paysage et y respirer un air plus aimable?

Pendant quelques jours, personne ne les vit.

Ils avaient abandonné leur maison, les laissant sur place dans la frénésie de l'été.

Chapitre 29

Dans le quartier des Hauts de Plouques, ils étaient nombreux ceux qui étaient partis à cause de la chaleur. C'est vrai qu'ils auraient pu suivre l'exemple de la végétation, collée au sol, enracinée à demeure, qui se contentait de faire face à la chaleur en s'adaptant, en vivant au ralenti.

Mais les habitants du quartier avaient préféré fuir, pour un temps, ce pays devenu invivable. La plupart avaient pris leur automobile et s'étaient dirigés vers des endroits moins difficiles, sous des cieux plus paisibles.

Comme eux, Didier et Jeanne avaient disparu des Hauts de Plouques.

Depuis qu'ils se connaissaient, ils étaient certainement arrivés à un moment particulier de leur rencontre. Leur attirance, l'un pour l'autre, devenait chaque jour plus présente, plus évidente.

Didier se satisfaisait de son territoire, celui où il était né et où il vivait. Il y aurait bien volontiers accueilli Jeanne, mais elle n'était pas encore complètement décidée à accepter. Elle ne voyait certainement pas les choses comme ça.

Jeanne, trouva-t-elle une idée pour aller ailleurs, chercher un lieu propice à leur déclaration d'amour, ou bien imagina-t-elle un prétexte pour différer ce moment?

Mais, quand même! Elle avait abandonné son jardin, quitté

sa maison. Il devait bien y avoir pour elle un motif important.

Quoiqu'il en soit, ils n'étaient plus là, ni l'une, ni l'autre. Leurs maisons étaient inoccupées. Le jardin de Jeanne et le camp de Didier se retrouvaient seuls, comme ils l'avaient été, bien avant leur venue, comme ils le seront dans longtemps, lorsque, en grand nombre, les ans auront passé.

Mais de l'un à l'autre, il y avait une grande différence.

Jeanne avait créé son jardin à partir de rien, ou plutôt, après avoir dévasté le terrain qu'elle avait acheté, pour y installer son ordre à elle, son bonheur comme elle le concevait.

De l'autre côté du mur mitoyen, Didier n'avait rien fait d'autre que de laisser la nature fantasque et sauvage suivre, comme elle en avait l'habitude, le rythme des saisons.

Didier pouvait partir, s'en aller, fuir d'ici avec ou sans motif, son absence n'avait aucune importance. Il ne serait même jamais arrivé sur ce lopin de terre que rien n'en aurait été affecté. Tout ce qui vivait ici, accroché au sol, était autant indifférent à sa présence qu'à son absence.

Les arbres, les arbustes, toutes les plantes qui vivaient là, dans le camp de Didier n'avaient pas besoin de lui. Tous le supportaient lorsqu'il se trouvait à leurs côtés, qu'il faisait semblant de leur parler avec esprit, mais qu'il vienne à s'absenter, qu'il parte où bon lui semblera, qu'il disparaisse même totalement, cela ne changera rien pour eux.

Malgré tout, la nature, ici, se sentait à son aise. Tous les végétaux vivaient bien. Et si l'on avait pu leur donner la parole, ils auraient certainement dit qu'ils aimaient Didier pour cette raison.

Ce n'était pas du tout la même chose du côté de chez Jeanne.

Ses plantes l'adoraient, si on peut s'exprimer ainsi, et elles lui faisaient des sourires coloriés toute la journée. Toutes essayaient de fabriquer le plus grand nombre de fleurs, rien que pour lui être agréables, pour lui faire plaisir. C'était chaque jour de l'année un véritable enchantement. Oui, d'accord. Mais que Jeanne s'en aille, qu'elle parte en voyage, ou bien qu'elle s'éloigne pour toujours, alors, que deviendraient ses esclaves? Que feraient-ils?

Sauront-ils s'en sortir, tous seuls pendant que leur maîtresse se sera déplacée ailleurs, vers d'autres latitudes pour compter d'autres pétales, ou pour effeuiller de nouvelles marguerites?

Au bout de quelques jours, l'eau viendra à manquer, et leurs fières tiges s'écrouleront, se dessècheront et ne seront plus que des souvenirs, et encore, à la condition que quelqu'un veuille bien s'en rappeler.

Ici, chez Jeanne, son absence réduirait toutes ses fleurs à rien.

Mais à cet inconvénient, Jeanne a pensé.

C'est pourquoi, lorsque Didier et Jeanne sont partis, ils se sont arrêtés chez Virginie, l'amie de Jeanne. Elle est descendue de voiture pour lui remettre les clés de sa maison, pour qu'elle aille arroser.

- Un peu, quand tu pourras, a dit Jeanne.

- Mais bien sûr, Jeanne, lui a-t-elle répondu. Je trouverai un moment avant le repas du soir. Tu peux partir tranquille. Je m'en occuperai, et si j'ai pas trop de temps pour le faire, j'embaucherai Juste. Non, ne te tracasse pas et faites bonne route.

Et c'est ainsi que le premier jour, Virginie est allé à L'enclos pour arroser les fleurs.

C'était peut-être la première fois qu'elle entrait seule dans le jardin de Jeanne. Elle fut émerveillée par le nombre et la variété des plantations.

C'était presque magique. Au final, elle dut se dépêcher car elle badait trop et elle n'eut pas le temps de tout arroser.

Lorsqu'elle s'en alla, elle se retourna, malgré elle, comme pour voir si Jeanne n'était pas là, en train de vérifier si l'arrosage avait été bien fait.

Mais, non, il n'y avait personne.

Le lendemain, elle demanda à Juste de venir l'aider. Il y avait vraiment trop de massifs à arroser. Elle lui suggéra de se servir de l'arrosoir pour porter l'eau dans les endroits où elle n'arrivait pas avec le tuyau en plastique jaune.

Juste était en admiration devant cet étalage de couleurs.

Il porta l'arrosoir jusqu'en bas des terrasses et fit de nombreux allers-retours.

Lorsqu'ils eurent terminé, Juste s'inquiéta de savoir s'il n'y avait rien à arroser chez Didier.

Virginie lui répondit:

- Ça m'étonnerait bien. On ira voir demain.

Le troisième jour, ils abrégèrent la séance d'arrosage, tant ils étaient curieux de visiter le camp de Didier sans témoins.

Pour entrer chez lui, il n'y avait pas besoin de clés. La porte passante laissait entrer qui voulait.

En quelques coups d'oeil rapides, ils virent bien que chez Didier il n'y avait pas de pots de fleurs qui réclamaient une portion d'eau.

Et comme il faisait encore jour, ils purent visiter à leur aise.

Ce fut pour eux, une véritable promenade dans la nature tranquille et apaisée. Cela les combla de joie.

Lorsqu'ils atteignirent le bas du camp, ils montèrent sur le chemin de ronde et poussèrent jusqu'au belvédère admirer le

panorama.

À la nuit venue, ils remontèrent en passant par l'intérieur du surterrain où ils trouvèrent le passage éclairé devant leurs pas.

Arrivés chez eux, ils étaient enchantés par la paix et le calme qu'ils avaient trouvés chez Didier.

C'est Juste qui donna son avis, sous forme de sentence.

- C'est bien joli, toutes les fleurs de Jeanne mais tu te rends compte du temps qu'elle doit y passer?

Tandis que chez Didier il n'y a rien à faire qu'à se balader.

Vraiment ça n'a rien à voir d'un côté et de l'autre.

Vivement qu'elle revienne!

Chapitre 30

Le départ

Nous avons appris qu'ils sont partis ensemble dans la voiture de Didier. Ce qu'on ignore, c'est qu'ils ne se sont pas décidés tout de suite. Ils ont hésité longuement. Ça leur faisait tout drôle de s'en aller, de laisser leur coin abandonné.

Jeanne allait quitter son jardin en pleine période de grosse chaleur, juste au moment où il avait le plus besoin de sa présence. Mais ce qui l'inquiétait surtout, c'est qu'elle se demandait si on n'allait pas découvrir que pour elle, il existait une chose au moins aussi importante que sa maison et ses fleurs.

Didier laissait son camp. Ça ne lui posait pas trop de problèmes car il pensait que ce n'était qu'un évènement passager, qu'une petite parenthèse, et que ça n'allait pas durer. Il ne s'absentait pas pour longtemps.

Leur affaire, c'était d'aller ailleurs. C'était de quitter leur cadre quotidien. Ce qu'ils avaient à se dire ne pourrait être dit qu'hors de leurs murs. Ils avaient compris que c'était impératif pour eux. S'ils ne partaient pas, alors il n'arriverait rien. Et, en vérité, ce n'était pas du tout ce qu'ils voulaient. Ils ne savaient pas très bien, pour le moment, jusqu'où ils voulaient en venir mais ils étaient persuadés que s'ils ne

faisaient pas l'effort de s'en aller, alors demain serait pareil à aujourd'hui.

Certainement que l'un d'eux a énoncé le problème de la même manière qu'on pose une question, et il aura dit, par exemple: "Mais alors, où est-ce qu'on peut bien aller? Dis-le-moi." Et l'autre aura vraisemblablement répondu, peut-être sous le coup de l'inspiration, quelque chose comme: "L'arбораie des Ayres. Là-bas, il fera moins chaud. On pourra respirer un peu mieux. On sera plus libres qu'ici." Et c'est à cet endroit qu'ils sont allés.

On le sait parce que Didier l'a indiqué sur son tableau blanc, celui qui est dans sa grande pièce, tout près de la porte vitrée qui donne sur la terrasse gravillonnée. On peut le voir de l'extérieur.

C'est ainsi qu'on a pu lire ce qu'il avait marqué: "Nous sommes allés visiter l'arбораie des Ayres". Il avait utilisé un gros marqueur de couleur verte. Après le texte, il avait dessiné gauchement quelques espèces d'arbres comme ceux que font les enfants sur leurs coloriages. Et puis, il en avait mis sur tout le reste du tableau. Si bien que la phrase était entourée de toutes parts, de petits sapins verts faits de trois v renversés et réunis par une ligne plus ou moins droite.

Après cette débauche de vert, on avait bien compris qu'ils étaient allés rendre visite à des arbres, il n'y avait plus de doute.

Sur la route

Pour rejoindre l'arбораie, il n'y a qu'une route, presque directe; c'est pour ça qu'elle monte beaucoup. Très vite, ils eurent l'impression que l'air devenait plus supportable.

Dès qu'ils se furent éloignés de Plouques, ils ont traversé de

nombreux petits villages déjà bien animés malgré l'heure matinale. C'est que les gens voulaient profiter des premières heures un peu fraîches de la journée. Ils virent souvent des personnes armées d'un tuyau d'arrosage qui aspergeaient consciencieusement, et avec bien du plaisir, le seuil de leur maison. Certains leur faisaient des signes de la main, peut-être pour leur dire bonjour, ou bien pour leur souhaiter une route agréable.

Dans un hameau, ils virent plusieurs voitures arrêtées sur le bord de la route. Un homme leur fit signe de ralentir comme s'il avait quelque chose à leur dire. Ils stoppèrent un peu plus loin, et Jeanne descendit de voiture pour demander quoi et qu'est-ce.

Elle revint et reprit sa place dans l'automobile. Elle avait l'air surprise et étonnée.

- Le type m'a dit que la route est barrée plus loin. C'est à peine croyable. Je suis toujours passée par là, et pourquoi qu'elle serait coupée? Je me le demande.

- Allons-y, dit Didier, et on verra bien ce qu'il en est.

Ils repartirent doucement, ils regardaient le paysage boisé qui annonçait une température plus clémente. Didier découvrait une région bien plus verte que celle de Plouques. Ils atteignirent un croisement et, en même temps, aperçurent un grand panneau où il était indiqué que la route était coupée à dix kilomètres de là.

On ne disait pas les raisons de cette interruption.

Didier proposa de changer d'itinéraire et de prendre à droite mais Jeanne dit que ça ne servirait à rien.

Ils continuèrent leur route malgré cette nouveauté qui allait certainement modifier leur projet.

Lorsqu'ils arrivèrent à un pont qui était là pour passer de

l'autre côté de la rivière, ils virent une nouvelle pancarte d'interdiction. Elle était énorme cette fois-ci: Le pont menaçait de s'écrouler à cause des très fortes chaleurs et tout passage, même de personnes à pieds, était formellement interdit.

C'était un vieux pont de pierre; cela paraissait extraordinaire à Jeanne que ce pont puisse s'écrouler un jour mais c'était interdit d'y passer.

Il n'y avait pas moyen de faire autrement que retourner. Jeanne se tenait devant la barrière et elle voyait bien qu'ils ne pouvaient aller plus loin. Elle semblait désolée comme si on lui avait pris quelque chose à laquelle elle avait droit.

Quelqu'un s'approcha et lui précisa pourquoi on avait barré la route. Lorsque l'individu sut qu'ils avaient l'intention d'aller jusqu'à l'arбораie des Ayres, il lui expliqua que d'autres personnes avaient voulu comme eux, aller dans cette direction et qu'ils avaient décidé de prendre le petit train de l'été qui passe au village d'à côté.

- Si ça vous gêne pas d'abandonner votre voiture, c'est une bonne solution, lui dit l'homme. Le petit train vous amènera au pied de l'arбораie, c'est là qu'il s'arrête et repart en sens inverse. C'est moins rapide que la voiture mais c'est plus agréable.

La proposition plut à Jeanne car elle revint presque en courant vers Didier qui n'était pas encore sorti de sa voiture.

- On va prendre le train. On va y arriver comme ça, dit Jeanne.

Alors, ils firent demi-tour et retrouvèrent le croisement pour se diriger vers le village.

Là, ils mirent la voiture dans un emplacement qui se trouvait au-devant de la station et, après avoir emporté tous leurs sacs et fermé la voiture, ils entrèrent dans le bâtiment et ils

prirent un billet.

Puis ils montèrent dans le train qui se mit en marche peu de temps après, comme s'il n'attendait qu'eux pour partir.

Le petit train de l'été

Derrière la locomotive étaient accrochés plusieurs wagons dépareillés. Ils devaient dater d'époques différentes. Celui où ils s'installèrent n'avait pas de vitres, les passagers pouvaient regarder le paysage et être en contact direct avec la nature.

Jeanne s'amusait de ce moyen de déplacement. Elle s'était d'abord assise contre le rebord de la fenêtre, mais la fumée de la machine la dérangeait.

Elle revint vers l'intérieur de la banquette, se tenant contre Didier. Il était absorbé par le déroulement ininterrompu des paysages qui se suivaient doucement et sans heurts. Il se laissait captiver par le panorama et essayait d'imaginer ce qu'ils allaient trouver au bout du chemin de fer.

Jeanne regardait aussi mais d'une manière différente; elle semblait retrouver des lieux qu'elle avait déjà fréquentés.

Le petit train fit un arrêt dans une toute petite gare pareille à celles des jouets d'enfants. Quelques voyageurs en tenue de vacances montèrent dans le train.

Comme Jeanne et Didier, un petit groupe choisit le wagon de tête. C'était un couple avec des enfants. Les jeunes se mirent tout de suite aux fenêtres. Ils se penchaient un peu au dehors pour mieux sentir l'air frapper leur visage.

Mais ce fut comme pour Jeanne, la fumée les fit revenir vers l'intérieur.

Tous les occupants du wagon regardaient au dehors, envoûtés par ces paysages qui se suivaient comme au

cinéma.

Un peu plus tard, un des enfants se leva et s'approchant du bord s'écria: "Les bambous, on est arrivé!"

À ce moment, le train pénétrait dans une forêt de bambous, il ralentit et finit par stopper dans un long crissement de freins. Il lança dans l'air quelques coups de sifflet brefs qui réveillèrent tout le monde.

Le train se vida de tous ses occupants qui, semblait-il, étaient venus pour visiter la forêt de bambous au milieu de laquelle le petit train était maintenant arrêté.

Après une nouvelle série de grands coups d'avertisseur, le convoi s'éloigna lentement, laborieusement.

Les bambous se remirent à défiler aux fenêtres.

Lorsque la forêt de bambous se fut éloignée, le train avait repris son allure et il n'y avait plus que Jeanne et Didier comme passagers.

Le petit train montait le long d'une montagne assez découverte. La lumière entrait dans le wagon.

Jeanne déclara qu'elle avait faim. Ils sortirent de leurs sacs les provisions qu'ils avaient emmenées. Ils mangèrent avec plaisir et entre deux bouchées se souriaient mais ne parlaient pas.

Maintenant qu'ils étaient seuls, ils se rendirent compte que la machine faisait beaucoup de bruit.

Il leur sembla que le train avançait moins vite. En fait, il n'avait pas réduit sa vitesse mais il était en train de descendre vers sa dernière halte. Au bout de la voie, il s'arrêta complètement dans un grand souffle d'air et de vapeur.

Il n'y eut pas de sifflet. Le chauffeur descendit de sa machine, déballa son repas sur un banc et se mit à manger. Didier et Jeanne en passant lui souhaitèrent un bon appétit,

ils lui demandèrent à quelle heure le train reviendrait en fin d'après-midi puis ils s'en allèrent pour suivre le chemin qui se présentait là.

Il montait bien. Quand ils arrivèrent en haut de la côte un peu essoufflés, ils se retournèrent. Tout en bas, le train repartait déjà en sens inverse, sans faire de bruit.

Ils étaient seuls maintenant et devant eux se tenait bien droit un grand panneau avec un tracé de chemins et tout en haut était marqué le nom de la forêt.

L'arborie des Ayres

- Alors, c'est là que tu nous emmènes?

- Oui. Quand j'étais petite, nous habitions de l'autre côté de la montagne. Combien de fois j'ai pu visiter tous ces bois avec mon père!

C'est une belle forêt où j'ai beaucoup de souvenirs, surtout de ma jeunesse.

Je suis tellement venue par ici que je crois bien connaître certains coins et peut-être même que je pourrais reconnaître des groupes d'arbres du premier coup d'oeil.

Ils marchaient d'une bonne allure mais de temps en temps ils s'arrêtaient car Jeanne voulait observer un arbre devant lequel ils passaient comme si elle se sentait interpellée par lui, par sa hauteur ou bien son écorce particulière.

Quelquefois sans rien dire Jeanne s'en approchait et touchait la peau de l'arbre.

- Ce qui est ennuyeux, dit-elle, c'est qu'on ne les voit jamais bien fleurir. Ils fleurissent bien sûr mais leurs fleurs sont si hautes qu'on les devine à peine.

- Dans mon camp, il y a quelques tilleuls, dit Didier, et l'on arrive bien à voir les fleurs qui sont assez près. C'est vrai

qu'elles sont discrètes, elles sont toutes petites.

- Mais ici, ce sont pas des tilleuls mais des arbres de hautes futaies, alors les fleurs tu peux grimper si tu veux les voir.

C'était toujours comme ça lorsque je venais par ici avec mon père. Je lui disais toujours: "Mais les fleurs, où elles sont?"

Et lui me répondait chaque fois: "Regarde bien petite, regarde bien. En-haut, elles y sont". Il ajoutait toujours: "Elles sont très jolies même si tu ne les vois pas, même si tu ne peux pas les sentir".

Enfin, tous ces arbres je les trouvais très beaux mais j'aurai préféré des fleurs.

C'est peut-être pour ça que je passe beaucoup de temps maintenant à cultiver des fleurs dans mon jardin. Je les vois car elles sont à ma hauteur et je peux sentir leurs parfums.

- Mais ton père, il travaillait dans la forêt?

- Oui, il était forestier. Il s'occupait à trouver et acclimater de nouvelles essences d'arbres.

Son objectif, celui qu'on lui avait donné, c'était de trouver quarante variétés d'arbres à essayer et à planter dans la forêt des Ayres.

- Est-ce qu'il y est arrivé? demanda Didier.

- Oui, ça a été très long mais il a réussi. Ce chiffre de quarante l'a toujours hanté. Il disait qu'il lui fallait à tout prix y arriver. Et il l'a atteint.

- Quand même, quarante, ça me paraît énorme comme quantité, remarqua Didier.

- Peut-être...

Le soleil était au plus haut et ils marchaient toujours. Jeanne avait dans sa poche une petite carte du sentier qui parcourait la forêt, et de temps en temps, elle la regardait.

Didier demanda où ils étaient. Elle lui montra sur le papier

tout le chemin qu'ils avaient fait.

- Et on doit faire tout le reste cet après-midi? interrogea Didier en montrant du doigt le reste du parcours.

- On aurait dû, mais je crois qu'on y arrivera pas, répondit Jeanne. Surtout que ça se complique si on doit reprendre le petit train ce soir.

- Et il n'y a pas de gîte où on pourrait passer la nuit, comme ça on pourrait finir le sentier demain, suggéra Didier.

- Non, ce n'est pas prévu et il n'y en a pas, dit Jeanne.

- Alors, peut-être qu'au hameau des Ayres on trouvera quelque chose, supposa Didier.

- Il faudra voir quand nous y passerons, répondit Jeanne.

Alors pour s'approcher des Ayres, ils changèrent de direction et prirent un raccourci. Il était encore plus abrité du soleil que le sentier.

C'était plus facile d'avancer mais au bout d'un moment ils comprirent qu'ils ne pourraient retourner en arrière pour attraper le train à l'heure. Ils s'arrêtèrent au passage d'un petit ruisseau et mangèrent un peu de fruit.

Donc, ils s'étaient faits à l'idée qu'ils passeraient la nuit dans la forêt ou au mieux dans le hameau mais ils ne savaient comment. Ils se rassuraient en pensant que c'était l'été et que la nuit ne serait peut-être pas trop fraîche, ici.

Ils reprirent leurs sacs à dos et avancèrent en direction du hameau des Ayres.

- Ta famille a habité dans ce hameau pendant longtemps? demanda Didier.

- Pendant toute la durée de l'activité de mon père. Nous étions obligés de vivre là.

- Et l'école était loin, questionna Didier ?

- Oui, assez. Je prenais le bus à deux kilomètres de la maison. Puis après je suis allée en pension. Mais je revenais

toujours avec plaisir au petit village.

C'était une vie au grand calme, nous étions un peu isolés mais on s'y faisait, dit Jeanne.

Tu es quand même un peu spécial, dit-elle en changeant de ton. Je te fais visiter une forêt où il y a beaucoup d'arbres extrêmement rares. Tu sais que je les connais tous ou presque, et jamais tu m'as demandé le nom d'un seul.

On pourrait croire que tu n'aimes pas les arbres.

- Si je les aime bien mais j'ai pas besoin que tu me les présentes. Ils se présentent tous seuls.

Et puis franchement, je ne veux pas savoir leur nom officiel. Je leur donne un nom moi-même, et je trouve que c'est mieux comme ça.

Tu vois, celui-ci, pour moi, c'est le gris à la peau douce.

Cette façon de voir les choses faisait sourire Jeanne mais elle comprenait que Didier pouvait se passer des présentations officielles, ça ne la choquait pas, elle qui avait passé toute sa jeunesse dans ce décor de bois.

- Et quand tes parents ont su que tu allais travailler dans une cartonnerie, qu'est-ce qu'ils ont dit? demanda Didier. Ils n'ont pas été trop déçus?

- Non, je faisais ce que je voulais.

Non, là où ça a fait mal, c'est quand mon père a voulu que j'épouse un forestier. Alors, j'ai dit non, et je suis partie. Je les ai quittés.

Et mon père m'en a beaucoup voulu. Et le jour où je les ai vus pour la dernière fois, il m'a lancé comme un sort.

Il m'a dit: "Ça sera comme pour moi. Puisque tu n'as pas voulu celui qu'on t'a choisi, il te faudra en passer quarante avant d'en trouver un bon".

Je lui ai ri au nez. Je lui ai dit que quarante ça me paraissait énorme, et puis...

Elle allait peut-être continuer son histoire mais ils arrivaient aux Ayres. Et la première chose qu'ils virent les soulagea. C'était un panneau de bois assez vieux sur lequel était marqué: "Auberge des Ayres" et en dessous flottait un petit carton avec la mention: "Ouvert".

Chapitre 31

Après le panneau de l'auberge, on découvrait le hameau. C'était quelques maisons aux murs de pierre foncée et aux toits de pauvre ardoise grise. Elles étaient assez proches les unes des autres.

L'auberge se tenait un peu à l'écart, derrière elles.

Didier voulait aller directement à l'auberge pour s'assurer qu'ils pourraient, au moins, y passer la nuit. Jeanne ne s'inquiétait pas de cela.

- Mais on ira plus tard, dit-elle. Ça ne presse pas.

- Non, Jeanne, répliqua Didier. On va y aller pour voir ce qu'ils peuvent faire pour nous, et après, tu me montreras tout ce que je dois connaître de cet endroit où tu as passé une partie de ta jeunesse.

J'ai beaucoup de plaisir à te suivre dans ce pays dont tu as gardé beaucoup de souvenirs. Si nous devons passer la nuit ici, demain nous aurons encore du temps à notre disposition.

Je ne sais pas pour toi, mais pour ma part je ne suis pas enthousiasmé à l'idée de dormir à la belle étoile, en pleine forêt. J'aime mieux avoir un toit sur ma tête.

Et puis ce soir, nous aurons certainement faim, comme tout le monde. Ce serait bien de savoir si on peut nous faire à manger.

- Tu as raison, dit Jeanne. Elle se rapprocha de Didier et ils s'embrassèrent à leur façon.

- C'est certainement l'émotion de me retrouver au hameau qui m'excite. Allons à l'auberge, dit-elle.

Toutes les maisons semblaient fermées et inhabitées. L'auberge avait l'air plus importante que le reste car elle avait un étage, mais elle était aussi triste que les autres maisons.

Les fenêtres de l'auberge avaient leurs volets fermés. Ils étaient faits de vieux bois, usés par le temps et les intempéries. Ils étaient si délavés qu'on pouvait croire qu'ils n'avaient jamais porté de peinture.

Seule, la porte de l'auberge était ouverte. Elle donnait à voir un espace complètement obscur.

Ils frappèrent quelques petits coups et entrèrent dans une vaste salle où aucune lampe n'était allumée. Tout l'intérieur semblait recouvert de noir. Vers le fond, on aurait bien dit qu'il s'y trouvait une petite fenêtre basse qui apportait un peu de jour en ce lieu.

Au milieu de la pièce, il y avait une très grande table noire. Certainement qu'elle était destinée à un grand nombre de convives, mais en ce moment, elle n'était entourée, vers l'extrémité qui faisait face à la cheminée, que par quatre chaises.

Dans ce qui paraissait être le foyer, le feu était éteint sous la cendre. Ils ne parlaient pas et se contentaient de sentir l'odeur de fumée qui était assez forte.

Ils attendirent sans impatience car ils avaient déjà posé leurs sacs sur la table. Ils y faisaient deux taches claires comme s'ils avaient emmené avec eux un peu de la lumière du dehors.

Au bout d'un moment, ils entendirent la voix d'une femme sans âge leur dire:

- Mais, asseyez-vous, on vient.

En effet, quelque temps après, elle arriva, sortant d'un couloir noir, elle tourna d'une main ferme un bouton sur le mur, et une toute petite lampe brilla sur le côté gauche de la cheminée.

La femme était habillée en noir et gris.

- Et bien, alors, vous venez pour la nuit? C'est ça? leur demanda-t-elle.

Elle n'attendit même pas la réponse pour ajouter:

- Le repas, ce sera à huit heures. Vous êtes que deux? ajouta-t-elle.

Didier lui répondit qu'effectivement ils étaient seuls et qu'ils étaient ravis de pouvoir manger ici. Il demanda si les sacs pouvaient rester sur la table.

- Mais oui, dit la dame. Y'a personne qui viendra vous les prendre, y'a pas un chat, ici.

Est-ce que je vous fais de la soupe pour ce soir? demanda-t-elle. Jeanne lui dit:

- Nous mangerons ce que vous avez. En attendant, nous allons faire un tour dans le hameau.

L'aubergiste se tourna vers la cheminée, elle s'apprêtait à partir, elle leur dit:

- Quand vous reviendrez, on aura allumé le feu.

Avant de sortir, dites-moi un peu comment je vous appelle.

- Didier et Jeanne, lui répondit Didier.

- Et bien moi, c'est Évida, comme ça se prononce mais avec un accent sur le vi.

Jeanne et Évida se regardèrent en silence. Elles souriaient toutes deux.

- Alors, promenez-vous bien, leur dit Évida.

Puis elle tourna le bouton blanc, la lampe s'éteignit, et l'aubergiste disparut dans le couloir.

Ils allèrent vers la lumière.

Jeanne était passée la première, elle attendait Didier et, lui tendant la main, elle dit:

- Viens, je vais te montrer où j'habitais.

Didier prit la main de Jeanne et la suivit.

C'était la deuxième bâtisse. Elle était fermée. Elle semblait dormir depuis longtemps. Ils en firent le tour. Jeanne donnait des explications comme s'ils se trouvaient à l'intérieur de la maison.

Quand elle eut fini, Jeanne enleva sa main de celle de Didier, puis se dirigea vers une petite fontaine.

Arrivée au bord du bassin, elle se retourna vers Didier pour l'appeler. C'était une source captée qui coulait là. L'eau était aussi froide que de la glace; tellement qu'ils en prirent tous les deux juste au creux de la main et après l'avoir bue ils durent respirer un grand coup d'air pour se réchauffer.

Un peu plus loin, se trouvait un petit terrain entouré de murs bas. Ils s'en approchèrent, et Jeanne dit à Didier:

- Tu vois, il y a même un cimetière.

C'est ici que mes parents avaient souhaité être ensevelis.

- Et ils y sont? demanda Didier.

- Oui, je vais te montrer l'endroit.

Ils entrèrent dans le parc après avoir poussé un petit portillon de fer qui grinça.

Jeanne s'arrêta devant une longue pierre plate sur laquelle figuraient des noms et des dates. Didier regarda en silence, laissa passer quelques minutes, puis il prit l'initiative de s'en aller.

Jeanne resta encore un peu auprès du tombeau et quand elle vit que Didier était loin, elle se baissa au sol pour attraper un caillou noir et, comme si elle tenait une craie à la main, écrivit sur la pierre, quarante en chiffres. Elle n'était pas contente du résultat; on n'arrivait pas bien à lire les caractères mais elle finit par jeter le caillou.

En se relevant, elle dit à voix basse:

- Quarante. Une fois de plus, il avait raison.

Puis elle partit et s'en alla retrouver Didier qui l'attendait.

Elle se jeta dans ses bras et il la serra fort contre lui.

Puis leurs bouches se réunirent un long moment avec fougue.

Jeanne dit tout doucement:

- Comme je suis contente que tu aies bien voulu venir jusqu'ici avec moi.

C'est juste à cet instant qu'ils sentirent tomber sur eux les premières gouttes d'eau. Elles arrivaient du ciel avec une telle violence que Jeanne s'écria:

- Ça y'est, c'est la fin de l'été. Vite, retournons à l'auberge.

Il n'y avait pas beaucoup de chemin à faire, ils coururent du plus vite qu'ils purent mais la pluie fut plus rapide qu'eux. Elle était si serrée que lorsqu'ils arrivèrent à l'auberge, ils étaient complètement trempés.

Ils restèrent un moment sur le pas de la porte regardant la pluie tomber avec rage. Ils étaient dégoulinants d'eau. Assommés par cette mauvaise surprise inattendue, ils n'osaient pas entrer.

À l'intérieur le feu avait été allumé. La lumière du foyer répandait dans la pièce une nouvelle clarté. Le noir du décor avait viré au rouge mais il restait encore bien sombre.

L'aubergiste venait d'arriver dans la pièce, elle jeta de nouveaux morceaux de bois dans le feu.

Les voyant à la porte, elle les invita à entrer. Elle ne s'attendait peut-être pas à les voir revenir de sitôt.

- Mais il pleut alors. Je m'en suis même pas rendu compte, dit-elle.

Oh, la, la ! Vous avez pris une drôle de douche!

Venez vite vous mettre devant le feu.

Elle vint vers eux et lorsqu'ils furent complètement entrés, elle ferma la porte à clé.

- Et puis quittez vos vêtements, leur dit-elle, je vais aller chercher des cannes de bois et avec les chaises on les fera sécher devant la cheminée.

Elle revint avec des serviettes éponges et deux grandes couvertures de laine. Puis, elle installa les longues cannes de bois, au travers de deux chaises qu'elle avait disposées devant le feu.

S'adressant à Jeanne, elle lui dit:

- Soyez sans crainte, j'ai dit à Fernando de rester à la cuisine. C'est mon mari et cuisinier. Il viendra vous dire bonjour plus tard, quand vous serez complètement rhabillés. Jeanne et Didier se déshabillèrent et posèrent leurs vêtements sur les cannes.

Le feu était si fort et si près que les tissus commencèrent vite à évaporer leur humidité.

Didier et Jeanne se séchèrent avec les serviettes mais ils voulaient aussi se sécher l'un l'autre, et en même temps ils voulaient s'enlacer et s'embrasser.

Au bout d'un moment, ils disposèrent les deux autres chaises au coin du feu et y posèrent une des couvertures et, assis, s'en enveloppèrent.

Lorsque Évida revint, elle ne vit que leurs têtes qui dépassaient et un bras de chacun qui tenait la couverture repliée sur eux.

Elle sourit en les voyant.

Puis elle dit:

- C'est beau tout de même.

Regardez, on vous a fait quelque chose de chaud. Buvez-le ça vous fera du bien.

Elle posa deux bols sur le sol devant eux puis s'en alla en disant:

- À tout à l'heure, séchez-vous bien.

Vous savez, Fernando et moi, on est très contents de vous avoir ce soir avec nous. Et puis vous allez aussi passer la nuit ici, c'est vraiment bien.

On sera pas tout seuls.

Lorsqu'elle fut partie, ils burent leur soupe mais elle était si chaude qu'ils y soufflèrent beaucoup dessus et ne la prenaient que par petites gorgées, et du bout des lèvres.

Chapitre 32

Maintenant, les vêtements étendus sur les longues cannes de bois sont secs.

Didier et Jeanne commencent à en avoir assez de cette couverture où ils étouffent.

Ils se lèvent, abandonnant cet habit de laine sur le dossier des chaises. Ils ne disent rien, se serrent l'un contre l'autre et leurs regards s'accordent longuement avec bonheur.

En silence, ils se donnent un baiser.

Puis ils se séparent et, comme s'ils étaient pressés, très rapidement se rhabillent, plient les serviettes et les couvertures, posent les cannes contre le manteau de la cheminée, replacent les chaises de chaque côté de la table.

Enfin, ils viennent s'appuyer contre le rebord de la table, ils font face à la cheminée, ils se tiennent par la main.

Leur silence dure un long moment. Mais ils vont parler.

C'est Didier qui prend la parole:

- À partir de maintenant, si tu le veux bien, nous serons seuls ensemble.

Et il ajoute avec un sourire aimable:

- Ça te plaît comme déclaration?

Jeanne répond:

- Oui, c'est bien. Oui, je le veux bien. Notre voisinage sera une bonne manière de vivre ensemble.

Nous nous aimerons semblables et indépendants. Chacun

dans notre coquille, nous serons heureux de nous visiter et de nous recevoir.

Pendant un moment, ils ne dirent rien mais leurs mains se serraient fort.

Ils se séparèrent pour se rapprocher du feu. Ils s'accroupirent pour souffler ensemble sur les flammes.

Mais il faisait trop chaud, si près, alors ils se levèrent et parlèrent, à peu près en même temps:

- Quand on voudra être seul, on aura pas grand chemin à faire pour s'éloigner.

- Oui, mais moi je viendrai te chercher.

- Et si je veux pas venir, tu resteras avec moi.

- Oui, mais pas pour faire la loi.

- Je te regarderai vivre et j'accepterai les différences.

- Oui, ce sera bien comme ça que ça se passera.

Ils s'enlacèrent et leurs bouches se rejoignirent.

Jeanne s'écarta et dit:

- J'ai pensé que comme je serai plus souvent chez toi, je te ferai ton repassage et tu me paieras bien; ça me fera un peu d'argent.

Didier acquiesça.

Il demanda:

- Et l'avion, que va-t-il devenir?

- Mais, répondit Jeanne, il est très bien comme ça. Nous l'avons fait ensemble. C'est notre bien commun.

Tu vas me dire que c'est pas pratique pour moi d'y venir mais je m'en accommode. Il me suffit de passer par chez toi.

Dans le couloir, il y avait un bruit de pas. Ils entendirent une nouvelle voix d'homme qui appelait. C'était certainement Fernando.

Il devait être bientôt l'heure du repas.

- Ohé, les jeunes. On peut venir?

Jeanne et Didier lui répondirent qu'ils étaient prêts.

Dès qu'apparurent Fernando et Évida, il y eut entre ces quatre personnes un grand courant de sympathie.

Les aubergistes amenaient à boire et à manger.

- C'est l'apéritif de l'anniversaire, dit Fernando. Tous les quatre prirent une chaise pour s'asseoir puis Fernando s'expliqua.

Il leur apprit que c'était aujourd'hui le jour anniversaire de leur mariage mais il ne dit pas en quelle année la cérémonie avait eu lieu.

Il se rappelait qu'il y avait, ce jour-là, beaucoup trop de monde, beaucoup trop de formalités.

- C'était compliqué et ça manquait de simplicité, dit Fernando.

Et puis toute la journée ne fut qu'une longue, très longue suite de bruits, de repas, d'obligations, de boissons, de musiques.

À l'époque, j'aurais aimé qu'Évida et moi, nous puissions nous en aller dans un coin perdu pour nous dire oui et nous promettre tout ce qui nous aurait passé par la tête.

Et alors, mais c'est fantastique, maintenant qu'on se souvient de ce jour ancien, vous arrivez pour nous tenir compagnie. C'est un grand bonheur que vous nous donnez.

Parce que votre présence réalise tout ce que nous aurions voulu faire.

Mais c'est bien que les choses puissent changer. Vous voir ici, c'est comme si on retournait en arrière et qu'on s'aperçoive que, oui, c'est possible de vivre comme nous le souhaitions parce que vous le vivez aujourd'hui.

Vous rencontrer ici efface tous les regrets que nous avons pu avoir depuis ce temps. Votre présence nous rajeunit et fait

revivre nos rêves.

Elle prouve que nos espoirs et nos désirs n'étaient pas des chimères mais bien une réalité que vous amenez ici, dans ce patelin paumé au beau milieu de l'arboriaie des Ayres.

Le repas se déroula comme un grand moment de bonheur qu'ils partagèrent tous les quatre avec joie et plaisir.

Après avoir débarrassé la table, les aubergistes ne tardèrent pas et laissèrent Didier et Jeanne seuls. Ils voulaient voir le feu s'éteindre, ce qui les retint fort tard devant la cheminée.

Avec l'aide de Fernando, Didier avait poussé jusqu'au-devant de l'âtre un large fauteuil où Jeanne et Didier pouvaient se tenir.

Ils savouraient ces nouveaux moments qu'ils vivaient ensemble.

Puis vint le temps de rejoindre leur chambre pour y passer la nuit. L'auberge n'avait que des chambres à un lit. Enfin dans le lot on leur avait trouvé deux chambres qui communiquaient. Jeanne et Didier eurent donc deux chambres qui avaient une porte entre elles. Mais Fernando leur avait dit que les lits étaient très étroits.

Didier et Jeanne sont montés se coucher sans savoir dans quelle chambre ils iraient. Didier avait voulu éclairer toutes les lampes du couloir puis celles de l'escalier et ensuite les ampoules de la chambre.

À chaque fois Jeanne lui demandait gentiment d'éteindre et il le faisait de bon coeur. Ils avançaient à la lumière d'une toute petite bougie qu'Évida avait donnée à Jeanne.

Lorsqu'ils entrèrent dans la chambre, ensemble ils soufflèrent sur la bougie.

Et dans une nuit épouvantable durant laquelle les orages ne s'arrêtèrent pas, où le tonnerre était devenu une musique continue, où les éclairs se suivaient sans cesse, deux solitudes se reconnurent. Elles éprouvèrent beaucoup de joie à se découvrir.

La chambre des aubergistes était située au rez-de-chaussée. Elle avait un grand lit. Et le petit jour qui suivit la nuit de tempêtes, les trouva endormis sous la même couverture.

Tandis que dans celle qui avait accueilli Didier et Jeanne, lorsque les premières lueurs du jour l'éclairèrent un peu, on vit Jeanne couchée par terre, enroulée dans une couverture. Elle avait laissé le lit à Didier. Elle se souvenait de la nuit des feux d'artifice, et puis le lit était vraiment bien trop petit pour deux dormeurs.

Quand le jour se fit complètement, Jeanne se réveilla. Elle s'extirpa, un peu courbatue, de la couverture dans laquelle elle avait dormi.

Son premier regard fut pour Didier.

Il dormait encore.

Elle eut froid et délicatement se glissa sous le drap, tout contre Didier.

Et elle avait bien l'intention de le réveiller.

Chapitre 33

Ce fut peut-être la faim qui les fit sortir du lit et ils finirent par se retrouver tous les quatre devant la cheminée de la grande salle de l'auberge.

Les cendres de la veille étaient trempées, elles étaient piteusement aplaties dans le foyer.

Évida s'en alla pour préparer le petit déjeuner.

Didier bayait et s'étirait.

Fernando regardait le feu éteint, il était désolé.

Jeanne proposa de le rallumer.

Elle demanda à Fernando d'aller chercher du bois qui n'ait pas pris la pluie puis se baissa, s'appuyant sur ses genoux, pour nettoyer l'âtre et elle poussa les cendres sur les côtés.

Lorsqu'elle eut bien dégagé la plaque de fonte, elle s'aperçut qu'il y avait encore des gouttes de pluie qui parvenaient du ciel de la cheminée. Elle appela Didier pour lui faire voir. Elle remarqua que les gouttes de pluie avaient l'air calmes. Elles tombaient l'une à la suite de l'autre. Elles ne se précipitaient pas. Elles mouillaient quand même.

Fernando revint, il tenait d'une main un grand panier rempli de brindilles et sous son autre bras, il avait placé des bûches sèches.

Jeanne se saisit de vieux journaux qu'elle avait trouvés dans une logette contre la cheminée. Elle prit beaucoup de plaisir à les déchirer page par page, à les chiffonner en boules

grossières et à les jeter joyeusement dans le foyer. Lorsqu'elle eut réalisé un joli tas de papier, elle le recouvrit en y renversant au-dessus tout le panier de branchettes de bois.

Elle y mit le feu puis posa les bûches sèches avec délicatesse pour qu'elles n'écrasent pas l'édifice de papier et de bois qui commençait sérieusement à brûler et à crépiter.

Elle se recula pour voir l'allure de l'ensemble, puis, satisfaite de son travail, s'en désintéressa totalement parce que la chaleur commençait à rayonner et surtout parce qu'Évida revenait de la cuisine avec des plateaux chargés de bonnes choses à manger et à boire.

Pendant tout le temps qu'ils furent à table, ils ne parlèrent presque pas. Ils se regardaient en silence, se souriaient sans rien dire.

Mais quand leur faim fut rassasiée alors ils s'occupèrent de la pluie.

Fernando disait qu'il y en avait pour la journée. Évida ne savait pas mais se réjouissait de garder Didier et Jeanne encore un peu de temps à l'auberge.

Elle fut un peu déçue quand elle apprit qu'ils voulaient retourner dans l'arboriaie, alors elle se leva et leur ramena deux grands imperméables faits d'une matière plastique transparente et munis de bras et d'une capuche.

Puis elle leur dit que, cet après-midi, ils devaient aller au village et qu'ils les ramèneraient en voiture.

Didier et Jeanne sortirent sous la pluie protégés par les grands imperméables à capuchon des aubergistes.

Fernando et Évida les virent s'éloigner dans la direction de l'arboriaie.

Lorsqu'ils revinrent, il était midi et le repas était prêt. Le couvert avait été mis sur la table et le premier plat était déjà servi. Didier et Jeanne se débarrassèrent de leur imperméable et n'eurent plus qu'à s'asseoir.

Et le repas commença.

Jeanne fit le récit de leur promenade. Elle avait voulu montrer à Didier quelques coins de l'arboriaie qui avaient marqué sa jeunesse. Mais elle en revenait fâchée car tout avait changé, rien n'était plus comme avant.

La source ne coulait plus dans la clairière qui avait perdu son visage.

Les jeunes plants d'arbres avaient poussé tellement qu'elle ne les reconnut plus, elle avait l'impression qu'ils étaient des étrangers qu'on aurait mis à leur place.

Quant aux belles futaies, tout avait été coupé à ras, c'était devenu un désert. Elle disait que cette arboriaie n'était plus la sienne, qu'elle ne retrouvait plus ce qu'elle avait laissé, il y a longtemps.

Elle aurait aimé faire connaître à Didier les lieux de sa jeunesse mais le décor qu'elle avait connu à l'époque n'existait plus.

Fernando leur demanda s'ils reviendraient ici.

- Oui, nous reviendrons mais pas pour l'arboriaie. Nous reviendrons seulement pour vous voir.

Le repas était fini et après qu'on eut débarrassé la table, ce fut l'heure du départ.

C'est Fernando qui conduisit. À côté de lui se tenait Évida. Didier et Jeanne étaient sur les sièges arrière.

Fernando faisait la conversation. Il racontait des histoires sur le hameau.

Pour la plupart, il les avait apprises d'une vieille personne

qui y vivait encore. Il expliquait que presque tous les gens étaient partis à cause d'une jeune femme qui avait semé la zizanie dans les foyers.

Elle avait rendu la vie impossible à tous ses voisins. Elle séduisait les hommes puis les rejetait. Et les uns après les autres, tous étaient allés vivre ailleurs.

Didier qui semblait suivre l'histoire, demanda combien d'habitants il y avait dans le quartier à cette époque.

Fernando ne savait pas exactement mais il avança le chiffre d'une trentaine de foyers.

Didier s'exclama alors:

- Et alors cette femme aurait envoûté trente bonhommes! C'est à peine croyable!

- Et pourtant, ajouta Fernando, c'est bien ce que m'a dit la vieille.

Pendant tout le temps du retour au village, Jeanne, la tête sur l'épaule de Didier semblait dormir. Elle avait les yeux fermés comme si elle ne voulait pas entendre ce que Fernando racontait.

Toute la route n'était qu'une longue suite de descentes, de tournants rapides. Partout on pouvait apercevoir des points de vue magnifiques, des panoramas superbes.

Mais pas une seule fois Jeanne ne regarda au travers de la vitre, elle dormait vraisemblablement, la tête appuyée confortablement au creux de l'épaule de Didier.

Lorsqu'ils arrivèrent devant la gare, ils s'arrêtèrent près de la voiture de Didier.

Fernando sortit du véhicule et, sans même fermer sa portière, il partit en courant vers un champ.

Peu de temps après, il revint avec dans ses deux mains deux bouquets de fleurs toutes petites.

Il les offrit à Jeanne et à Évida, leur disant:

- Voilà, c'est la fin de l'été.

Chapitre 34

- Allo Didier, tu devineras jamais où je suis.

- Salut Jeanne.

J'ai reconnu ta voix tout de suite.

J'aime bien t'entendre.

Évidemment, le téléphone, ce n'est pas très naturel, mais t'écouter parler, j'aime bien.

Quand tu me parles, j'ai l'impression de partir en voyage, de découvrir un nouveau pays.

Si j'ai bien compris, tu m'appelles pour un nouveau jeu.

- Mais non Didier, c'est pas un jeu. Je te demande tout simplement de deviner où je suis en ce moment. C'est tout.

C'est pas compliqué.

Alors cherche.

Allez, Didier cherche un peu, rien que pour me faire plaisir.

- Tu sais, Jeanne, que nous avons tous les deux passé l'âge des jeux. Mais c'est quand même bien de jouer avec toi.

Seulement, tu sais aussi que je n'aime pas tricher. Je connais la réponse, et si je te la donne, alors le jeu sera fini.

Je suis désolé Jeanne.

Comment on fait?

Je te réponds et je te dis où tu es, ou bien on parle un peu de tout et de rien.

- Mais Didier, tu n'as pas répondu. Tu tentes de tourner la difficulté. Tu fais comme au jeu de cartes, tu essayes de me

bluffer et de me faire croire que tu connais la réponse.
J'ai plutôt l'impression que tu veux gagner du temps.
Tu t'imagines qu'à force de me faire parler, je vais certainement me trahir et comme ça, tu sauras où je suis.
Mais à l'heure qu'il est, je suis sûre et certaine que tu sais pas quoi répondre, alors voilà, tu dis un peu n'importe quoi.
Ça m'étonne de toi. D'habitude, tu fais pas comme ça.
Qu'est-ce qui t'est arrivé aujourd'hui à l'agence? Tu as eu plus de clients que les autres jours?
Ou alors, c'est Dora qui t'a agacé?
Si c'est elle qui t'a fatigué alors je vais te laisser tranquille.
C'est ça? C'est elle?
- Mais non, pas du tout, Jeanne. Qu'est-ce que tu vas chercher! Je suis à mon bureau dans la grande pièce. J'ai presque fini mon après-midi d'écriture.
Et voilà que tu m'appelles. Justement je pensais venir te voir ce soir. On aurait pu manger ensemble.
Qu'est-ce que tu en penses?
- Non, ce soir j'ai pas faim et j'irai au lit sans manger.
Tu peux manger chez toi, ce soir j'ai pas le coeur à manger.
Alors, tu devines ou tu devines pas?
Allez, fais un petit effort.
- Je crois bien que si tu me le demandes à l'aide de ton téléphone portable, c'est pour me faire croire que tu es loin de moi.
En réalité, tu es près de moi.
Est-ce que je me trompe?
- Non Didier, tu approches, tu chauffes un peu.
- Habituellement tu vis à côté de moi, dans ta maison. C'est à dire que tu n'es pas loin de moi.
Aujourd'hui, ce que tu veux que je devine, c'est que tu es chez moi.

Alors, ça y est? Je brûle?

- Oui Didier, je suis chez toi.

Ça m'a pris comme une envie brusque. Je me suis dit tout d'un coup: je vais aller dormir chez Didier.

Alors je suis entrée par la porte de devant sans faire de bruit. Je suis passée par le couloir et je me suis installée dans la première chambre, celle que tu réserves aux amis.

- Jeanne, pourquoi n'es-tu pas venue dans ma chambre. Le lit est à deux places, là tu n'aurais pas eu besoin de dormir par terre, cette fois-ci.

-- Didier, je suis venue chez toi seulement pour dormir dans ta maison sans te déranger.

Je voulais être près de toi sans que tu sois au courant.

Mais je n'ai pas pu garder le silence, il a fallu que je te le dise.

- Jeanne, tu ne veux pas que je vienne dormir avec toi?

- Non, je veux dormir près de toi mais rien d'autre.

- Alors demain je fais le café pour quelle heure?

Je te l'apporte ou tu viendras le prendre dans la cuisine ou devant la cheminée?

- Didier tu feras comme tu auras envie.

Mais avant de te souhaiter une bonne nuit, je voudrais te demander une petite faveur.

- Oui Jeanne, je t'écoute.

- Ça me ferait bien plaisir, quand tu iras te coucher, que tu n'oublies pas de fermer la porte de devant et puis aussi celle de la terrasse. Je crois que je dormirai mieux comme ça.

C'est pas trop te demander?

- Non Jeanne, je crois bien que ce sera possible.

Dors bien Jeanne. À demain.

J'allumerai le feu dans la cheminée et nous prendrons le petit déjeuner en regardant les flammes dévorer les bûches

de chêne vert.

Jeanne.

- Oui Didier, je t'entends.

- Tu devineras jamais à quoi je pense.

- Tu penses à la jeune femme des Ayres qui aurait dépeuplé le hameau, qui a essayé d'aimer tous les hommes qui habitaient là-bas mais qui les a fait fuir tous, l'un après l'autre.

Tu penses à cette histoire que racontait Fernando et tu t'es mis dans la tête que cette femme, c'était moi.

C'est ça à quoi tu penses.

Alors je brûle ou je refroidis?

- Non, tu as trouvé du premier coup.

Comment tu as fait?

- Oui mais moi j'ai un peu triché car une nuit où nous dormions ensemble, tu as rêvé d'elle.

Tu disais dans ton sommeil: "Jeanne, c'est toi la fille des Ayres?" "Jeanne, c'est toi?"

- Ah bon, j'ai dit ça? Et tu m'as répondu?

- ...

- Dis Jeanne, tu m'as répondu?

- Oui, je t'ai répondu. Je me suis doucement approché de toi pour pas que tu te réveilles.

Et dans le creux de ton oreille, je t'ai répondu.

Chapitre 35

- Et voilà, c'est reparti!

Si tu te voyais quand tu t'énerves, tu es encore plus belle.

- Je le sais. On me l'a déjà dit. C'est pas la première fois qu'on me le sert, ce compliment.

- Alors, il aura suffi que je parle d'elle, que je te pose une toute petite question et tout de suite tu t'excites.

Tu t'énerves un peu, beaucoup et au final avec toute ta passion, ça devient presque une folie.

- Non, je ne m'énervais pas, je la défends. Si tu attaques, je mords.

- Tu as de très jolies dents pour ça, je le sais.

- On va pas sans arrêt parler de cette fille.

Tu sais tout d'elle ou à peu près. Je t'ai tout dit.

Qu'est-ce que tu veux savoir de plus?

Et puis, ça te servira à quoi?

Elle était jeune, elle était belle, comme toutes les autres. Elle cherchait et elle trouvait pas.

Tu peux quand même pas lui reprocher d'obéir à la loi de la nature! Tout le monde cherche, alors pourquoi elle, elle aurait pas eu le droit, elle aussi.

- Je suis bien d'accord avec toi mais il y a plusieurs façons de chercher. Celle qui cherche et qui, au passage, démolit tout, on peut se demander pourquoi elle fait ça. Elle veut casser ou elle veut trouver?

Parce que lorsqu'on fait le compte des dégâts qu'elle a laissé derrière elle, on est en droit de se dire que...

- De se dire quoi?

Qui aurait le droit de dire quoi que ce soit?

La vie, tu le sais très bien, c'est chacun pour soi. Et si elle avait pas cherché, et si elle avait pas tout cassé, et si elle s'était assise au bord de la route, tu crois peut-être qu'elle aurait trouvé?

Et moi, qu'est-ce tu crois, si j'avais pas fait comme elle, tu crois que je t'aurai trouvé?

Et si je m'étais assise, moi aussi, au bord de la route, tu crois que je serai arrivée jusqu'ici, jusqu'à toi?

C'est vrai que c'est pas génial comme méthode mais puisque ça marche, c'est que c'est peut-être la bonne.

Et puis, qu'est-ce tu veux que je te dise?

Pourquoi ils sont tous allés vers elle, et pourquoi ils sont tous partis?

Tout ça, c'est des questions que tu devrais leur poser à eux.

Parce que s'ils sont partis, c'est qu'ils s'étaient trompés.

Sinon, et bien, ils n'avaient qu'à s'accrocher!

Seulement voilà, ils se sont pas accrochés, alors ils sont tombés par terre.

Qu'est-ce tu veux, il faut pas essayer de faire une omelette quand on veut pas casser ses oeufs.

- Mais pourquoi t'enflammer?

Peut-être, c'est de ma faute?

Il ne faudrait pas que je tente de découvrir ton passé.

- Mais si, bien sûr que tu peux poser des questions pour essayer de connaître mon passé. Toi, tu as le droit.

Je viens vers toi, je te dis: Je m'arrête là, à côté de toi, je vais faire la route avec toi.

À partir de ce moment, je crois que tu as le droit.

Ça veut pas dire que ça m'enlèvera le droit de crier, de te traiter de tous les noms.

En fait, quand je me dispute avec toi, quand je crie contre toi et quand, des fois, j'essaye de taper des poings sur toi, c'est pas après toi que j'en ai, tu l'as compris depuis longtemps, c'est après moi que je crie, que je tape.

Nous deux, c'est pas comme Juste et Virginie.

Non, eux, ils se sont accordés à leur première rencontre. Et ils vont pas revenir là-dessus. Pour eux, c'est une affaire classée et ils n'en reparleront plus jamais.

Toi et moi, c'est différent.

Toi aussi, tu as cherché longtemps et tu as fait pas mal de casse mais tu t'en vantes pas.

Combien de femmes tu as cherchées, combien tu en as laissées tomber, hein combien?

Et surtout, ne réponds pas, ne dis rien, comme ça je m'énerverai un peu plus.

Et après tu auras beau jeu de me dire que je suis encore plus belle que d'habitude.

Tu veux croire que tu as le beau rôle.

Eh bien, tu te trompes.

Moi aussi, j'ai le droit de te poser des questions sur ton passé.

Et je vais pas m'en priver, crois-moi.

La porte, par exemple. La fameuse porte mitoyenne, ta chère porte, combien y'en a de cadavres derrière?

Hein, tu y as pensé à celles-là que tu as laissées derrière pour rentrer chez toi en douce, pour pas te faire remarquer.

- Est-ce que cela te fait du bien d'arriver à de telles extrémités?

Ne dis rien. Ne réponds pas.

Oui, ça te fait du bien, crie après moi, tu as raison, tape-moi

au besoin mais pas trop fort, tes douces mains ne sont pas faites pour ça.

Viens, fille des Ayres, viens à côté de moi, viens reprendre ton souffle.

- Je crois que nous avons bien fait de venir dans l'avion pour nous dire toutes ces choses.

- Chez toi, j'aurai jamais posé de question.

- Oui, chez toi j'aurai jamais osé te répondre comme ça.

Enfin, ce qui est bien c'est que tu reconnais que j'avais les mêmes droits que toi et que j'ai pu faire autant de dégâts que toi.

- Quand même! Qui m'aurait dit qu'un jour je tomberai dans les bras d'une femme qui a semé derrière elle trente-neuf cadavres?

- Si personne ne te l'a dit, moi je peux te le dire que celui que j'ai trouvé est le quarantième mais qu'il ne rugit pas et qu'il m'aime.

Mais toi...

- Moi, je crois bien que j'en ai certainement fait autant. Mais la seule différence entre nous, c'est que je n'ai pas eu le courage de compter.

Chapitre 36

C'est la fin des beaux jours. Peut-être. Autant en profiter. Le soleil est encore chaud.

Petit repas dans l'avion.

Un bon moment avant le bureau du bagnard pour l'après-midi d'écriture. Enfin, je l'ai voulu, alors... Rien à dire, c'est clair.

Si Jeanne est là, je l'appelle. Peut-être elle viendra manger avec moi.

Je crois qu'il y en a assez pour deux avec tout ce que j'ai acheté à la boulangerie romaine. Oui, pour deux, ça ira.

Elle mange sa part quand même.

Tout ça, ça se mange froid. Pas besoin d'installations.

Une bouteille de vin peut-être. Bof, elle boit pas de vin ou si peu. Je vais prendre celle qui est entamée dans le réfrigérateur. Oui, ça va aller.

Bon, le paquet de Félicien, un chèvre, non deux, le pain.

C'est bon, ça rentre dans le panier. C'est parfait. Allez, j'y vais. En route.

Est-ce qu'elle sera là? Je sais pas si elle travaille cet après-midi. On va voir.

Je laisse tout ouvert, ça aérera un peu.

Et cette capitelle toujours vide! Toujours pas de porte!

Les escaliers. Attention au panier.

Ah! J'entends du bruit. D'où ça vient?

Là. Elle est là-bas.

- Jeanne! Ohé! Jeanne!

Elle est en tenue de jardin.

Est-ce qu'elle m'a entendu?

Je l'entends, il m'appelle. Il est sur le mur.

Je vais l'inviter à manger. Il aime bien les lentilles.

- Didier! Ohé!

Tu tombes bien, je voulais t'inviter à manger.

J'ai fait des lentilles vertes aujourd'hui avec de la saucisse.

Tu aimes bien, je crois. Ça te dit?

- Oui mais j'ai acheté tout plein de trucs pour manger froid dans l'avion.

Si tu veux venir, et puis demain, je viendrai chez toi, on mangera les lentilles.

- Non, ça va pas. Demain, je travaille toute la journée.

Je viens mais avant je vais te faire passer le pot des lentilles.

On va bien arriver à les manger.

C'était pas prévu mais ça change toujours avec lui.

Quand je prévois quelque chose, à tous les coups, il me demande de faire différemment.

Pourquoi pas.

Didier, c'est lui. Je l'ai trouvé, enfin.

Le plat, deux fourchettes, un couteau, je suis sûre qu'il n'en a pas pris, du pain, la bouteille d'eau.

Oh, ce soleil. C'est super. C'est plus l'été mais qu'est-ce qu'il chauffe.

Il est là à attendre. C'est lui, oui c'est lui. Oui!

- Tiens, attrape. C'est bon? Tu l'as?

- Oui, Jeanne, et en plus je ne me suis même pas brûlé.

Bon, donne tes mains, je vais te faire monter le mur.

Allez, viens.

- Non, ça va pas aller. J'ai pas mes chaussures pour grimper

sur les pierres. Je ferai le tour par la porte passante.
Le temps de fermer chez moi et j'arrive.
Ne m'attends pas, tu peux commencer de manger si tu as faim.
Qu'est-ce qu'il est beau.
Il me regarde.
Bon, pressons, le serrer contre moi, sa bouche.
Elle va venir.
Il n'y a plus qu'à l'attendre. Pendant ce temps, je vais prendre un peu de vin.
Quelle soif j'ai. Hum, quelle fraîcheur.
Bon, elle m'a dit de commencer. Je vais prendre un pâté romain de Félicien.
Hum, qu'est-ce qu'ils sont bons ses pâtés!
Mais ça se mange bien. Encore un.
Bon, j'arrête parce qu'après il ne lui restera plus rien.
C'est étrange la vie, quand j'étais gosse, je suis jamais venu manger sur le mur. J'ai pas eu l'occasion.
Et maintenant elle est là, si vivante. Elle m'a réveillé.
J'allais m'endormir sans elle.
Quel soleil. On croirait presque que l'automne veut revenir en été.
Mais comment ça se fait qu'on ait pas eu l'idée de mettre un parasol ici? C'est certainement que tous les deux on aime bien le soleil. Sa peau en été.
Mais elle met bien du temps pour venir.
Aussi, avec sa manie de toujours fermer ses portes.
Un jour, elle perdra ses clés.
Le gravier, j'entends un bruit de pas. Ça y est. Elle arrive.
- Eh bien, tu as mis un moment. Tu avais un problème de serrure?
- Non, pas de problèmes. Je te raconterai plus tard.

Tiens, prends mon panier.

Sa bouche.

Le poids de son corps qui s'écrase contre moi. Qu'il fait bon là, serrés l'un contre l'autre.

Pas à dire. Comment expliquer?

- Je t'ai fait attendre?

Ah, tu as déjà commencé.

Bon, par quoi on attaque?

...

- Didier.

...

- Je suis venue pour manger avec toi.

Dès que je m'approche de lui, c'est un vrai volcan. Quelle force il a dans les mains!

- Tu prends un peu ce qui te plaît. Moi, j'ai déjà mangé deux pâtés romains, ils étaient très bons.

- Oui, je vais goûter.

C'était le maçon. Je l'ai croisé en arrivant devant chez toi. Je lui ai parlé de la citerne.

Alors, il m'a dit: "Quelle citerne?"

Et alors, je lui ai dit: "Celle que vous avez fait sous ma maison".

"Mais, ma pauvre, c'est pas une citerne, qu'il m'a répondu, c'est une fausse. L'eau s'en va directement entre les rochers dans la terre. À mesure que l'eau de la pluie elle coule de la tuyauterie du toit, elle va directement en terre."

Comment ça marche chez toi?

- Chez moi, c'est un vieux système. Ça date de l'époque de mes parents. Ils gardaient l'eau de pluie pour leurs jardins. Pendant la sécheresse, ils arrosaient avec.

Mais c'était de l'eau de conserve. C'était pas sain.

Maintenant on n'en fait plus. L'eau s'en va directement dans le sol.

- Et pour la tienne, quand elle est pleine à ras bord, qu'est-ce qui se passe?

- Quand la citerne est remplie, le surplus s'écoule dans le déversoir.

- Oui, c'est ça. C'est le mot qu'il a employé. Le déversoir.

- C'est un système de retenue. Quand le réservoir est plein, l'eau qui arrive déborde dans le déversoir pour aller dans les profondeurs.

Et c'est ça qui fait que c'est pas net; l'eau du fond reste toujours au fond et l'eau neuve qui arrive au-dessus s'en va tout de suite.

Alors qu'elle devrait aller au fond attendre son tour, et bien non elle s'en va, laissant l'ancienne vieillir un peu plus. C'est injuste et cela entraîne le pourrissement de l'eau d'en-bas.

Mais, tu sais, c'est pas important, mange plutôt.

Les citernes, c'est pas bien, ça manque d'air, c'est un nid à microbes, c'est plus d'usage.

Mes parents, au début, n'avaient pas l'eau courante alors ils trouvaient que la citerne c'était pratique . Mais c'est fini.

Et les lentilles, elles sont encore chaudes?

- Oui, t'as qu'à voir.

Tiens une fourchette.

Par moments, j'ai l'impression de le mater comme un bébé. Mon bébé Didier.

- Oui, c'est assez chaud. Elles sont super, la saucisse aussi.

- Passe-moi un peu la fourchette, j'en avais pris deux mais je

trouve pas l'autre.

Elle mange sans me regarder. Elle est toute à ce qu'elle fait.

Et moi, au lieu de manger, je la bade.

Une merveille. L'assurance de représenter dans son corps la maman.

Un rêve.

- Tu bois pas?

- Non, j'ai amené de l'eau.

- Tu veux un peu de vin? Tiens, la bouteille. Sers-toi.

- C'était bien bon tout ça. Je crois que bientôt j'aurai plus faim.

Qu'est-ce qui y'a après?

- Du fromage de chèvre.

- Alors juste un petit morceau. Ça me suffira.

- Et Morello, qu'est-ce qu'il faisait par ici?

- Je ne sais pas. Il passait devant la porte passante quand je suis arrivée.

- Mais comment ça se fait que tu lui aies parlé de la citerne?

- Je sais plus comment c'est venu. C'est après la pluie de l'autre jour que j'y ai pensé, et alors en le voyant ça m'est revenu.

Enfin, si j'ai bien compris ses explications, ma citerne n'est pas une vraie citerne comme la tienne.

- Oui, si on veut.

Mais de toutes façons quand il pleut l'eau des toitures doit aller quelque part.

Du moment qu'il n'y a pas d'humidité chez toi, c'est le principal.

- Bon, ça y'est, j'ai plus faim. J'ai fini de manger.

- Est-ce que tu ne prendras pas un petit gâteau?

- Non, ou alors juste la moitié.

Voilà, c'est parfait.

Allez Didier, pousse-toi un peu.

Je vais m'installer contre toi pour une petite sieste de dix minutes, et après, je te chasse pour que tu ailles travailler.

Toi, tu n'as pas le droit de te reposer, il faut que tu ailles gratter tes feuilles de papier.

Là, je bouge plus, calée contre lui.

Je vais passer mon bras autour de son cou.

Il ne dit rien. Il me soupèse. Nous sommes bien.

- Ça y'est? Tu as fini?

- Oui, j'ai terminé. Encore une larme de vin. Voilà.

Je sens l'odeur du vin sur ses lèvres.

Je suis attirée par lui. Je bouge plus.

Viens, mon bonheur, déverse sur moi ton trop plein de santé.

Serrés l'un contre l'autre. Je sens ses cheveux. C'est chaud comme le soleil.

C'est un grand silence de nos deux corps.

Tout le bonheur qu'elle me donne, si je pouvais le lui faire passer.

Dans un moment, je vais me réveiller, je resterai toute seule dans l'avion. Je l'enverrai travailler.

Elle fait comme si elle dormait, en fait elle se colle à moi pour recharger sa pression. Elle me tient contre elle. La chaleur vient du soleil ou de son corps?

Cet instant peut durer. En tous les cas, il dure. Ne pas bouger. Ne rien dire, juste respirer. Savoir qu'on est là avec le bonheur d'exister ensemble.

Deux.

À côté l'un de l'autre.

Je voudrais bien faire semblant de dormir tout en ayant conscience de ce bonheur avec elle, mais je sais bien que ce n'est pas possible.

- Didier.

- Oui, Jeanne.

- C'est l'heure, il faut y aller.

Je ramènerai les paniers.

Allez, va travailler.

Chapitre 37

Je me demande si j'en ai pas trop mis. Je le sens beaucoup.
Qu'est-ce qu'il sent bon.

L'air qui rentre dans la pièce va le transporter partout. Il va finir par le sentir.

Il m'a plu dès le premier jour. Didier s'est pointé chez moi et il me fait: "C'est ton anniversaire aujourd'hui?"

Mais c'était pas le bon jour, c'était la semaine d'après. Il a paru déçu sur le moment quand je lui ai dit puis il s'est repris: " Je t'ai acheté ce parfum" et il me l'a mis dans les mains.

Alors pour la première fois que je fais le repassage chez lui, je me suis parfumée avec mais je crois que j'y suis allée un peu fort.

Peut-être qu'il va le sentir.

Il a voulu que je laisse ouvert la porte qui donne sur la terrasse mais ça va pas, j'ai le courant d'air dans le dos.

Je vais changer de place. Je n'aurai plus le soleil derrière moi.

Aïe, aïe, aïe, j'avais pas pensé à ça.

Maintenant, je suis juste en face de lui.

Il écrit sans me parler. Quand j'ai changé d'endroit, il m'a souri sans rien dire.

Il ne lève pas la tête de ses papiers. Quand il arrête d'écrire sur ses feuilles blanches, il ferme les yeux comme s'il

cherchait quelque chose dans sa tête.
Un jour, je lui avais proposé d'être sa lectrice. Sur le moment, il a pas dit non. Mais depuis, il m'en a plus parlé.
Il doit pas en avoir besoin d'une.
Regarde-moi un peu ce que je fais.
Au lieu de l'observer, je ferais mieux de surveiller mon fer.
Un peu plus et je brûlais sa chemise.
Il en a bien des chemises.
J'ai pas vu beaucoup de tricot-T.
Il faudra que je lui dise, y'a des chemises qui sont trop usées, elles sont bonnes pour les chiffons.
Il me semble que son bureau est bien mieux rangé qu'avant.
Les premières fois que j'étais venue ici, ça m'avait choquée.
C'était un désordre pas possible.
C'est vrai qu'il avait pas encore entamé ses travaux d'écriture.
Avec la chaleur du fer, je sens l'odeur de sa lessive. C'est pas la même que chez moi.
Je crois bien sentir aussi un peu quelque chose de Didier, je raffole de son odeur.
Je commence à avoir chaud.
Je sais pas si c'est le soleil ou le fer mais j'étouffe.
Je serais chez moi, je me mettrai à l'aise mais devant lui je peux pas.
Bon, voilà que j'ai plus d'eau. Va falloir que j'aille en chercher à la cuisine.



Il m'a vue partir et il a même pas tourné la tête vers moi tellement il est pris par ses histoires.
Hum, ce bouquet de lavande, elle sent encore bon.

Quelle ombre dans ce couloir, on se dirait dans une cave.



Mais où il est passé maintenant, il est plus là.

Il a suffi que je m'éclipse quelques minutes pour remplir ma réserve d'eau, et il en a profité pour s'esquiver ailleurs.

Est-ce que je le rappelle pour qu'il se remette à travailler?

Une fois, il m'avait raconté l'histoire de cette femme qui écrivait et que son mari enfermait à clé pour qu'elle travaille. Je me demande si c'est vrai.

En tout cas qu'il compte pas sur moi pour faire pareil.

Non, il va revenir, il a tout laissé en train sur sa table.

Y'a même son journal qui est resté ouvert.

Je vais faire la curieuse pour voir ce qu'il y a dedans. De toutes façons Didier ne me cache rien. Il a horreur des secrets.

Oh! Et puis je fais rien de mal!

Tiens, tiens, il parle de moi. Il dit que je suis la plus belle femme qu'il ait connue.

Bon, c'est pas une nouveauté ça, il me le dit chaque fois que nous nous voyons.

Il s'étonne que je fasse son repassage. Et pourquoi? C'est quand même quelque chose dont je suis capable.

Et puis, pour une fois par semaine, il peut pas dire que je l'envahis.

Allez, il me reste plus grand chose à faire, autant le finir et puis comme ça je repartirai chez moi.

Chapitre 38

- Ah! Te voilà. Tu es de retour. Où tu étais passé?
C'était la pause? J'espère que tu as retrouvé la parole.
- Oui, je reviens du belvédère. J'étais parti marcher sur le chemin de ronde.
- C'est certain que de rester enfermé, la tête penchée sur tes feuilles blanches, c'est pas bon pour les yeux.
Là où tu travailles, tu y vois pas assez clair.
Et en même temps, un peu de marche au grand air ça détend, ça te repose l'esprit.
Eh bien, tu vois, pendant que toi, tu te promenais sur ton château déroulé, moi, j'ai presque fini ton repassage.
Pour la première séance, je crois que je me suis pas mal débrouillée. J'ai bien travaillé, je suis contente de moi.
Regarde un peu le tas de linge que ça te fait.
Et puis, qu'est-ce je voulais dire aussi?
Que j'oublie pas.
Oui, ça me revient.
Le mieux, ce serait que tu me payes à chaque fois, comme ça on pourra pas oublier, ni toi, ni moi.
- Oui, je vais te payer. J'avais justement préparé une enveloppe.
La voici. Tiens.
Mais pour la semaine prochaine, il faudra que tu t'installés à la cuisine pour faire le repassage.

Ce sera bien mieux car avec toi devant le bureau, je ne peux plus travailler sérieusement.

Je ne sais pas très bien pourquoi mais je n'arrive plus à me concentrer sur ce que je fais.

- En un mot, je te gêne.

- Mais non, Jeanne, je n'ai pas dit cela.

Comment t'expliquer la chose?

- C'est pas nécessaire.

Surtout, te fatigue pas à chercher des excuses.

Tu ne m'as pas dit d'une manière directe que je te gênais mais ça revient au même.

Tu m'expulses à la cuisine comme n'importe qui, comme tu le ferais de la première venue.

Tu veux plus me voir devant toi. C'est tout ce que j'ai compris.

Mais, Didier, au fait, dis-moi, t'aurais pas un peu grossi ces derniers temps?

- Ah oui, tu l'as vu. Tu as remarqué ça.

Et pourtant je n'ai pas modifié mes habitudes alimentaires.

Je mange comme avant, comme j'ai toujours mangé.

- Ça te fait comme une petite ceinture au tour de la taille. On dirait une bouée.

- C'est le bonheur.

Depuis quelques temps je suis heureux avec toi, alors, il se peut bien que je fasse moins attention pendant la journée, que je surveille moins ce que je mange.

Alors, oui, c'est vrai, j'ai un peu grossi.

C'est le bonheur qui s'accroche autour de moi.

- Mais Didier, laisse-moi rire.

Tu vas pas me faire croire que si tu as pris du poids, c'est encore de ma faute.

Ça, c'est bien la meilleure de la journée.

- Mais je n'ai rien dit de tel.

- Oui, je sais, t'as pas dit.

Mais tu m'apportes la preuve, tu me donnes le nom et l'adresse de la coupable.

Et bien tu sais pas ce qu'elle va faire cette grande fautive?

Elle va prendre l'enveloppe du repassage.

Elle te laisse ranger ton linge tranquille.

Et elle retourne chez elle.

Chapitre 39

Didier resta sans paroles. L'attitude de Jeanne ne le choquait pas. Il ne voulait surtout pas alimenter sa colère en ajoutant quoi que ce soit. Il la regardait s'en aller en silence.

Avant même qu'elle n'ait disparu, il savait qu'elle n'allait pas loin. Elle retournait chez elle, tout simplement.

Son départ n'était pas un signe rageur de rupture, ni celui d'une longue brouille, mais plutôt une saute d'humeur qu'elle allait gérer chez elle, dans son décor personnel.

Lorsqu'elle eut fini de ranger le fer et la table à repasser, elle sortit de la grande pièce par le petit couloir des chambres sans se retourner ni prononcer un seul mot.

Un petit moment après, Didier entendit la porte de devant se refermer avec un grand bruit.

"Que voulait dire ce vacarme, à qui était-il destiné"?, se demanda Didier. Puis abandonnant toutes les réponses qu'il aurait pu trouver, il pensa à Jeanne. "Quelle femme!", se dit-il.

C'est alors que le mot de "gaillarde" lui vint à l'esprit.

Et naturellement, tout de suite, il pensa aux plantes que sa mère avait installées, il y a longtemps, dans un coin de son camp.

À l'époque, le jeune Didier s'était insurgé contre cette intrusion dans son domaine.

Puis il avait juré à sa mère que jamais il ne s'en occuperait, que ce n'était pas dans ses habitudes de chérir des fleurs.

La maman lui aurait répondu alors: "Mais elles n'ont pas besoin de toi. Elles se débrouilleront toutes seules."

Et elle avait ajouté, faisant un saut dans le futur: "Quand je ne serai plus là, elles te feront de jolis sourires à ma place."

C'est sans arrière-pensée, tout simplement, que Didier prit la décision d'en offrir quelques pieds à Jeanne: "J'essayerai de déterrer quelques-unes de ces fleurs et je les donnerai à Jeanne. Elles iront fleurir dans son jardin", pensa-t-il.

Après le départ de Jeanne, il sortit sur la terrasse gravillonnée et se dirigea tout droit vers la cabane à outils.

Il finit par trouver un seau en fer-blanc et un petit piochon avec un manche en bois.

Muni de ces deux objets, il s'en alla au coeur de son camp.

En descendant vers le creux où fleurissaient encore les gaillardes, il eut l'occasion de penser à sa mère.

Il essayait de l'imaginer en train de repiquer les fleurs mais c'est en vain qu'il chercha dans sa mémoire une ou des raisons pour lesquelles elle aurait fait ça.

Pouvait-elle envisager qu'un jour son fils en ferait cadeau à la femme qu'il trouverait de l'autre côté du mur mitoyen et qu'il choisirait comme compagne?

Didier était contrarié de ne pouvoir se rappeler les choses du temps passé mais il se persuada facilement que sa mère avait mis là ces fleurs parce qu'elles étaient destinées à la Jeanne de son fils.



Lorsque la porte de devant claqua, Jeanne, elle-même, fut surprise par l'énormité du bruit et elle se retourna pour mesurer l'étendue des dégâts.

Mais il n'y en avait pas. Rien n'était cassé.

Elle attendit encore quelques instants au cas où Didier apparaîtrait pour lui demander la signification de tout ce vacarme.

Didier n'ouvrit pas la porte, il était allé ailleurs.

Alors elle reprit sa fuite et commença par se traiter de folle, de méchante femme et d'autres expressions plus ou moins bien senties. Arrivée chez elle, elle se barricada dans L'enclos et se trouva complètement ridicule.

Elle voulut pleurer mais n'y arriva pas.

Non, elle ne pleurerait pas, elle tremblait.

Elle fut prise par l'envie soudaine de casser quelque chose, n'importe quoi ou bien le premier objet qu'elle aurait sous la main.

Manque de chance, plaisanterie du hasard, ironie du sort, elle se trouvait dans sa cuisine et devant elle, sur la table, il y avait une casserole noire neuve (elle l'avait achetée depuis peu de temps).

Elle cria, comme si elle s'était adressée à quelqu'un qui se fut trouvé là:

"Non! Pas celle-là!"

"Non, je ne veux pas!"

Elle agrippa la casserole et la tint serrée contre elle comme si elle voulait empêcher que quelqu'un ne lui prenne des mains.

Puis elle se mit à pleurer.

Elle n'essaya même pas de chercher un mouchoir pour éponger ses larmes.

Elle les laissait aller et elles venaient couler sur la casserole. Au bout d'un moment, aux pleurs se mêlèrent des rires qui semblaient bien être l'expression d'une victoire, d'une joie nouvelle.

Alors elle prit un torchon, le premier qu'elle trouva, et essuya la casserole.

Puis elle la reposa sur la table.

Enfin elle passa le torchon sur sa figure.

À mi-voix, elle dit: "Ça y'est, j'y suis arrivée!" Elle pensait: "Je ne l'ai pas cassée!"

Elle ne pleurait plus, elle ne riait plus, elle était contente d'elle.

Elle voulut le dire à Didier. Elle sortit son téléphone de la poche de son pantalon pour l'appeler.

Mais Didier était dans son camp et le téléphone sonna en vain.

Elle sortit en courant de sa cuisine et se rapprochant du mur mitoyen, elle appela Didier en criant.

L'entendrait-il?

"Je l'appellerai jusqu'à la nuit s'il le faut", se dit-elle.

Plus tôt qu'elle ne le pensait, Didier l'entendit.

Il avait fini par remplir le seau de plants de gaillardes et remontait la pente de son camp.

Lorsqu'il entendit Jeanne l'appeler en criant comme elle ne

l'avait jamais fait auparavant, il sourit et regarda les quelques plantes encore fleuries qu'il lui ramenait.

Il s'approcha du mur et essaya de comprendre tout ce que Jeanne lui disait dans ses cris.

Puis il l'appela: "Jeanne, je suis là. Ne t'inquiète pas. J'étais allé chercher des fleurs pour toi. Je te les amène tout de suite."

Chapitre 40

Didier sortit de chez lui, il tenait le seau rempli de gaillardes à la main.

Ce n'était qu'un ustensile de fer-blanc, ce n'étaient que des fleurs mais ce seau, ces fleurs l'impressionnaient.

Sa mission le troublait.

Il venait de prendre conscience qu'il s'agissait en vérité du souvenir vivant de sa mère.

Malgré tout, il n'était qu'un intermédiaire entre sa mère qui n'existait plus et cette femme qui vivait à côté de lui.

Il portait dans ce seau les fleurs d'une morte à une vivante.

Jeanne avait ouvert le portail de L'enclos, elle se tenait au-devant et attendait Didier.

Dès qu'elle l'aperçut, elle courut et lorsqu'elle l'eut atteint, elle le serra très fort dans ses bras. Elle ne dit rien mais gémissait de joie contre Didier.

Ils échangèrent un long baiser puis elle lui dit :

- Viens voir.

Oh! Comme je suis contente de moi!

Ça m'arrive pas souvent!

- Mais qu'est-ce que tu as, qu'est-ce qui s'est passé? demanda Didier. Quand tu m'as appelé, tu criais si fort qu'un moment j'ai cru que ta maison brûlait.

- Non, dit Jeanne, c'est pas l'incendie, c'est autre chose.

Viens, viens vite, je vais te montrer.

Jeanne était si heureuse d'avoir retrouvé Didier qu'elle ne remarqua pas le seau de fleurs, ou bien elle le vit mais ne lui prêta pas attention.

Ils passèrent le portail ouvert mais ni l'un, ni l'autre ne se retourna pour le fermer; Didier, parce que ce n'était pas dans ses habitudes, Jeanne parce qu'elle était envahie par son nouveau bonheur.

Après qu'ils furent entrés dans sa cuisine, Jeanne prit la casserole dans ses mains et la montrant à Didier, elle lui dit:

- Regarde, je ne l'ai pas cassée.

Tu te rends compte!

Depuis que je vis avec toi à mon côté, je m'améliore tous les jours.

- Mais je la reconnais! s'exclama Didier. C'est celle que tu as achetée sur le marché quand nous sommes redescendus du hameau des Ayres.

Et pourquoi l'aurais-tu cassée? demanda Didier.

Alors Jeanne posa la casserole sur la table avec douceur comme elle l'aurait fait pour un objet fragile.

Puis s'approchant d'un panneau de bois fixé au mur où toutes ses nombreuses clés étaient accrochées, elle en attrapa une.

Elle prit Didier par le bras et lui dit:

- Allons à la cave. Là, tu verras mieux.

Tu comprendras tout.

- Je ne savais pas que tu avais une cave, dit Didier.

Tu m'avais déjà parlé de ta fausse citerne mais pas de la cave.

Et où elle est? demanda-t-il.

- Oui, je t'en ai pas parlé, mais c'est pas tout à fait une cave. En réalité, c'est un réduit qui a été aménagé dans le vide sanitaire et où on a installé la chaufferie.

Après qu'elle eut ouvert la porte qui se trouvait dans un coin de la cuisine, ils eurent vite fait de descendre l'escalier car il n'y avait que trois ou quatre marches.

À l'intérieur, un mur était occupé par la chaudière et ses tuyauteries, sur le suivant se trouvait allongé horizontalement le ballon d'eau chaude. Les deux autres murs étaient munis d'étagères en bois.

Sur la plupart des étagères se trouvaient des casseroles. Au premier abord on aurait pu se croire dans la boutique d'un brocanteur. Il y en avait de toutes les tailles, de toutes les couleurs, mais on voyait vite qu'elles étaient toutes hors d'usage.

Presque tous les manches des casseroles étaient brisés. L'émail éclaté témoignait des coups que ces accessoires de cuisine avaient reçus. Quelques-unes étaient franchement cabossées.

Cela avait l'air d'un trésor de guerre fait de trophées sérieusement et volontairement endommagés.

Une petite lumière éclairait le réduit, l'air y était chaud et sec, presque irrespirable.

Didier, lorsqu'il aperçut ces étagères et la multitude de casseroles éclopées qui les garnissaient, eut franchement envie de rire. Mais il ne le fit pas car il sentit qu'il approchait d'un point obscur de la personnalité de Jeanne.

Jeanne était silencieuse, elle tenait toujours Didier par le bras et se tassait contre lui.

Didier renouvela sa demande d'explications mais il le fit sans insister.

Jeanne semblait gênée, hésitait à répondre. Pour finir, elle ne dit rien.

Peut-être attendait-elle que Didier comprenne tout seul.

C'était bien ce qu'il faisait.

Il lui dit:

- Mais pourquoi ne m'en as-tu pas parlé plus tôt?

Pourquoi garder tout ça?

C'est cette accumulation qui te perturbe, qui te gâche la vie.

Puis il s'arrêta de parler car, maintenant, il avait compris.

Avec un doigt en avant pour ne pas se tromper, il se mit à compter les casseroles. Quand il eut fini, il s'exclama:

- Trente-neuf, c'est bien ça?

Je ne me trompe pas?

- Non, répondit Jeanne. Tu ne te trompes pas.

- Alors, reprit Didier, chaque fois qu'un homme tombait à terre, s'en allait, la casserole était écrabouillée puis elle venait grossir le cimetière.

Et quand tu as fait ta maison, tu les as traînées derrière toi jusqu'ici.

Pourquoi?

Mais pourquoi tu m'as tenu à l'écart?

Tu ne peux pas vivre avec ces vestiges.

Tout ça, c'est mort.

Ça n'existe plus.

Jeanne, j'en ai assez vu.
Remontons dans la cuisine, nous allons faire un échange.
Viens voir.

Ils regagnèrent la petite cuisine de Jeanne et Didier reprit en mains le seau des gaillardes.

- Voilà l'échange, dit Didier.

Je te prends tes casseroles et j'irai moi-même les jeter.

En échange je te donne les gaillardes, les fleurs de ma mère.

Tu sauras les entretenir mieux que moi qui les ai toujours ignorées.

Je ne savais pas mais aujourd'hui, je sais.

Aujourd'hui, j'ai compris qu'elle les avait plantées dans mon camp pour que je te les donne.

Et Jeanne fut touchée au plus profond d'elle-même.

Elle comprenait tout ce qui était contenu dans ce récipient de fer-blanc.

Elle prit le seau de fleurs des mains de Didier et lui dit:

- Merci.

Épilogue

Avec le temps, les gaillardes ont fait leur demeure dans plusieurs coins du jardin de Jeanne.

Et depuis l'échange, chaque année, un jour je trouve sur mon bureau un bouquet de ces belles fleurs.

Pétales rouges aux pointes jaunes puis au milieu une couronne rouge qui entoure un coeur jaune rempli de sucres pour les insectes.

Quarante pétales pour faire une fleur...

Mais quelle fleur!

Didier

3 février 2012

Avec quelques corrections de septembre 2016

Table des chapitres

Numéro	Titre	Page
0	Prologue	6
1	L'agent d'affaires	7
2	La bienvenue	13
3	Jeanne fait construire sa maison	22
4	Le Grand Tas	29
5	L'abri courrier	34
6	Le mazet à rallonges	39
7	Le plan du jardin de Jeanne	45
8	La porte mitoyenne	50
9	Au Café de la Porte	54
10	Au clair de la lune	60
11	L'héritage	66
12	Le feu du solstice avancé	72
13	Le château déroulé	78
14	La lettre officielle	83
15	L'accusé de réception	89
16	La porte muragée	94
17	La porte passante	98

18	La visite du château déroulé	102
19	Concert au jardin des Minimuses	107
20	La construction de la capitelle	113
21	L'avion	119
22	Les envahisseurs	124
23	Solitudes	133
24	La non-visite du jardin de Jeanne	138
25	La fête aux feux d'artifice	143
26	Le cinéma en plein air	150
27	L'encerclement	157
28	Les capitelles n'ont pas de porte	161
29	Absences	165
30	L'arboriaie des Ayres	170
31	L'auberge des Ayres	181
32	L'anniversaire	188
33	L'arboriaie sous la pluie	193
34	Le jeu du téléphone	198
35	Dispute	202
36	Divagations sur le déversoir	206
37	Le repassage	214
38	L'embonpoint de Didier	217
39	Une saute d'humeur	220
40	Les casseroles de Jeanne	225
41	Épilogue	230

